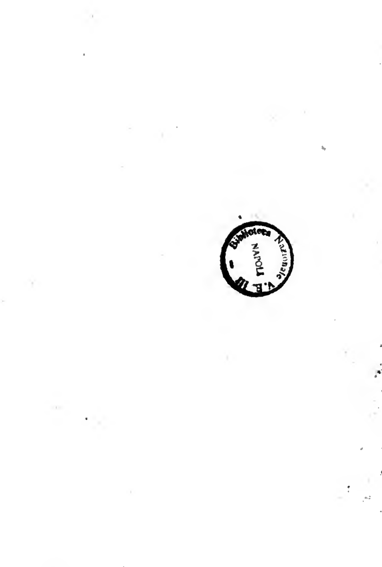




ORIGINES
GAULOISES.





LATOUR-D'AUVERGNE-CORRET,

Premier Grenadier de la République française,

Né à Carhaix le 23 Novembre 1743,

Mort à Oberhauzen le 9 Messidor an 8e.

ORIGINES GAULOISES,

CELLES

DES PLUS ANCIENS PEUPLES

DE L'EUROPE,

PUISÉES DANS LEUR VRAIE SOURCE,

OU

RECHERCHES sur la LANGUE, l'ORIGINE et les ANTIQUITÉS des CELTO-BRETONS de l'ARMORIQUE, pour servir à l'HISTOIRE ancienne et moderne de ce PEUPLE, et à celle des FRANÇAIS.

Par LA TOUR-D'AUVERGNE-CORRET, premier Grenadier de la République Française.

Unius ætatis sunt Res quæ fortiter fiunt,
Quæ verò pro Patriâ scribuntur æternæ sunt. VEGET.

TROISIÈME ÉDITION,

Augmentée d'une notice historique, et ornée du portrait de l'Auteur.

A HAMBOURG,
Chez P. F. FAUCHE, Imprimeur-Libraire.
Et à PARIS, chez tous les Libraires.

1801.

On a ajouté à la Partie historique et didactique de cet Ouvrage, un TABLEAU méthodique et comparatif des Langues, où l'on fait le rapprochement de celles de l'Europe et de l'Asie, avec le Celto-Breton, regardé comme leur source commune.

NOTICE

SUR

LATOUR-D'AUVERGNE-CORRET.

Discours lu à la séance publique de la société philotechnique, le 20 brumaire, an 9.

Got callet densan Armòriq.
C'est un homme dur de l'Armorique.
(Proverbe Breton signifiant un homme fort et courageux.)

CITOYENS,

Je n'appellerai point votre attention sur les hauts faits d'un général d'armée; — c'est d'un soldat que j'ai à vous entretenir.

Ce soldat fut grand à la guerre et modeste pendant la paix.

Il naquit noble, et vécut en citoyen.

Toutes les heures de son trop court passage brilleront d'un éternel éclat, tandis que les jours de quelques hommes plus célébrés, n'auront lui devant la postérité que comme des météores fugitifs.

Sa vertu n'avait point d'ombre. Quelles que soient les opinions et les conquérans, son buste sera respecté ; après avoir compté les drapeaux du temple de Mars, nos neveux reposeront leurs regards sur l'épée sans tache qui étincelle au centre de tant de trophées : et ils seront meilleurs que nous.

Vous ne me verrez point, citoyens, après un tableau de bataille, vous offrir encore des sujets de batailles. Le soldat extraordinaire dont je parle, excella dans tous les genres d'héroïsme, et Mars n'en a qu'un.

J'ai nommé le premier grenadier des armées de la république (*a*).

Théophile Malo Corret (*b*), de la Tour-d'Auvergne (*c*), naquit à Carhaix, dans le Finisterre, le 23 novembre 1743.

Sur une terre montagneuse que l'Océan fougueux ménace et dévore chaque jour : au milieu d'Aribogènes (*d*), se mêlant avec peine aux étrangers, et toujours Gaulois avec les Romains, les Francs et les Français, Corret développa bientôt une ame forte et indépendante. Ses compatriotes (*e*), pour la plupart marins ou soldats, sont doués d'une constitution propre à en suppporter les fatigues, à en braver les périls. La structure des Bretons est courte ; leurs muscles sont prononcés, leurs jambes fermes, leurs bras nerveux, leurs traits mâles, leurs cheveux noirs, leurs regards assurés ; ils ont la base du pied large, des poings comme des massues, et le crâne d'une épaisseur extraordinaire. Ce que la témérité exige d'eux, ils le brisent : ce que l'hospitalité desire, ce que l'indigence ose à peine fixer, ils le donnent. Le sénat des Venetes s'élança sur le glaive Romain (*f*), lorsque la li-

berté de l'Armorique fut mise à l'ancan (*g*); mais elle se réfugia dans son dernier asyle, dans le cœur et la pensée des familles Bretonnes: — là elle se nourrit, se fortifia et se transmit d'âge en âge jusqu'à sa glorieuse réintégration de 1789 dans l'ancien territoire des Gaules: Corret était destiné à l'honneur d'être un de ses premiers soldats.

Les Armoricains, Galloudec, ou Bretons, (*h*), ont l'attitude de la fière indépendance : formés de son sang, ils sont nourris de son lait. Leur horreur pour la dissimulation, le mensonge et la trahison se peint sur leurs visages et dans leurs actions. Les accords et les contrats, ils les sanctifient en frappant d'une main dans l'autre. Il n'est pas de nation qui n'ait adopté le signe de la franchise dans son langage; mais toutes, sur cette monnaie, ou plutôt sur cette médaille, ont écrit pour exergue : *franc comme Breton*. Ce proverbe, le premier de la morale de mon pays, ne fut démenti par aucun trait de Latour-d'Auvergne.

A 23 ans il choisit la carrière des armes: alors la France était en paix avec ses voisins; on le vit se livrer avec la ferveur de son âge à des occupations toutes contraires de celles des garnisons.

Interroger les capitaines de l'antiquité dans leurs ouvrages, et les vieillards de Lawfeld et de Fontenoi dans leurs beaux souvenirs; tracer d'un burin ferme l'obéissance militaire jusqu'à ses justes limites; étudier le génie national à la caserne, aux exercices et dans les hôpitaux; s'assurer de ce que l'on peut oser avec des Français mis en regard avec la mort et la gloire, l'infamie et la postérité; conserver au milieu d'une jeunesse oisive, bruyante et dissipée, l'austérité des mœurs et la tolérance qui lui donne, sinon des disciples, du moins des amis; ne pas nuire, ne pas blâmer, ne jamais persécuter, telles furent pendant les années antérieures à la révolution, les constantes études de Latour-d'Auvergne, aux Mousquetaires et au régiment d'Angoumois. (*i*).

L'insurrection des Colonies Anglaises, en 1778, fut favorisée par la France. Le génie de Franklin, l'appellait à la fondation de leur indépendance.... Mais attaché à un corps militaire, il ne pouvait le quitter sans l'aveu de ses chefs. Il parvint à servir indirectement la cause de l'Amérique, en obtenant de se rendre à Mahon, avec la simple et honorable qualité de volontaire.

Là, toujours le premier à l'assaut et le dernier à la retraite, on le vit un jour, sous le feu le plus vif, rapporter un blessé sur ses épaules. Ce généreux dévouement, le refus de commander les volontaires, le rejet d'une pension votée par un gouvernement qui n'était pas le sien, le firent dès-lors regarder du soldat, comme le modèle des soldats; des Espagnols, comme un français extraordinaire; es des gens de bien, comme un militaire rapportant dans l'armée, l'héroïsme, le désintéressement et la modestie des guerriers de l'antiquité (*k*).

Le traité de 1783, en signalant à

l'industrie de l'Europe, son plus dangerenx ennemi, en appellant les fils égaux du commerce à la jouissance du domaine maritime, en donnant une province de plus à l'empire de la liberté, rendit la paix aux deux hémisphères et la Tour-d'Auvergne à ses drapeaux. Encouragé par son compatriote le Brigant (*l*), il entra courageusement dans le labyrinthe des conjectures, dans les contrées de l'ombre, dans les tombeaux des Gaules ensevelies.

Ici des pierres solaires, des rochers étonnés de leur exil et honteux de reposer sur l'argile des plaines; des monts artificiels dont l'objet monumental est contesté; le guy de chêne, gravé sur des granites déchus de leur importance; des chaussées attribuées à César et à Brunehaut; des cuves affreuses que Theutatès gorgé de sang, brisa dans ses heureuses fureurs; des forêts religieuses, que le silence habite toujours, et que visitent souvent la mélancolie, le crime et le malheur....

Là , des hyéroglyphes aussi obscurs que ceux de Thèbes et de la Scandinavie ; des inscriptions de la morale Druidique , entrelacées de la tradition Bretonne ; des racines Gauloises, toujours saines, malgré les ravages de l'homme , et le détrit des opinions.

C'est dans ce cahos , que la Tour-d'Auvergne, en investigateur habile, découvre les fragmens de la chaîne d'un peuple puissant , dont l'enfance de l'histoire a peine à se souvenir. Il interroge Tacite et les Légendaires , César et l'Edda , Strabon, Méla et les plus simples habitans du Finistère. Où l'écho des monts ne lui répond rien, il frappe le sol des vallées, il en crible la poussière, il en desséche le limon, il en fouille les eaux : par-tout où il précipite la sonde , il retrouve le fonds de l'antiquité. Il nous montre nos premiers dieux , nos premiers prêtres , nos premiers hymnes, nos premières vertus. Il démontre que les dénominations de Scythes et de Celtes , de Gallois et de Bre-

tons, loin de marquer des origines différentes, furent adoptées par le père commun, pour distinguer ses fils. La Tour-d'Auvergne, nous conduit avec leur postérité sur l'univers, comme conquérans militaires, politiques et religieux. Le Portugal, la Galice, la Celtiberie, la Principauté de Galles, les Gaules Cisalpine et Transalpine, la Gallicie, la Gallogréce, la Galatie, sont des Colonies de nos ayeux. Selon lui, l'Asie ne fut point le berceau des sciences ; la Grèce, le berceau de la liberté ; l'Italie, le berceau des arts : ces contrées si vantées, ne durent leur renommée, qu'aux sciences, aux arts, au génie d'indépendance que leur avaient transmis nos ancêtres. Il redemande Bel à Babylonne ; Theut à l'Egypte, Dis aux Phrygiens, Uranus au ciel même. Soit qu'il descende des fleuves, soit qu'il gravisse des montagnes, soit qu'il se repose dans les cités, il voit le nom gaulois attaché à leurs urnes, à leurs pyramides, à leurs couronnes. Tout ce

qui dépasse l'ère historique, tout ce qui nous semble éternel sur le globe par les masses et l'immobilité, porte une inauguration Celtique : et chaque dénomination explique dans la langue de la Tour-d'Auvergne, la configuration de l'objet qui la porte, ses propriétés, ses rapports ou ses attributs (*m*).

C'est du centre de tant de débris, que le savant modeste fut appelé à figurer en modeste soldat, dans l'événement politique le plus extraordinaire qui ait électrisé les nations depuis le renversement de la République Romaine.

Entré volontairement dans le quatorze juillet, il n'en sortit jamais !

On le vit constamment assis parmi les citoyens, ou marchant avec leurs défenseurs.

Il défia l'orage des factions : il lança la foudre républicaine (*n*).

Trop instruit pour se croire, ainsi que tant d'insensés, le modérateur des

destinées, il roula pur avec le torrent : il était comme ces lingots d'or que des eaux troubles charient et ne ternissent jamais.

Il savait que l'heure de l'indépendance sonne à chaque siècle, pour une nation favorisée ; il épiait celle de la France ; elle sonna..... il lui obéit.

Admirateur de la liberté depuis Tarquin jusqu'aux Décemvirs, il l'avait pleurée depuis le dernier des Catons, jusqu'au dernier des Constantins (*o*). Souvent il errait avec son ombre vacillante, sur quelques villes d'Allemagne et de l'Italie....... Mais dès qu'il la vit ressusciter sur les glaciers de l'Helvétie ; et, triomphante d'Albert et de Charles, armer de sa massue Bataves, Anglais et Américains tour-à-tour, il connut son immortalité. Il fut un de ceux qui l'appelerent des forêts du nouveau monde, sur les populeuses cités de la France : il fut du petit nombre de ceux qui la servirent avec le plus de bonne foi, de fidélité et de désintéressement.

« Périsse, s'écriait-il souvent, périsse

» le lâche qui abandonne son pays au
» moment du danger : jusqu'à la mort,
» je serai son ami fidèle, et j'embrasserai
» sa cause, jusqu'au dernier soupir.

» J'appartiens à la patrie, disait-il encore ; soldat, je lui dois mon bras :
» citoyen, respect à ses loix ! » Ces paroles suffiraient à l'éloge de la Tour-d'Auvergne : elles devraient être écrites sur les drapeaux de l'armée, gravées dans le cœur de tous les Français.

Avec de tels sentimens, il sera inébranlable, lorsqu'une démence impie, qui néanmoins fondera la liberté, agitera l'orgueuil, les préjugés et l'ignorance des privilégiés. Les principaux moteurs de l'émigration, sentaient de quelle importance pour le parti, serait celle de la Tour-d'Auvergne..... Mais comment la lui proposer ? Lui offrir des grades ?.... Il refusa le commandement des volontaires à Mahon. (*p*) Des décorations ?..... Sa simplicité était connue. De l'argent ?... Il vivait comme un Romain des premiers âges de

la république. Une quenouille ?..... Eh! qui donc eût osé !

On convint de lui parler d'honneur, de ce point qui distingue tout ce qui est grand, tout ce qui est beau, tout ce qui est juste, dans le cercle de la patrie; mais qui, hors d'elle, n'était à sa raison, qu'un point mathématique.

Le colonel d'Angoumois, suivi de *ses* officiers, (*q*) entre chez lui. Ils lui parlent au nom d'une monarchie dont ils se disent les soutiens; ils le somment au nom de l'honneur dont ils se croyent les arbitres; ils raisonnent sur des sermens; ils le pressent de tourner le dos au soleil de la patrie. « Je m'étonne,
» leur répondit-il, que vous soyez assez
» hardis pour me faire une aussi infâme
» proposition! rien ne peut légitimer la
» violation d'un serment....., Prenez tel
» parti qu'il vous plaira; je ne me règle
» point sur les autres; et toute l'armée
» émigrerait, que je n'émigrerais pas». (*r*)

Dans la campagne de Savoye, qu'il fit à l'avant-garde, il ne cessa de com-

battre à la tête des braves grenadiers d'Angoumois. Les Celtes, dit César, dédaignent de vivre quand il faut sauver la patrie, et la Tour - d'Auvergne, prouva qu'il en descendait. Il ne cessait de faire revivre leurs vertus, dans le tumulte des armes : aussi dans ses opinions Gauloises, rapporte-t-il avec un plaisir remarquable, *que la simplicité des mœurs chez les Celtes, ne leur faisait desirer d'autre métal, que celui qui, dans la guerre, est un instrument de gloire, et dans la paix, un instrument d'agriculture.*

Sa passion pour l'antiquité était si tenace, qu'au bivouac et sous la tente, ses livres étaient ouverts sous le sabre et le haussecol. S'il s'arrachait à l'étude, c'était pour veiller à la sûreté et à la santé des compagnons de ses hasards. Ceux qu'il commendait au Péccoa, (*s*) s'en souviendront long-temps.

Nous réparions ce fort ; au retour des travaux, il les faisait changer de linge, se sécher devant le feu et se ranimer

avec le brandevin. L'eau de la citerne, était mal saine ; il obtint avec difficulté la réparation d'une fontaine salutaire ; et pour hâter la jouissance de ses camarades, il y travailla souvent de ses mains. (*t*) Il couvrit cette source, d'un ombrage tutélaire ; il lui confia ses méditations et ses découvertes.

Ainsi vivait dans les environs de Bayonne ce guerrier humain et philosophe, alors que l'Espagne, dans le secret, se déliait de son pacte avec la France. Le cabinet de Madrid complettait ses cadres militaires, créait des légions d'émigrans, faisait rouler vers nos départemens méridionaux des trains nombreux d'artillerie. Aux inquiétudes manifestées sur la direction de tant de fonds, sur les mouvemens accélérés des ports, sur le bruit des arsenaux jusques-là silencieux, on répondait n'avoir d'autre but, que celui de se rendre respectable à l'ennemi commun, à l'Angleterre. Et tandis que nos correspondans écrivaient que les préparatifs dont on s'effrayait, pourraient

à peine en imposer à nos contrebandiers, la Vauguyon, d'Havré, Calonne dirigeaient le volcan. Les échoppiers de Westminster et les Ciclopes de Pilnitz enflammaient de fureurs les fiers descendans des martyrs de Sagunte, et des héros de Lérida.

La Tour - d'Auvergne ne fut point trompé sur les mouvemens de l'Espagne : il se prépara à les déjouer. Nous avions bien peu de troupes sur la frontière ; il ne cessa d'en demander au gouvernement. mais il ne borna point là son zèle ; il voulut voir par lui-même ou déployer les secours qu'il attendait. A cet effet, il entreprit un voyage dans les Pyrénées : on peut dire qu'il fit alliance avac leurs cîmes, leurs neiges et leurs défilés. Ne me parlez point d'un guerrier qui ignore son terrein. La Tour-d'Auvergne s'assit avec les pâtres, et demanda l'hospitalité aux chefs des hameaux. Il rechercha et le vieillard compagnon du passé qui l'entraîne, et le sage qui médite ignoré dans un sûr horizon, et la jeunesse qui, dans ses

ses chasses et ses amours, découvre des sentiers solitaires. Il s'en fit aimer !.... Il accoutuma ses compagnons à gravir les rochers, et sur-tout à juger les hauteurs et les distances en pays de montagne : et tout en préparant ses marches et ses positions éventuelles, il cherchait dans la langue des Basques, des rapports avec la langue des Bretons (v).

Enfin l'orage Castillan commence à gronder sur nos frontières ! semblable au vent du Septentrion, la Tour-d'Auvergne l'attendait. Dans les pas d'armes les plus hardis, il donne l'exemple de l'intrépidité. Bientôt la Bidassoa cesse de limiter la France, la fameuse maison crénelée est enlevée, les hauteurs sont soumises à une poignée de braves que la Tour-d'Auvergne a conduits; le fort d'Irun prosterne ses étendarts ; le port de Sebaste voir ses chaînes brisées ; vingt-sept redoutes en échelons sont emportées ; la triple Biscaye, recouvre ses droits ; le Guipuscoa s'unit en assemblée nationale ; la Catalogne fermente ;

la Galice s'éveille ; les Castilles murmurent ; l'Ebre écoule ses eaux ; les géants de Pancorvo nous appellent. . . . . . . Et l'armée Française, prête à s'élancer sur Madrid, fait succéder aux chants de ses triomphes, les hymnes de la réconciliation et de la paix (x).

Pendant le cours de cette guerre insensée, d'une guerre dont l'issue généreuse doit à jamais unir l'Espagne à la France ; le premier grenadier qui en ait commandé huit mille, la Tour-d'Auvergne, developpa le caractère le plus sublime. Les nuits, il les passait à visiter nos avant-postes, et à sonder les avant-postes Espagnols. Avant la pointe du jour, il attaquait, enlevait, ou forçait l'ennemi. Aussitôt, il se couvrait d'un épaulement, et l'armée sait s'il connut la crainte !..... Forcé dans sa modestie par le devoir de l'obéissance, il se rendait aux conseils de guerre (y) ; et les grenadiers, fiers de l'honneur fait à leur illustre camarade, marchaient avec enthousiasme aux expéditions les

plus meurtrières. Il fut pour eux Roland : ils étaient ses braves. Au son de sa voix, à la lueur de son sabre, ils se précipitaient à l'envi, au plus fort du danger.

Sa phalange célèbre par le nom magique de *colonne infernale*,) invention dont Monnier, a si bien profité dans la mémorable défense d'Ancône, (ces huit mille immortels avaient presque toujours saisi la victoire, quand le corps d'armée arrivait pour donner. — Que n'ont-ils pas fait ces grenadiers intrépides ? et que ne que ne feront-ils point encore avec un chef comme la Tour - d'Auvergne, qui vivra fraternellement avec eux, couchera sur la même paille, se nourrira de leurs alimens, partagera leurs privations, leurs périls ; et qui, le manteau d'honneur sur le bras, leur donnera comme lui, l'exemple de la subordination et de la discipline, du respect pour les hommes et la propriété, et des vertus républicaines qui préparent les triomphes et assurent leur durée, en faisant bénir le vainqueur.

Il réforma le caractère d'un des peuples les plus belliqueux de la France, mais dont la légèreté l'emporte sur le chamois des monts qu'il habite. Le Biscayen dont l'origine et l'idiôme se perdent dans la nuit des temps : toujours constant dans ses coutumes et ses habitudes, comme le Laplandais, le Chinois et le Breton : lui pour qui, de toute mémoire, la patrie se composa de la case paternelle, du chêne du hameau et de l'assemblée des braves : ce peuple indépendant que les souverains de France et d'Espagne crurent pouvoir se partager, et que la nature voulut garder indivisible de mœurs et d'affection, forme une association respectable de propriétaires : ils s'appellent égaux, ils se disent tous nobles, parce que nulle part peut-être l'homme ne connut mieux la noblesse de son être. Les rochers du Biscayen sont-ils menacés ?.... Il vole à leur défense avec le plomb meurtrier: c'est l'aquilon chassant du sein des Pyrennées la foudre et la tempête. Mais n'attendez point que, l'orage écarté, le Bys-

cayen s'asseye sous le drapeau, s'endorme sous la tente, se captive dans une caserne.... Il échappe aux appels, non par inconstance, non par dépit, non par trahison; mais pour aller jusqu'à dix lieues, quelque temps qu'il fasse, quels que soient les dangers qui le menacent, embrasser encore son vieux père, consoler l'épouse inquiète, interroger d'une joue brûlante la chair et le souffle de ses enfans endormis. — Aux avant-postes, dans les combats, et toujours sous le triste toit du vaincu, sa famille parlait en pensée à son courage et à sa sensibilité : l'imagination lui suffisait alors...... Mais dans l'oisive absence, le miroir des songes se hâle bien vîte, les jouissances du souvenir s'altèrent.... il se lasse de voir ainsi : il lui faut toucher! Une nouvelle expédition est-elle fixée ?.... Les camarades qu'il a laissés au quartier, s'élancent, se dispersent, roulent, serpentent, franchissent, frappent à toutes les chaumières; et long-temps avant que l'assemblée soit battue, les bataillons Basques, plus que

complets, marchent gaîment à de nouveaux lauriers. — La Tour-d'Auvergne obtint de ces montagnards, le sacrifice d'un penchant presqu'irrésistible.

Il sut encore dompter l'impatience du soldat Français. En sentinelle, en tirailleur, en avant-garde, d'observation ou de réserve, il ne peut résister à la tentation de fusiller. Les cartouches s'usent, le désordre se met, l'attaque est éventée, l'ennemi est sur ses gardes, nos positions sont découvertes..... Non-seulement il réussit à faire cesser les fusillades; mais encore il pénétra les Espagnols d'un tel respect pour ses défenses, qu'ils lui obéissaient souvent comme à leurs propres généraux (y).

Le premier de nos chefs de guerre, il désenchanta notre infanterie naissante, de la terreur que lui inspirèrent les premières charges de cavalerie. Encouragés par ses leçons et son intrépidité, nos fantassins dédaignèrent bientôt l'appui des collines et le fourré des halliers; et se formant à découvert dans la plaine, ils

dégoûtèrent les escadrons Castillans d'oser braver un feu roulant, et la pointe de nos bayonnettes.

Pendant que la Tour-d'Auvergne se dévouait ainsi, de vils délateurs déguisés en républicains, l'accusaient de vouloir trahir! On calomniait à Paris, le citoyen dont la renommée accablait les lâches, le Breton dont le bras ébranlait une puissante monarchie ; le soldat qui, ne se mêlant point de politique, dit si souvent à ses frères d'armes : *nous savons que l'ennemi est là.... voilà tout ce qu'il faut savoir.* Mais la calomnie fut découverte, et la Tour-d'Auvergne, n'en fut que plus respecté.

J'ai traversé les champs de sa modeste gloire.... Quel est le hameau qu'il a désolé? où sont les familles qu'il plongea dans le malheur, les débris de la chaumière qu'il livra aux flammes, le bois hospitalier qu'il renversa, le ruisseau qu'il rougit du sang de l'homme paisible ?.... Dites, vieillards, femmes, propriétaires : la paix éloigne la Tour-d'Auvergne, de vos montagnes :

ne craignez point de parler !... A ce nom, des cris de joie, des élans d'amour, des larmes de reconnaissance, expriment l'impression profonde de son humanité : on ne s'y rappelle du décret de *guerre à mort*, que pour montrer ceux dont il sauva la vie.

La paix de Bâle, si honorable pour une nation qui du faîte de ses triomphes proclamait la modération comme la première vertu des républiques, si honorable encore pour un roi dont le cœur s'ouvrit au sentiment de l'humanité, cette paix, la honte éternelle des gouvernemens qui persistent à vouloir répandre sang, rendit la Tour-d'Auvergne à ses occupations savantes. Il publia à Bayonne, la première édition de ses *origines Gauloises* (*z*). Il faut lire dans l'ouvrage même et dans son précis historique sur Carhaix, avec quel charme il parle de la ville qui lui donna le jour (*aa*). Ah! lequel de nous remontant dans le passé de sa vie, ne revoit avec un religieux amour, le fauteuil paternel, ne sent encore sur sa poitrine les douces étreintes

de sa bonne mère, ne parcourt avec les compagnons de son enfance, le ceinture de la cité natale, le fleuve qui la baigne, les ormeaux qui l'ombragent.....et le bosquet des premières et timides amours!

Après avoir écrit son chapitre sur Carhaix, sur l'antiquité de cette ville qu'il arrache aux temps fabuleux, sur sa source minérale où il appelle ses camarades, blessés, sur les produits du Finistère, qu'il lègue à la France commerciale et maritime; sur sa principale rivière qu'il montre à une bonne administration; la Tour-d'Auvergne, devait être tourmenté du besoin de revoir son pays. Il s'embarqua à Bayonne, en qualité de passager sur un navire marchand, et fit voile vers l'Armorique.

Vous l'avez admiré, citoyens, à la tête de la colonne infernale, dans les conseils des généraux, et sur la paille du soldat. Il déploye une nouvelle grandeur sur le tillac d'un pirate : la Tour-d'Auvergne est prisonnier! Où Etes-vous Fontanille, Lacuée, Dubocquet, Servan, La-

borde, Fregeville, et toi Marbot que nous pleurerons long-temps !..... (*bb*) Le vainqueur le plus généreux, saisi sans pudeur, insulté sans délicatesse, est à la merci d'un dévastateur de l'Europe (*cc*) !

. Le capitan qui le fit prisonnier, crut pouvoir se livrer à toute sa grossièreté. De toutes les ironies qu'il se permit, la seule à laquelle la Tour-d'Auvergne se montra sensible, ce fut de s'entendre sans cesse appeler *monsieur le chevalier*. *Appelez-moi citoyen*, dit-il, en jettant un regard de dédain sur l'insolent pirate : *je suis plus fier de l'être, depuis que je me trouve parmi vous* (*dd*).

A son débarquement, l'ennemi s'empresse-t-il de faire oublier tant d'injures?... Non : la Tour-d'Auvergne est en Angleterre. A bord, on l'avait jetté à fonds de cale, et mis à la ration des matelots, pour le traiter, disait-on, avec *égalité*, à terre, on l'enferme dans une prison; on envoye même des agens du gouvernement, pour lui arracher sa cocarde;

mais aucun n'osa commencer l'outrage (*ee*).

Pendant que la Tour-d'Auvergne souffrait ainsi pour sa patrie, on le frappait en France, d'une réforme (*ff*). Croyez-vous qu'à cette nouvelle, il brisa ses principes, rechercha des mécontens, s'enrôla dans un parti ?.,... Il s'enveloppa de son manteau criblé de balles, et serra plus que jamais le faisceau de la République (*gg*).

Mettant à profit son long confinement dans le comté de Cornwal, il compara les mœurs des Gallois, avec celles des Bretons. Il acheva de démontrer l'affinité de langues, d'usages et de monumens, entre ces peuples. Ce fut là qu'entendant les Gallois et les Irlandais, donner, ainsi que ses compatriotes, le nom de Saxons aux Anglais, il les déposséda du titre usurpé de *grands Bretons* (*hh*).

Après un an de souffrances, il revoit son pays; il arrive à Passy, sous le toît de son ami Paulian; il rouvre à l'amitié ses portiques. Il ne crie point ses ser-

vices, il n'obsède point les bureaux. C'est qu'il n'a besoin que de sa conscience, c'est qu'il méprise les commis importans, c'est qu'il rougirait d'être prôné par des solliciteuses, c'est qu'il est fier de l'oubli du pouvoir : c'est peut-être encore que sa vertu se réjouit de l'absence de son nom, sur une liste d'emplois usurpés.

Qu'est-il donc venu faire à Paris ?....... Perfectionner ses origines Gauloises, les publier, dire à cette nation si malléable : *Français vous descendez de Pithéas et d'Euthemenes, d'Orphée et d'Anacharsis* (*ii*). Il partage ses compositions entre un glossaire comparatif de quarante-cinq langues et un dictionnaire Gallo-Celtique : il ramène les sciences vers un monument primitif, et leurs rameaux épars sur la souche commune.

S'il quitte le village de Passy, pour aller dans la capitale, c'est pour rendre visite aux amis de son cœur (*kk*) ; c'est sur-tout pour ne les pas quitter dans leur disgrâce. S'il retourne dans sa solitude, c'est pour mûrir ses opérations, c'est pour se

convaincre que, si les hommes en République ne sont pas meilleurs, c'est qu'on n'a rien fait de juste et de raisonnable pour qu'ils le deviennent ; c'est que le régulateur de Breguet est encore le seul dont le contact avec les horloges qu'on en approche, répare en elles, l'imperfection de leurs mouvemens trop lents, ou de leur marche trop précipitée.

La Tour-d'Auvergne n'aimait point à faire sa cour au gouvernement. « C'est un » soleil, disait-il ; il brûle sous l'équateur, » il échauffe sous les tropiques ». Il devenait chagrin, et quand il savait qu'on avait pronocé son nom au Directoire, et quand il était cité dans une gazette (*ll*). Il déchira les pages d'un livre où l'on faisait son éloge (*mm*).

Son désintéressement égalait sa modestie. Payé en assignats à son retour d'Angleterre, il était très-gêné. Il fut au comité de Salut Public, pour y raconter sa misère. Avant qu'il proférât une parole, les gouvernans l'envoyèrent au ministre de la Guerre. Quatre cents écus lui fu-

rent offerts. Il prit cent vingt francs, et dit en se retirant, *si j'ai de nouveaux besoins, je reviendrai.*

Je sortirais du cadre qui m'est prescrit, si je m'abandonnais au récit de mille autres traits de sa vertu solitaire. Je ne m'arrêterai point sous les ciprès de Rastadt : Lunéville promet des oliviers. Pourquoi parlerais-je de nos maux d'Italie ? Marengo ne les à-t-il pas réparés ? Descendre avec la Républiqne dans son tombeau !..... Mais elle a repris sa vigueur, et ce tombeau a dévoré ses ennemis. Déjà la valeur militaire a suppléé à l'inertie politique ; les bataillons ressuscitent, les lâches se cachent, les traîtres se taisent, les pères de famille arment leurs fils ; les mères distribuent les boucliers spartiates ; trois armées se déployent ; la Tour-d'Auvergne entend la trompette ; il brûle de revoir les grenadiers.

Son ami le Brigant, allait fournir son cinquième fils à la conscripition..... Il ne marchera point ; la Tour-d'Auvergne prend sa place : et le plus ancien capitaine

de l'armée part comme conscrit, laissant derrière lui ces êtres froids et dédaigneux, dont la fastueuse existence s'alimente du sang, de la misère des soldats; mais emportant dans son cœur la reconnaissance d'un octogénaire, auquel il a laissé le plus jeune de res fils (*nn*). Le Brigant, sur le chemain de sa tombe, ne dira point comme l'indien Logan : « J'étais » l'ami de tous les hommes, et pas une » goutte de mon sang ne coule dans les » veines d'aucune créature (*oo*). Ossian, » console - toi !...... ton dernier vieillard » aura du moins un fils pour planter » l'aubépine sur ta pierre ».

La Tour-d'Auvergne est redoutable sur les Alpes, comme aux Pyrénées.

Les hasards l'oublient à Windsich, et il se hâte d'y trouver l'infortuné Vindonisse. Il admire cette position que le génie militaire romain fortifia contre le génie de l'indépendance gemanique; fouillant dans les cendres de ce vaste cercueil, il en retire des médailles et des inscriptions (*pp*).

Ddans cette campagne d'Helvétie, deux des plus brillantes arméss de la coalition furent écrasées sous le char de Masséna ; et Zurich, la proie de Souvarow, fut arrachée aux ravages de ce second Atila (*qq*). Ne nous étonnons point des succès de nos guerriers...... Ils respiraient l'air de Tell, ils foulaient sous leurs pieds les cendres impies de Gesler; ils avaient à repousser les barbares, de la patrie des Furts, des Mecthald et des Stauffach.

La Tour-d'Auvergne eut une part distinguée à toutes les actions. A la reprise de Zurich, des Moscovites cernés de toutes parts provoquaient l'extermination par une résistance insensée : il les força d'accepter une vie que nos grenadiers s'étaient lassés de leur offrir.

Les Helvétiens délivrés, la Tour-d'Auvergne revient à Paris : de tant de conquêtes brillantes, il ne montre que celles qu'il à faites sur l'antiquité ; il expose les médailles de Vindonisse et cache le sujet de la sienne ; il parle en inspiré de la valeur nationale, et ne s'en sépare point.

Dans

Dans ses récits de combats, les plus animés, il ne lui échappe jamais ce *moi* si gauchement introduit, si promptement étalé par tant d'autres.

Dans l'agitation politique qui se fait alors sentir, il revoit son modeste réduit, et ses amis et les Celtes avec plus de charmes. Au dix-huit brumaire, ambitieux ! il se fut livré au calcul du futur, par les produits du passé. Intriguant ! il fut accouru le lendemain d'un hasard non partagé, en réclamer effrontément le salaire.... Adulateur ! Ayant chanté toutes les époques, il fut venu chanter encore.

Mais sitôt qu'il sait que des forces vigoureuses remplacent des efforts périclitans, que la République existe, que la liberté s'apprête à reconquérir la fortune, et que la fortune promet la paix ou la gloire. . . . il touche à son armure, il brûle de marcher, il a soif de combattre. Un de ses amis le conjure de ne pas affronter de nouveaux dangers.... » Quoi ! » s'écrie-t-il, et vous aussi ? . . . . vous

» fâché de me voir mourir d'une mort
» glorieuse! »

Le Sénat l'appelle au Corps Législatif....... » Où servirais-je la République
» plus utilement, qu'à l'armée. » Telle
fut sa réponse.

Le premier Consul instruit qu'il a ceint
le baudrier de vaillance, lui décerne une
épée d'honneur (*rr*). La Tour-d'Auvergne
ne s'en décore point devant les citoyens...
mais il la montrera à leurs ennemis. Le
Ministre de la Guerre le proclame Premier Grenadier des armées (*ss*), Quel
hommage de la part de la puissance publique! Que de gloire, ces mots attachent
aux bonnets des braves! La France entière applaudit, et la Tour-d'Auvergne
s'en afflige! .... » Cette nomination,
» disait-il à ses amis, avec une franche
» effusion, m'offre une palme qui ne doit
» appartenir qu'à la masse des guerriers...
» J'attendais de mes services (si l'on y
» ajoutait quelque prix un jour) un salaire plus conforme à mes goûts et plus
» digne d'un homme de guerre: ou l'ou-

» bli, ou que l'on s'en rappellât qu'à ma » mort (*uu*). »

Enfin il accepta le titre de premier grenadier de la République ; mais jamais il ne fut possible de le faire consentir à signer les états d'appointemens attachés à ce nouveau grade.

A l'entrée des précédentes campagnes, les adieux lui avaient coûté des larmes : mais aux approches de son départ pour l'armée du Rhin, il sentit plus vivement la nature ; des présages sinistres agitèrent sa pensée : une séparation de ses amis, prochaine et éternelle, affecta douloureusement son ame. On la trouve toute entière dans ses derniers entretiens avec ses collaborateurs et ses disciples.

A l'un, il donne la tasse qui lui servit aux Pyrennées. « Rappellez-vous, mon » cher camarade, de la Tour-d'Auver- » gne.... Nous étions amis. Ma carrière » va finir. L'armée est ma famille ; et » c'est au sein de ma famille que je dois » mourir ! Toujours en paix avec ma » conscience, j'ai été toujours heureux.»

A l'autre, il écrit : « Je pars comblé des » grâces du gouvernement. Il croit que » je vaux encore un coup de fusil. Il » m'a jetté le gant : en bon Breton, je » l'ai relevé. Je vais rejoindre l'armée » de Moreau, mon ami, mon compatrio- » te...... je retrouverai là mes anciens » camarades, les grenadiers de la qua- » rante-sixième. Cette épée d'honneur, » je la montrerai de près à l'ennemi ; » j'inspirerai à mes frères d'armes le » desir d'obtenir la même récompense : » à 57 ans, la mort la plus desirable, » c'est celle d'un grenadier sur-le-champ » de bataille, et j'espère que je l'y trou- » verai. »

Il acquitte d'avance une pension de six cents francs, qu'il s'était imposée en faveur d'une femme tombée dans l'infortune, met en ordre ses manuscrits, rédige son testament, nomme le citoyen Johanneau, l'héritier de ses veilles ; et mouillant de pleurs son ami Paulian, il s'éloigne !.... (*vv*)

Le trois messidor, il entre dans l'ar-

mée du Danube ; et six jours après, sortant de la vie par la porte des braves, il s'assied dans l'immortalité.

C'est en combattant à la tête des grenadiers de la quarante-sixième, sur la hauteur en arrière d'Oberhauzen, qu'il tombe sans proférer une seule parole, percé d'un coup de lance au cœur (*xx*).

O tristes fureurs ! Gaulois, Germains, peuples frères ! vous issus des mêmes ayeux, vous adorant les mêmes génies ! quand cesserez-vous de vous exterminer ?.... (*yy*)

Un grenadier voyant ses compagnons abattus par ce trépas, tourne le visage de la Tour-d'Auvergne du côté de l'ennemi : cette idée sublime produit alors un choc épouvantable.

Les restes du premier grenadier de la République sont assurés d'une honorable sépulture....

Ses compagnons ont triomphé....

Sa perte, quoique vengée, est irréparable.

Ces cheveux blanchis par l'étude et les périls, ces mains encore chaudes de courage et que l'on vit toujours pures avant et après les combats ; ce cœur, qui, s'il bat encore, palpite pour sa patrie, l'armée veut les voir, les toucher, s'en affliger. Officiers et soldats, tous accourent fixer pour la dernière fois, le premier grenadier de la République, le plus intègre de ses fondateurs valeureux, le plus simple et le meilleur de ses citoyens.... Quel silence a saisi ces héros qu'il appellait sa famille.... Et dont il fut vraiment le père !

» Tambours, voilez-vous de deuil pen-
» dant trois soleils. . . . Grenadiers, la
» Tour-d'Auvergne n'est point mort !
» Vous le verrez toujours à la tête de la
» quarante-sixième ? . . . » Ainsi s'écria le général Dessoles dans sa douleur (*zz*).

Le lieu où la Tour-d'Auvergne a quitté ses braves, ce lieu est consacré. On réunit son corps à celui de Forty, son chef de brigade, mort glorieusement à ses côtés. On les couvre d'un monument

simple : leur épitaphe est inspirée par le génie des âges héroïques (*aaa*). L'antiquité et la patrie les ombragent de leurs chênes : la science et la valeur les couvrent de leurs lauriers. Mars réclame son épée, la République son esprit, la vertu son manteau.

Vous ses concitoyens , ses amis , ses camarades , ne le pleurez plus........ La Tour-d'Auvergne offre à la postérité, une belle mémoire et de grands exemples.

NOTES.

(1) Les arts s'empresseront de transmettre à l'avenir ses actions publiques et ses actions privées. La peinture le saisira dans les prisons de l'Angleterre : elle éclairera son berceau, ses drapeaux et le monument que lui élèvent ses compatriotes. La poësie, l'éloquence, la science et la morale, leur inséparable sœur, seront les historiens de ses affections amicales, de ses sentimens républicains, de son savoir militaire, et de sa divination de l'antiquité.

(*b*) Dans le temps où l'on prenait des sobriquets, où le noble cachait son origine roturière avec *ker*, *court*, *ville* et *crac*, l'on ajouta au nom de Corret, celui de Kerbauffret. *Ker.* en breton signifie ville: il marquait en gentilhommerie celui qui le portait, comme l'*o* des Irlandais, le *mac* des Ecossais, le *witz* des Russes, etc.

(*c*) Il y a un siècle qu'un prince de Bouillon eût un enfant d'une demoiselle Corret. Le descendant de cette passion, Corret fut autorisé par l'avant-dernier duc de Bouillon à prendre le nom de la Tour-d'Auvergne. Ce nom rappelle Turenne; mais si l'on

entreprennait le parallèle de ces héros, beaucoup donneraient la préférence à Corret. Turenne fut battu à Mariendal, à Rhetel, à Cambrai : Corret ne le fut nulle part ; et il était quelque chose de plus qu'un capitaine, quand il commandait 8,000 grenadiers.—Turenne changea de parti, Corret ne cessa d'être fidèle à la République.—Turenne embrassa la religion catholique sans nécessité (1668) : Corret sans scandale professa le culte de la philosophie et de l'humanité.—Lors des troubles de la minorité (1649), entraîné par la duchesse de Longueville opposée à la cour, Turenne voulut séduire les troupes qu'il commandait en Alsace ; ne pouvant y réussir, il fut obligé de quitter l'armée, parce qu'il avait voulu plaire à une femme qui se moquait de sa passion : de général du roi de France, il devint lieutenant de Dom-Estevan de Gamarre, et fut battu (1650), par le maréchal de Plessis-Praslin : Corret, alors que tous les officiers quittaient leur corps pour ensanglanter leur patrie, resta ferme sous son drapeau ; il résista avec une âpre dignité à toutes les menées employées pour l'entraîner dans la défection : loin de quitter l'armée, il brigua toujours les avant-postes : il battit perpétuellement les Espagnols.—Turenne sauva la reine mère et son ministre (1652), par le combat de Blenau : Corret sauva la République dans vingt combats.—Turenne fut tué (1674) d'un boulet de

canon, près le village de Salzbach :—Corret reçut la mort d'un coup de pique (3 Messidor an 8), sur les hauteurs en avant de Neubourg.—Montecuculli apprenant la mort de Turenne demanda sa retraite, il n'avait plus de rival digne de ses talens militaires.... Restez à vos rangs, grenadiers autrichiens : Corret il existe toujours dans la 46e. compagnie : son bras n'est plus, mais son cœur bat dans celui de tous nos grenadiers.

Avant comme pendant la révolution, il ne signa jamais la Tour-d'Auvergne sans y ajouter *Corret. Il s'empressa de publier qu'il n'était que d'une branche bâtarde de la maison de Bouillon* (note du citoyen David). En fait de fortune, d'amour et de gloire, on a dit, d'après mille exemples, *heureux comme un bâtard* : mais cet adage ne s'applique point dans ce sens au plus sage, au plus valeureux fils de la nature, à l'un des premiers nés de la République.

(*d*) Si je me sers de ce terme, je ne l'applique qu'aux possesseurs les plus anciens du territoire, aux hommes de la première origine *connue* : plus on apprend l'histoire, et moins on sent la justesse de ce mot.

(*e*) J'appelle compatriotes ceux nés dans la même cité, soit qu'elle se gouverne, soit qu'elle soit gouvernée. J'appelle concitoyens, les membres d'une société politique, libre et indépendante.

(*f*) *Cæsar itaque omni senatu necato, reliquos sub coronâ vendidit.* —*Commentaires de Cæsar.*

(*g*) *Armorique*, terre entourée de mer.

(*h*) *Galli* vient, dit Corret dans ses origines gauloises, de *galloud*, c'est-à-dire, courage, dont on a fait *galloudec*, courageux. Breton, ajoute-t-il, en celto-gallois *brithon*, veut dire tacheté, moucheté. Il répond au latin *variegare*, bigarer. *Brithil* est le nom de la truite parsemée de taches. *Brith dain* ou *den* n'a, en celto-gallois, qu'une acception, homme *moucheté*, *tacheté*, *bigarré*, *peint*. On nomma *brith-den*, (par corruption) *bretons*, les habitans de l'Armorique, parce qu'ils se peignaient le corps et le visage d'un pastel de couleur bleue, le *glastrum* de Pline.

Rien ne constate la haute origine d'un peuple et son rapprochement de la nature, comme la certitude qu'il se *tatouait*. Les historiens romains appellaient les insulaires d'Angleterre *pictes*, parce qu'ils se peignaient le corps. Les Poitevins ne furent nommés *pictones* ou *pictavi*, que d'après le même usage. Les marins et les habitans des côtes de l'Europe, depuis la Norwège jusqu'à Constantinople, se font des marques sur les poignets, les bras et la poitrine. A O-tahiti, on *s'arabesque* la peau. Les sauvages de l'Amérique septentrionale, en déterrant la hache et le casse-tête, se bigarrent de couleurs variées; ils croyent inspirer ainsi plus

de terreur à leurs ennemis. Les armoiries de Bretagne, ses hermines, les bandes noires et blanches de l'écu des Rennois, donnent beaucoup de force à la raison étymologique que donne Corret du mot *breton*.

(*i*) Mousquetaire, 3 avril 1767. Sous-lieutenant au régiment d'Angoumois, le 1er. septembre même année. Lieutenant en second, 16 avril 1771. Premier lieutenant, 21 mai dit an. Capitaine en second, 8 avril 1779. Capitaine de grenadiers, 5 février 1792. Volontaire et aide-de-camp du duc de Crillon, au siége de Mahon, le 23 janvier 1782. Fait chevalier de l'ordre de Charles III, le 5 mai 1786.

(*k*) Le duc de Crillon voulut lui donner le commandement des volontaires : il le refusa. Sa valeur et son humanité firent du bruit en Espagne, et Charles III lui envoya son ordre avec une pension de cent pistoles ; mais il ne voulut point être le stipendié d'un prince étranger.—Voilà des caractères qu'on redoutera, qu'on séparera toujours du caractère national, qu'on isolera comme l'homme au masque de fer, là où il y aura des puissans lâches et des bastilles : sans Bonaparte, on n'eut rien dit de la Tour-d'Auvergne.

(*l*) On regarda long-temps les veilles de ce respectable citoyen comme des rêveries ; c'est la destinée de tous ceux qui se sacrifient pour un objet que la populace des demi-savans ignore, ou veut faire ignorer.

(*m*) Voyez, Origines Gauloises.

(*n*) On voulut le destituer comme *noble*: les grenadiers écartèrent avec fermeté cette horrible injustice. On doit savoir plus de gré à un *noble* qui a embrassé *de bonne foi* les sentimens républicains et qui les défend par ses actions civiles et militaires, qu'à un roturier dont la République a effacé les cicatrices féodales, et qui se croit le noble d'aujourd'hui. *Quanti!*

(*o*) Caton-d'Utique et Constantin, le dernier des empereurs du très-bas empire. Constantinople fut prise en 1453, par Mahomet II, et, pendant le siège, dit Voltaire, on agitait si la lumière du Thabor était créée ou éternelle.—Il est encore des hommes qui veulent rallumer la lumière du Thabor, et nous la faire fixer comme un talapoin, son nombril.

(*p*) Son obstination à rester au même grade, était souvent combattue par la crainte de nuire à l'avancement des officiers inférieurs : on l'a vu plusieurs fois quitter sa compagnie de grenadiers, modèle de tenue, de discipline et d'instruction, afin que son lieutenant pût monter capitaine, son sous-lieutenant, lieutenant; et ainsi de suite.

(*q*) Aujourd'hui l'on n'entend plus, comme dans l'ancien régime, le général en chef dire *mon armée*, le général divisionnaire *ma division*; les autres chefs *ma brigade* et *mon régiment*, le plus

reculé des lieutenans *mes soldats*; c'est que tous les militaires en grade savent que l'armée n'est plus composée d'acheteurs d'hommes et d'hommes achetés. Le soldat et le général n'appartiennent qu'à la patrie et à eux-mêmes; c'est ce qui distingue l'armée Française des armées Européennes, et c'est ce qui lui donnera toujours la supériorité. Aussi, quand vous entendez dire *mon armée, mes soldats,* ne croyez-vous pas écouter un *Condottière* du quatorzième siècle, ne pensez-vous pas que l'avancement de ce propriétaire de soldats, n'a été que le fait d'une méprise accidentelle, une bizarrerie du tourbillon ou quelque chose encore.... Que l'on se rappelle donc que le premier Consul a dit: *le peuple Français doit être content de son armée.*

(*r*) Long-temps après, il disait encore à l'un de ses plus chers amis, au tribun Roujoux: si j'avais abandonné la France, je n'y serais jamais rentré, car on ne revient point dans le pays qu'on a trahi, *sans être soupçonné de méditer une trahison nouvelle.... Et quelle garantie peut-on alors donner au Gouvernement? surprendre son indulgence, c'est déjà compter sur sa faiblesse: compter sur sa faiblesse, c'est calculer sur sa défaite.*—— C'était dans la deuxième année de la révolution que cette belle scène se passa. Caldagnès et *ses* officiers vinrent deux fois à la charge. Le citoyen Declerc, ex-maire de Bayonne, a pris ses concitoyens à témoin de ces faits, dans une lettre en date du 28 Messi-

dor an 8. -- En vertu d'un décret de l'assemblée constituante, Louis XVI avait ordonné le serment d'obéissance de l'armée, au pacte de 1791. Le régiment d'Angoumois l'avait prêté solemnellement : qu'en résulta-t-il pour les officiers qui se parjurèrent? la malédiction de leur patrie, l'opprobre et la misère dans l'étranger.

(s) Trois cents hommes y étaient casernés.

(t) Ce morceau est extrait d'une lettre du citoyen Descolins, ingénieur en chef du Département de l'Aube, insérée *au Moniteur*. Le fait suivant en est extrait littéralement.

« Il se baignait souvent à la mer, à l'entrée du port de Souva. Deux de ses soldats se trouvent un jour entraînés par la marée. Il vole à leur secours ; il est entraîné lui-même. Un jeune tambour s'élance et le sauve : les soldats sont sauvés par des marins ; mais l'épouvante a duré parmi les spectateurs des minutes qui leur ont paru bien longues. Oh brave jeune homme tu sais comme tu fus porté en triomphe par tes camarades ! comme tu fus béni d'avoir sauvé leur commandant, mais bien plus encore, leur ami ! »

(v) En combattant avec les Basques, qu'il aimait à cause de leur agilité et de leur bravoure, il étudiait leur langue pour découvrir de plus en plus les origines des peuples et leurs rapports entre eux. —*Extrait du Moniteur, 19 Thermidor an 8.*

Ce

(v) Ce fut à Vittoria, que notre armée prête à s'ébranler pour passer l'Ebre à Miranda, reçut le courier de la paix de Bâle. Voici quelques-uns de ses faits militaires :

Les Français et les Espagnols n'étant séparés que par la Bidassoa, les gardes avancées se fusillaient continuellement malgré l'ordre des chefs des deux armées. La Tour-d'Auvergne était le seul qui put interrompre ces pétarades : il ordonnait aux Français et aux Espagnols de les cesser, et il était obéi.

Un jour que son détachement mourait de faim tandis que les Espagnols retranchés derrière une rivière profonde, l'insultaient par une abondance dont ils faisaient parade, il pétillait de colère. Point de bateaux pour aller se venger; il s'élanca dans l'eau, et suivi de ses camarades, il les mit en possession du souper des ennemis.—Il se chargeait de toutes les reconnaissances et les poussait toujours très-avant, mais sans compromettre sa sûreté. Il opéra à point la jonction des grenadiers, par la vallée de Bastan, à la colonne du centre, il renversa les redoutes étagées sur les montagnes, fit 8 à 9,000 prisonniers : ce coup de force tenait du prodige. Il était aussi admirable dans les affaires de poste et de surprise. Infatigable, malgré des courses à pied de 50 à 60 heures de suite, il avait *le don de charmer les balles*, expression de ses compagnons de hasards.—Sans cesse dans

les défilés et dans les bois, il arracha aux meilleurs tireurs Espagnols, aux Miquelets-Catalans, les superbes fonderies d'Eguy et d'Obeycetie, évaluées 32 millions.

(*Fragment d'une lettre signée Lejean.*)

En mars 1793, les troupes Espagnoles bordaient la ligne de démarcation dans les Pyrénées, tandis que nous nous organisions lentement à Perpignan et à Toulouse. Tout-à-coup une de nos colonnes se porte sur Banières de Lucho et St.-Heat, avec ordre d'attaquer le dimanche. La Tour-d'Auvergne a part au mouvement, avec la compagnie des grenadiers d'Angoumois. Les postes se choquent, les Espagnols surpris veulent parlementer; la possession du val d'Aran, si nécessaire à notre début, en est retardée: la Tour-d'Auvergne descend par le col glacé du Portillon, fait coucher en joue à bout portant l'ennemi rangé sur la plate-forme d'une église, lui ordonne de mettre bas les armes, est obéi, et nettoye Aran et sa vallée, par l'effet de ses mouvemens rapides et de sa vive impétuosité.

Les Espagnols étaient *retranchés dans une maison crénelée*, en deça de la Bidassoa, d'où ils nous défendaient l'approche de la fameuse position dite la montagne de Louis XIV. La Tour-d'Auvergne fut chargé de les en déloger: il s'avança sous le feu du canon et de la mousquetterie jusqu'à la porte; il ordonna aux grenadiers de pointer le canon de

leurs fusils dans les creneaux: il frappa lui-même la porte à coups de pieds et à coups de tête, *en vrai Breton* (dit le citoyen David); il menaça l'ennemi de le brûler: Et le fort s'ouvrit à son audace.

Après la prise des fameuses redoutes d'Irun et de Fontarabie, l'avant-garde Française arrive devant St.-Sébastien, fort situé sur un rocher au milieu de la mer. Il se jette dans un esquif et va sommer le commandant, n'ayant pour soutien qu'une pièce de huit; mais feignant qu'une forte artillerie menàce la place, il parle de la brûler. Le commandant Espagnol intimidé, lui observe cependant qu'il n'a pas tiré un seul coup sur sa citadelle, et qu'il ne peut la rendre sans recevoir cet honneur. La Tour-d'Auvergne part, fait tirer la pièce de huit à laquelle on répond par une grêle de boulets et d'obuses, retourne vers l'Espagnol épouvanté, et reçoit les clefs de sa forteresse.

(*Voyez Moniteur, 19 Messidor an 8.*)

Au qui-vive des sentinelles, on n'entendait la nuit que cette réponse: *commandant d'avant-garde!* et les échos reportaient dans le cœur effrayé des Espagnols, le cri: *la Tour-d'Auvergne.* Il était partout.

(*x*) Il a constamment fait le service de général aux Pyrennées, et n'a jamais voulu le devenir. Sa modestie égalait ses talens et sa bravoure. Les généraux Moncey, Frégeville, la Borde, Castelvert

et tant d'autres de ses compagnons d'armes aux Pyrennées, se faisaient gloire de lui témoigner la déférence que l'on doit à un homme supérieur (*voy.* Moniteur du 17 Messidor an 8) — Combien peu d'hommes en place dans les grands lycées civils et politiques révèlent généreusement de qui ils ont reçu leur éclat, avouent leurs piedestaux et leurs statuaires, montrent la roche obscure dont ils ont tiré leur première étincelle: combien sont déjà tombés de leurs trepieds, pour avoir dédaigné de mettre en public leurs béquilles, et sous leurs échasses.

L'appel de la Tour-d'Auvergne aux conseils de guerre, l'honora moins que les généraux qui avaient besoin de sa sagesse et de son expérience.

(*y*) Si quelqu'Espagnol se laissait emporter, il le faisait saisir par sa troupe. En occupant un poste, son premier soin était de s'y fortifier: et si une contre-marche le ramenait vers cet endroit, il s'y encaissait de nouveau, à l'abri de toute insulte.

(*z*) Il la supprima presque toute entière. Sans doute, comme tous les hommes de talent après que leurs ouvrages ont vu le jour, il s'apperçut des imperfections du sien. Le C. Maheraut, professeur à l'école centrale du Panthéon, possède, dit-on, un exemplaire de la première édition.

(*aa*) La situation de Carhaix, en Breton *Keraës*, est par les 50^d 53′ 45″ de longitude, et par les 48^d 15′ 48″ de latitude.

(*Voyage au Finistère, du citoyen Cambry.*)

Pline et Pomponius-Mela, placent Keraës au centre de l'Armorique, au milieu des terres, et à une distance de plusieurs lieues de la mer. — La Tour-d'Auvergne fait mention de trois opinions sur cette cité, et il les refute toutes. Keraës n'est ni *Vorganium*, capitale des Osismiens, ni *Keris* qui, du temps du roi de Bretagne *Grallon*, suivant les Légendaires, fut submergée pour les crimes de ses habitans, ni la ville dotée du nom d'une princesse fameuse par ses débauches, d'*Ahès* ou d'*Achée*, fille du roi Grallon, ou d'un autre roitelet nommé *Conan-Meriadec*.

Il attribue sa dénomination au préfet des Gaules Aëtius, vainqueur d'Attila aux champs Catalauniques. *Keraëtius*, *Keraës*; ville d'Aëtius; Aëtia-Civitas. — Elle dut son principe au camp barraqué d'Aëtius : ces camps d'hyver s'appelaient *Stativa*.

On trouve à Carhaix des restes de deux acqueducs, et d'une voie publique que les Bretons nomment *Henchou-aës*, chemins d'Aëtius. La Tour-d'Auvergne croit ce chemin de construction Romaine. Ce qui est certain, c'est qu'il ne ressemble en aucune manière aux chemins qui nous restent de ces maîtres du monde. Il ne serait pas étonnant que

les légions d'Aëtius eussent mis en réquisition les paysans, soit pour ouvrir des routes, soit pour les réparer, et que les Bretons se fussent servis des procédés du pays dans la confection des routes.

On y a découvert des briques larges et épaisses de forme Romaine, des bronzes, des compartimens en marbre, des débris de colonnes, des médailles d'empereurs, en or et en argent.

Il recommande au Gouvernement l'entretien des voies publiques, la réparation des ponts, l'encouragement des tanneries, des salaisons, et de la culture des chanvres, et la navigation de l'Iiière qui se gonfle de plusieurs sources abondantes et des eaux de la rivière d'Aulne, et qui se jette dans la rade de Brest, où elle porte, dit-il, infructueusement ses ondes. Ce sont, ajoute le Breton patriote, des entreprises faciles et utiles à la gloire d'une nation comme au bonheur des particuliers.

Il lui recommande encore les mines de plomb de Poullaouen et d'Huelgoët, pourvu qu'elles ne soyent plus travaillées par des laboureurs, mais par des malfaiteurs.

Il desire la restauration des eaux minérales de Carhaix; dans leur voisinage, il propose la fondation d'un hospice pour l'humanité souffrante, et pour ces hommes valeureux (les Gallondecs de tous les pays), qui ont scellé de leur sang le triomphe de la liberté.

Il raconte, comment la propriété médicinale de cette source fut découverte. Les vaches qui s'y désalteraient devenaient grasses, tandis que celles qui ne pouvaient surmonter leur répugnance, restaient maigres. Un paysan, son père et son grand-père avaient observé ce phénomène.

J'avais le projet dans l'éloge de la Tour-d'Auvergne, de proposer de lui élever, par souscription, un monument à Carhaix, soit sur la place publique, soit à l'arrivée du chemin de Morlaix, soit auprès de la fontaine minérale. Ce dernier lieu me plaisait le plus. Loin des villes, sur un site presque druidique, j'aimais à voir son cénotaphe entouré de ses anciens compagnons d'armes, le bénissant de leur avoir donné des eaux régénératrices, racontant dans leur résurrection ses exploits et sa mort, et ornant de guirlandes, l'if, l'aubépine et les chênes voisins. Le monument eût été construit à peu de frais, avec le superbe granit de la carrière de Mené-pempen; son respectable ami le Brigant eût désigné le marbre blanc de l'Armorique pour sa statue; le citoyen Corbet qui l'a modelé si ressemblant, eût présidé à sa composition. Une main eût montré l'immortalité, l'autre la fontaine. Le coup de lance eût paru sur son sein; à ses pieds le livre des origines gauloises, une épée d'honneur, un bonnet de grenadier orné de la couronne civique, et la source coulant à travers un manteau d'airain

criblé de balles, avec l'inscription bretonne: *Got callet densan armoriq.*

On n'a jamais seul une bonne pensée: sur le rapport du ministre de l'intérieur, les Consuls ont autorisé, le 18 Fructidor dernier, les habitans du Finistère à élever à Carhaix un monument, à la mémoire du plus estimable des guerriers-citoyens.

(*bb*) Mort à Gênes le 29 germinal an 8. L'estimable auteur de la vie de Hoche, a publié une notice intéressante sur Marbot. Il n'y a rien d'expressif et de vrai par rapport à la vie d'un général vertueux et républicain, comme l'épigraphe choisie par le citoyen Rousselin: *integer vitae.*

(*cc*) Comme tous ses compatriotes, il aimait les Gallois; il voyait en eux la tige d'un tronc commun. comme eux aussi, il abhorrait les Anglais: il les regardait comme des usurpateurs Saxons, bien au-dessous par la déloyauté de leur caractère, des Bretons insulaires que leur faiblesse de nombre avait jetté sur les bords méridionaux d'Albion.

(*dd*) On s'est complu à répéter toutes les fois que l'admiration se portait sur ce héros citoyen, qu'il n'avait suivi la république que par un sentiment de magnanimité Française, et que par attachement à l'indépendance du territoire. C'est une perfidie calomnieuse qu'il importe de dévoiler. Il était patriote bien long-temps avant qu'il fut question de révolution; il partageait franchement les principes et les

opinions des êtres généreux dont elle fut aidée, et des martyrs dont le sang a teint la pourpre de sa souveraineté. » Je vois avec peine, disait-il à un de » ses amis, que chez certains, on ne s'exprime que » par les mots : *France*, *gouvernement* — *républi-* » *que*, *patrie*, parlent mieux à mon cœur. »

Il ne se servait jamais que du mot de citoyen ; il l'employait d'autant plus souvent qu'il s'appercevait de l'affectation mise à l'appeller monsieur, affectation dont ne se guérissent même pas ceux qui vont se courbant, pour escamoter des faveurs ou souffler des emplois :

...... *Repelles furcâ, statimque recurret.....*

Etant à dîner chez l'ex-prince de Bouillon, on n'entendait de la part des convives que *monseigneur*, *prince*, *altesse :* Latour-d'Auvergne, fut le seul qui ne cessa d'appeller *citoyen* l'ex-prince. Ce parent n'oublia point que, convaincu de sa non émigration, il avait hautement réclamé en sa faveur, et qu'il avait obtenu sa radiation ; il lui offrit la belle terre de Beaumont sur Eure, rapportant 10,000 francs de rentes. A ses pressantes prières, il ne reçut d'autres réponse que celle-ci : *je vous remercie, citoyen.*

L'uniforme national était la grande parure de Latour-d'Auvergne.

Je finirai par le venger de l'insulte faite à sa conscience, en répétant ses paroles au citoyen Roujoux, tribun, qui les a conservées pour le forum et les camps de la postérité.

» Je pars comblé des grâces du gouvernement ;
» il croit que je vaux encore un coup de fusil, et il
» m'a jetté le gand, etc.... Mais, vous, citoyen
» tribun, pendant que nous combattons les ennemis
» de front, ne craignez-vous pas de vous laisser
» couper par une colonne qui se glisse furtivement
» au sein de la république. L'indulgence, la con-
» fiance, sont des vertus privées ; mais dans les
» hommes d'état, ces vertus doivent être resserrées
» dans les bornes d'une sévère justice pour ne pas
» dégénérer en faiblesse. Je ne suis qu'un soldat...
» mais je suis un soldat-citoyen : et je suis inquiet
» de l'inquiétude publique...... Les acquéreurs de
» biens nationaux sont allarmés. Les uns se laissent
» dépouiller dans des traités arrachés par la menace
» à la faiblesse : les autres méditent une résistance
» légale...... mais aucun ne se repose avec assez de
» confiance sur la garantie constitutionnelle. Cette
» invasion d'émigrés qui cachent, mais qui portent
» encore des armes teintes du sang des Français ;
» ces projets criminels d'énerver les forces morales
» de la patrie dans la génération naissante ; ces es-
» sais audacieux d'opposer des institutions monar-
» chiques aux institutions républicaines ; ces cou-
» pables espérances conçues par la faiblesse insi-
» dieuse et rusée, contre la force généreuse et con-
» fiante ; ces mille et mille intrigues ourdies contre
» la constitution de l'état, seront sans doute ren-
» versées par la main vigoureuse et ferme qui tient

» les rênes du gouvernement. Mais c'est du haut de
» votre tribune qu'il faut que toutes ces vérités se
» fassent entendre. Vous ne pouvez transiger avec
» personne, avec aucune circonstance, avec aucun
» parti; vous êtes là comme une garde avancée.....
» si vous vous livrez au sommeil, vous laisserez
» surprendre le camp : et la déroute sera complète
» avant qu'il ait saisi ses armes. Je vous parle le
» langage d'un grenadier.... mais ne sommes-nous
» pas tous soldats ?.» (Voy. motion de Roujoux au tribunat, le 25 messidor an 8, pag. 889.)

Eh! bien, lecteurs, Latour-d'Auvergne, n'était-il donc qu'un stipendié? *Quae verò pro patriâ.... aeternae sunt.*

(*ee*) Dans sa prison, il relevait la force des soldats exanimés par la faim et les tentations; il leur chantait des hymnes républicains; et à chaque époque de la liberté, captif, il était le pontife de la fête.

(*ff*) Après 45 ans de service, dont 33 effectifs, on l'avait réduit à la pension de retraite: la réforme porte sur la vertu!... il ne possédait à-peu-près que ses armes, quelques livres et ses manuscrits; il se servait lui-même; il avait au plus 1300 livres de rentes. » C'est beaucoup, disait-il, pour un grena-
» dier sous les armes: c'est assez pour un homme
» qui ne s'est pas fait de besoins dans sa retraite. »

(*gg*) Il est peu d'hommes qui ayent porté la frugalité à un plus haut degré. Il avait appris dans son

pays et dans ceux de montagnes, à se nourrir de laitage : serait-ce à cette nourriture qu'il a dû une grande partie de ses vertus ?

(*hh*) » Ils ont, dit-il, dans ses *Origines Gauloises*, » usurpé le titre de Bretons. Les Armoricains les » appellent encore *Saozonet*, Saxons : les Gallois, » *Saëson*, Saxons ; les fils d'Erin, *Sasonag* ou » *Saxsonach*, Saxons. Ces dénominations datent » de la conquête de l'Angleterre par les Saxons, » vers l'an 819. » Qu'ils ne viennent donc point se parer du nom de Grande Bretagne, et nous insulter, nous vrais et antiques Bretons, avec le diminutif *Britanny*, petite Bretagne.

(*ii*) Philosophes qui s'honoraient de descendre des Celtes.

(*kk*) Le cœur de Latour-d'Auvergne, si sensible aux jouissances de la sûre amitié, appartient aux citoyens Toulgouet, le Gonidec, Ruperou, Moreau (le général) Gandon, Sahuguet, Laumé, Fregeville, Dessoles, Moncey, Paulian, Johanneau ; il avait mis au net son dictionnaire Polyglotte avant son dernier départ. Il ne montrait pas son dictionnaire Breton-Gallois-Français ; mais il en parlait souvent avec cet enthousiasme qui l'animait si fort quand il parlait de sa langue maternelle ; il préparait une troisième édition de ses *Origines Gauloises*. Sans doute que tant de travaux ne seront perdus ni pour la science, ni pour la patrie.

(*ll*) Il se plaignit un jour d'avoir été cité avec distinction dans des mémoires publiés sur la révolution. Un de ses frères d'armes, ayant écrit les campagnes des Pyrénées Occidentales, et lui en ayant confié le manuscrit, Latour-d'Auvergne raya ou atténua les faits glorieux qui le concernaient. J'ai vu sur l'ouvrage même, l'empreinte de la modeste main du héros.

Son ami Johanneau avoue que pendant sa vie, il n'eut point osé insérer dans aucun journal le moindre trait relatif à lui. Je l'eusse affligé, dit-il : j'avais été plus d'une fois témoin de sa peine, quand des hommes moins réservés ou qui le connaissaient moins, annonçaient au public quelques grands traits auxquels il avait eu part. Aujourd'hui que la mort m'a dégagé de mes liens, je crois encore entendre son ombre me faire des reproches de songer à le louer. Aussi je me promets bien de ne l'affliger par aucun récit mensonger ou hasardé, etc.

(*mm*) Il en paya le prix au citoyen Lebour, libraire, Palais du Tribunat, qui conserve religieusement les trois volumes dont Latour-d'Auvergne déchira les pages où l'on rendait justice à ses talens militaires.

(*nn*) On ne se lasse point de parler de ce patriarche connu par ses *Celtes brigantes*, et par plusieurs autres ouvrages riches de recherches dans notre garde-meuble oublié. Je me rappelle avoir vu et

touché plusieurs échantillons de marbres de Bretagne découverts et polis par ses soins. Il y en avait de pur comme celui de Paros, de blanc comme celui de Gênes, etc.... Le citoyen Cambry a rendu un service signalé au Finistère, par la publication de son voyage dans ce département; c'est une tâche à remplir, qu'il a montrée aux patriotes éclairés des départemens des côtes du Nord, du Morbihan, de la Loire-Inférieure, et de l'Ille et Vilaine.

(*oo*) Comme il est possible que quelque lecteur ignore l'histoire de Logan, quoiqu'assez généralement célébrée, je vais la traduire le plus littéralement possible de la géographie de Morse qui l'a puisée dans les savantes notices de M. Jefferson sur l'Amérique.

Au printemps de 1774, deux Indiens Schavanézes, volèrent et assassinèrent un planteur des frontières de l'état de Virginie. Les blancs du voisinage s'étant réunis pour venger leur concitoyen, mirent à leur tête un colonel Cresap, horriblement fameux par des massacres d'Indiens. Cette petite troupe ayant apperçu un canot se diriger de son côté, s'embusqua le long de la rivière: à peine le canot eut-il touché le rivage, que tous ceux qu'il portait furent tués d'une seule décharge. C'était la famille du sauvage Logan, qui s'était toujours montré l'ami des Anglais.

Dès que ce chef d'Indiens eut appris cette barbarie commise sur ses femmes et ses enfans, il jura de

se venger. En effet il fut le plus redoutable ennemi des blancs dans la guerre provoquée par ce massacre. Mais les rouges réunis ayant été défaits l'automne suivant par les milices de la Virginie, ils demandèrent la paix et l'obtinrent.

Logan dédaigna de se mettre du nombre des supplians, s'absenta du pays, et pour que les Anglais n'augurassent rien de son absence qui pût faire douter de la foi de la paix jurée par ses compatriotes, il envoya au lord Duncan ce discours :

» Je défie aucun blanc de dire, si, entré dans la cabane de Logan avec faim, Logan ne lui a pas donné à manger; si souffrant par le froid et la nudité, Logan ne l'a pas réchauffé et couvert. Pendant le court d'une guerre longue et sanglante, Logan couché sur sa natte, ne cessa de conseiller la paix. Tel était son attachement pour les blancs, que les rouges passant devant sa case, disaient : Logan est l'ami des blancs — j'avais en pensée d'aller finir au milieu de vous.... Mais l'Anglais Cresap, de sang froid et sans provocation de Logan, assassina ce dernier printemps, sa famille entière, ses femmes et. ses enfans... Las ! depuis ce triste jour, pas une goutte du sang de Logan ne coule dans les veines d'aucune créature !... tant de férocité a allumé la soif de la vengeance dans tout mon être. Je me suis livré à toutes les fureurs ; j'ai tué tout ce que j'ai pu des vôtres; je me suis nourri et rassasié d'homici-

des. Aujourd'hui mon pays va goûter le repos! Je m'en réjouis.... mais ne croyez pas que ma joie soit la feinte d'un lâche : jamais Logan ne tournera le talon pour sauver sa vie — qui pleurera sur la tombe de l'infortuné Logan ?... Personne !

(*pp*) Cette ville fut ruinée par Théodebert, roi d'Austrasie, l'an 611. Elle était dans la province *maxima Sequanorum*, dont la métropole était Besançon.

(*qq*) Tigurum, ensuite Thuricum, puis Turig et Zurich.

(*rr*) Fragment d'une lettre de Latour-d'Auvergne, au citoyen Guilmer, imprimeur-libraire à Morlaix.

Paris, 25 Floréal an VIII.

J'ai accepté avec une reconnaissance respectueuse, le sabre d'honneur qui m'a été accordé par le héros qui a acquis sur tous les Français jaloux de la gloire, de la liberté et du repos de leur pays, les mêmes droits que la patrie dont les destinées lui sont confiées: en l'acceptant, j'ai pensé qu'on ne le mettait en mes mains que pour contribuer, avec mes braves frères-d'armes, à conquérir la paix dans cette glorieuse campagne.

LE·

LE MINISTRE DE LA GUERRE, (ss)

Au citoyen Latour-d'Auvergne-Corret.

Paris, 5 Floréal, an VIII.

En fixant mes regards sur les hommes dont l'armée s'honore, je vous ai vu, citoyen, et j'ai dit au au premier consul :

» Latour-d'Auvergne-Corret, né dans la famille de Turenne, a hérité de sa bravoure et de ses vertus. »

» C'est l'un des plus anciens officiers de l'armée ; c'est celui qui compte le plus d'actions d'éclat ; par-tout *les braves* l'ont nommé *le plus brave.* »

» Modeste autant qu'intrépide, il ne s'est montré avide que de gloire et a refusé tous les grades. »

» Aux Pyrenées Occidentales, le général commandant l'armée, rassembla toutes les compagnies de grenadiers, et pendant le reste de la guerre ne leur donna point de chef. Le plus ancien capitaine devait commander, c'était *Latour-d'Auvergne.* Il obéit, et bientôt ce corps fut nommé par les ennemis, *la colonne infernale.* »

» Un de ses amis n'avait qu'un fils, dont les bras étaient nécessaires à sa subsistance ; la conscription l'appelle. *Latour-d'Auvergne*, brisé de fatigues, ne peut travailler, mais il peut encore se battre. Il vole

à l'armée du Rhin, remplacer le fils de son ami : et pendant deux campagnes, le sac sur le dos, toujours au premier rang, il est à toutes les affaires et anime les grenadiers par ses discours et son exemple. »

» Pauvre, mais fier, il vient de refuser le don d'une terre que lui offrait le chef de sa famille. Ses mœurs sont simples, sa vie est sobre; il ne jouit que du modique traitement de capitaine à la suite et ne se plaint pas. »

» Plein d'érudition, parlant toutes les langues, son érudition égale sa bravoure; et on lui doit l'ouvrage intéressant intitulé: *les Origines Gauloises.* »

» Tant de vertus et de talens appartiennent à l'histoire; mais il appartient au premier consul de la devancer. »

Le premier consul, citoyen, a entendu ce précis avec l'émotion que j'éprouvais moi-même; il vous a nommé sur-le-champ *premier grenadier des armées de la république*, et vous décerne un sabre d'honneur.

Salut et fraternité,

Signé, Carnot.

(*tt*) *Autre fragment de la lettre de la notte rr.*

» A l'égard du titre éclatant de premier grenadier de l'armée, comme cette palme du courage doit

rester toujours flottante sur tous les guerriers Français, tout me fait un devoir de m'excuser d'accepter un titre qui sous aucun rapport ne peut m'appartenir. »

Salut républicain.

(*uu*) *Autre fragment de sa lettre à un ami.*

» Je n'eus jamais plus besoin de consolations que dans le moment où vous m'adressez des félicitations. Quelqu'un qui ne sut compter avec sa patrie que pour briguer l'honneur de la servir, et qui rangea toujours parmi les choses les plus indifférentes, les éloges et les distinctions, pourrait-il ne pas être vivement affecté de voir attacher à ses faibles services, un prix aussi énorme, aussi disproportionné? Supérieur aux craintes comme aux espérances, tout me fait un devoir de m'excuser d'accepter un titre qui, à mes yeux, ne paraît applicable à aucun soldat Français, et sur-tout à un soldat attaché à un corps où l'on ne connut jamais ni premier ni dernier. Je suis trop jaloux de conserver des droits à l'estime des valeureux guerriers et à leur amitié, pour consentir à aliéner de moi leur cœur, en blessant leur délicatesse. Les voies où j'ai marché ont toujours été droites et faciles. »

(*vv*) Rendu au quartier-général de son compatriote Moreau, il écrivit au citoyen Johanneau. Sa lettre était cachetée de noir.

(*xx*) *En avant de Neubourg; lettre du général Dessoles, chef de l'état-major de l'armée du Rhin, au citoyen E. J.*

Munich, le 8 Thermidor, an VIII.

« J'ai reçu, citoyen, les deux lettres que vous m'avez adressées. Elles sont arrivées trop tard pour que les épitaphes que vous avez composées pour le brave Latour-d'Auvergne, ayent pu être gravées sur le monument simple qu'on lui a élevé : son nom seul y a été inscrit : et ce nom qu'il avait rendu si illustre, est un éloge complet....

» Il n'a passé qu'un instant parmi nous, et a péri dans la première affaire où il s'est trouvé, en combattant à la tête des grenadiers de la 46eme. demi-brigade. Il est tombé sans proférer aucune parole, percé d'un coup de lance au cœur. Une pareille mort devait être la récompense d'une aussi belle vie: Des pleurs d'admiration ont coulé sur sa tombe. »

(*yy*) Il avait une grande estime pour les Germains. On connaissait l'étymologie du mot Allemand, *all*, tout; *man*, homme; nous lui devons celle des Germains qui porte le même sens. *Gar*, en Celtique, signifie *tout; man*, homme; *tout homme*. Il cite avec plaisir le passage suivant de Strabon, dans ses *Origines Gauloises*. *Germani tùm formâ, tùm moribus et victu, Celtis seu Gallis sunt similes; recte itaque mihi videntur Romani hoc nomen eis imposuisse, cum eos fratres Gallorum vellent os-*

tendere. Romani etiam suâ linguâ geminos vocant Germanos.

Les combourgeoisies de nation à nation, de ville à ville en Allemagne et en Helvétie, ne tiennent-elles pas leur origine de cette *Germaneïté?* N'est-il pas probable que ces combourgeoisies étaient en usage parmi les Gaulois et les Germains, et qu'elles ne furent suspendues que pendant les conquêtes Romaines et les inondations des Barbares? Il n'est point encore en Europe de peuples qui se lient plus facilement que le Français et l'Allemand; il n'en est point qui fasse la guerre avec plus de loyauté: c'est que malgré la guerre, ils sont toujours jumeaux, toujours *fratres gemini* comme du temps de Strabon.

(zz) *Ordre général de l'armée du Rhin.*

Mes Camarades,

Le brave Latour-d'Auvergne a trouvé une mort glorieuse. Les soldats à la tête desquels il combattit si souvent, lui doivent un témoignage solennel de regret et d'admiration; en conséquence le général en chef ordonne:

1°. Les tambours des compagnies des grenadiers de toute l'armée, seront pendant trois jours voilés d'un crêpe noir.

2°. Le nom de Latour-d'Auvergne sera conservé à la tête du contrôle de la compagnie de la 46ème. demi-brigade où il avait choisi son rang. Sa place ne

sera point remplie, et l'effectif de cette compagnie ne sera plus dorénavant que de 82 hommes.

3°. Il sera élevé un monument sur la hauteur en arrière d'Oberhauzen, au lieu même où Latour-d'Auvergne a été tué : les restes du chef de brigade Forti, commandant la 46eme, et qui a reçu la mort à ses côtés, après avoir fait des prodiges de valeur, y seront aussi déposés.

4°. Ce monument consacré aux vertus et au courage, est mis sous la sauve-garde de tous les pays.

Signé, Dessoles, chef de l'état-major-général.

(*aaa*) Les grands hommes qui font des épitaphes, les mesurent sur la vie des héros; elles sont courtes et belles. Que de pensées dans ces lettres confiées à la colline d'Oberhauzen, LATOUR-D'AUVERGNE.

Les épitaphes des hommes ordinaires doivent être inscrites en vers, en latin, et même en hyérogliphes, à moins qu'elles ne consistent dans ce mot *vixit*.

Je citerai l'épitaphe composée par le citoyen E. J...

Ci-gît Latour-d'Auvergne : à ce grand nom, soldats,
Vous pleurez un héros mourant pour sa patrie.
Des pleurs !.... Entendez-vous son ame qui vous crie :
Enviez mon destin et ne me pleurez pas.

Le monument ordonné par le général Moreau, fut consacré le 21 août dernier. Il consiste en un

grand sarcophage de pierre élevé sur trois lits de gazon de dix-huit palmes de haut et entouré de pierres terminales liées entr'elles par des chaines de fer. On n'a point oublié de faire comparaître à cette cérémonie, le curé, les étolles et l'eau bénite du village d'Oberhauzen. Il ne manquait à la cérémonie que les Druïdes auxquels Latour-d'Auvergne était bien plus affectionné qu'à leurs successeurs.

Son sabre fut suspendu aux voûtes du temple de Mars, le premier vendémiaire an 8, et son esprit s'en réjouit.

Mânes généreuses, vous franchîtes en ce grand jour, une enceinte formidable aux tyrans, inaccessible à la royauté : vous tressaillîtes de joie aux cris répétés de *vive la république* : vous reçûtes des ailes pour parcourir les tombeaux de ses défenseurs, une voix pour les appeller, un bras pour les relever du néant : depuis cette époque, ils ne souffrent plus, ils dorment dans la paix, et leurs songes ne leur offrent que des délices.

Ombre sacrée de la Tour-d'Auvergne, apparaissez au premier Consul ! Dites-lui qu'il existe en France, une grande majorité de patriotes, qui détestent l'attentat Britannique du 3 nivôse, qui s'agitent pour découvrir les assassins, et qui comptent leurs jours, par ceux de Bonaparte.

Le citoyen Corbet, statuaire, avait fait une esquisse de Latour-d'Auvergne, à la hâte et à son in-

sçu. C'est au moyen de cette note et de souvenirs qui font honneur à l'ame du citoyen Corbet, qu'est sorti de ses mains savantes le buste parfaitement ressemblant du premier grenadier des armées. La ville de Carhaix, devrait le faire exécuter en marbre de *Bretagne*. Ceux qui desireront s'en procurer des exemplaires en plâtre, peuvent s'adresser au citoyen Getti, mouleur de la salle des antiques, palais national des sciences et arts.

AVANT-PROPOS.

On ne sauroit disconvenir que des étrangers, dont le nom se trouve placé parmi ceux de nos plus célèbres écrivains, ne se soient, par un effort inconcevable de travail, frayé une route au milieu de nos siècles barbares; mais ceux d'entr'eux qui ignoroient la langue des Gaulois, d'un peuple regardé, avec raison, comme le plus ancien peuple de l'Europe, ont-ils toujours imprimé à leur marche un mouvement certain? Le flambeau qu'ils ont porté dans nos antiquités, n'a-t-il pas jeté plus d'éclat sur elles, qu'il n'a répandu de vraies lumières.

Les savans se sont souvent plaint que, dans la plupart des traités sur les origines anciennes, l'on n'a fait qu'entasser

des décombres sur des décombres, des ruines sur des ruines, et associer le lecteur à des fouilles, d'où, après de pénibles recherches, il ne pouvoit le plus souvent retirer qu'une stérile abondance.

Je n'entreprendrai pas d'examiner jusqu'à quel point ce reproche est fondé; mais je pense que pour s'élever à la connoissance de l'antiquité, le secours d'une langue primitive est aussi nécessaire aux savans, qu'il est indispensable au navigateur qui a perdu son pôle au milieu d'une nuit ténébreuse, et dans une mer environnée d'écueils, de recourir à la boussole, à ses cartes, à son compas, pour retrouver sa route, et pour éviter les dangers du naufrage.

Convaincu de cette vérité, ce sera dans l'idiôme des Bretons, et dans celui des

Gallois d'Angleterre, que je puiserai mes recherches sur nos origines et sur nos antiquités. Ces idiômes sont les seuls en Europe qui nous retracent l'ancien celtique dans l'état où était cette langue dans les Gaules, avant l'invasion des Romains et des Francs. Ces sources sont pures, elles ne sauroient aujourd'hui être suppléées par aucune autre.

PLAN DE CET OUVRAGE.

DÉMONTRER les rapports physiques et moraux des Bretons de l'Armorique avec les anciens Gaulois; établir l'identité de la langue de ces deux peuples, sur la conformité qui règne encore entre le bas-breton et la langue en usage dans les diverses contrées de l'Europe et de l'Asie, où les Gaulois portèrent leurs armes

victorieuses et formèrent des établissemens; extraire des monumens de l'histoire ancienne tous les passages cités comme gaulois, les expliquer et les éclaircir par le bas-breton; chercher dans des étymologies puisées dans notre langue, la solution d'un grand nombre de problêmes intéressans de l'histoire et de la théogonie des payens; ressusciter la langue des Celtes, nos ancêtres, cette langue dont l'usage et même l'intelligence paroissent perdus dans presque toutes les parties de l'Europe et de l'Asie, où elle fut connue; rétablir enfin, sur la liste des nations, les Gaulois (1), ce

(1) Les Romains ne donnoient le nom de *Gaulois* qu'aux peuples dont le pays étoit placé entre les Alpes, les monts Pyrénées, le Rhin, la mer d'Allemagne, celle de Bretagne, l'Océan aquitanique et la mer Méditerranée. Ces peuples s'appeloient *Celtes* entr'eux, et étoient nommés *Gaulois* par les Romains.

peuple célèbre qui semblait en avoir été effacé, tandis qu'il existe encore avec gloire dans les Bretons de l'Armorique

---

Qui ipsorum Lingua Celtæ *nostra verò Galli vocantur.* Cæs. L. I.

L'usage de les appeler *Gaulois* ne s'introduisit que très-tard.

Indépendamment des Gaules habitées par les Celtes, des colonies de ces peuples occupoient anciennement l'Illyrie, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, une partie de la Pologne et de la Germanie; l'Esclavonie, la Moscovie, la Suède, la Norwège, le Danemarck, la Hongrie et l'Italie, depuis les Alpes jusqu'au mont Apennin.

Ces peuples, avant d'être connus sous le nom de *Celtes*, et ensuite sous celui de *Gaulois*, étoient désignés par celui de *Scythes*, ou de *Celto-Scythes*, nom que les Grecs donnoient indistinctement à toutes les nations qui habitoient le long du Danube, et au-delà de ce fleuve, jusques dans le fond du nord.

Veteres græcorum scriptores, universas gentes septentrionales, Scythas, et Celto-Scythas appellaverunt. Strab. Geograph. L. XI.

Les Tartares représentent aujourd'hui les anciens Scythes, venus originairement de l'Asie, et dont les immenses colonies peuplèrent presque tout le continent de l'Europe, à des époques auxquelles l'histoire ne remonte pas.

Strabon, l'auteur qui s'est le plus attaché à recueillir le

et dans (les Gallo-Francs), les Français, leurs originaires descendans.

---

témoignage de l'antiquité, distinguoit les Scythes, établis au-dessus du Pont-Euxin, du Danube et de la mer Adriatique, en Hyperboréens, Sauromates ou Sarmates; et ceux qui étoient à l'orient et au-delà de la mer Caspienne, en Saces et Massagètes.

Les premiers de ces peuples se fixèrent en Europe, les autres en Asie. Ces observations m'ont paru indispensables pour servir d'introduction à ce que j'aurai à dire dans la suite des Scythes, des Celtes et des Gaulois sortis des mêmes ancêtres.

On s'attachera particulièrement dans cet ouvrage (sans passer les bornes qu'il nous prescrit), à y rassembler tout ce qui nous a paru dans les écrits des anciens et des modernes, de plus vrai, de plus piquant et de plus digne d'être rapporté, concernant les origines gauloises. Ainsi, sans flatter la paresse du lecteur, on lui évitera la peine de fouiller dans de nombreuses bibliothèques, et le danger de puiser dans des sources souvent empoisonnées ou suspectes.

Les personnes pour qui l'étude de la vénérable antiquité est une passion, et qui aiment à tout approfondir, seront peut-être les seules disposées à me pardonner le grand nombre de notes dont j'ai accompagné ces recherches; mais le texte m'auroit paru manquer d'un développement nécessaire pour son intelligence, et le lecteur d'instruc-

Tel eût été le plan de cet ouvrage ; le fond des idées, dont il auroit donné le développement ; le service enfin que j'eusse tenté de rendre à ma patrie, si le desir de lui être utile m'avoit donné le talent nécessaire, pour m'acquitter dignement d'une tâche aussi honorable. Mais l'exécution de cette pénible et grande entreprise, se trouvant au-dessus de mes forces, je me vois réduit à l'indiquer ; à me borner seulement dans cette discussion historique, à écarter de la route qui mène à nos antiquités,

---

tions suffisantes, si j'en avois écarté une partie : en les fondant dans une espèce de commentaire à part, en les écartant du texte, je me suis réservé, par cette méthode, la liberté de m'étendre sur les faits, de les discuter et de les approfondir, sans courir les risques d'intervertir l'ordre et la marche d'un ouvrage, qui ne doit admettre que des preuves démonstratives, pour remplacer les preuves historiques qui ne seroient pas bien constatées.

les ronces et les épines que le temps y a fait naître.

Mes découvertes n'offriront donc ici que des matériaux arrachés à force de travail et de patience, des ruines d'un grand édifice, qui attendront que des mains plus habiles les employent, les mettent en œuvre, et élèvent un jour à la gloire de mon pays, un monument digne de lui être consacré (1).

Nam cum hoc opus usûs potius aliorum quam meæ commendationis causâ agressus sim, adjuvari me ab his qui illi aliquid adstruent non argui credam.

---

(1) C'est surtout au citoyen le Brigant, mon compatriote, à ce savant, animé du même esprit qui m'attache à ma patrie, à qui cette invocation s'adresse : c'est à lui à s'emparer de cette matière intéressante, à l'agrandir et à l'épurer; en un mot, à augmenter le fond de nos richesses et à nous en assurer de nouvelles, en publiant celles qu'il possède sur nos origines.

ORIGINES GAULOISES,

CELLES

DES PLUS ANCIENS PEUPLES

DE L'EUROPE,

PUISÉES DANS LEUR VRAIE SOURCE.

CHAPITRE PREMIER.

IDÉES générales sur les Gaulois. Dé leur origine ; des Druides leurs prêtres ; des Bardes leurs poëtes. Description d'anciens monumens des Gaulois conservés dans l'Armorique.

LA même incertitude semble régner sur l'enfance des grandes nations, comme sur la naissance des hommes ; la nature couvre de ses ombres l'instant qui pourroit manifester celle-ci ; l'antique nuit enveloppe l'autre pour nous d'un voile presqu'impénétrable. Dans les premiers âges du monde, dans ces siècles rudes et barbares, le défaut de lettres dut nécessai-

rement réduire les hommes, après quelques générations, à l'impossibilité de transmettre à la postérité la mémoire de leurs ancêtres, et le souvenir des événemens les plus remarquables de leur histoire (1). Toutes les grandes

(1) Les arts et les sciences restèrent long-temps dans l'enfance parmi les Gaulois. Ces peuples barbares, plus guerriers que curieux d'instructions, connurent à peine l'écriture, ils ne s'en servoient que dans le cours ordinaire de leurs affaires, et pour régler leurs comptes : ils employoient alors les mêmes caractères ou lettres que les Grecs, quoiqu'ils ignorassent la langue de ces derniers.

Græcis nempe litteris utuntur. Cæs. L. VI. Strab. L. IV.

Tacite parle de plusieurs inscriptions gauloises, trouvées sur les frontières de la Germanie et de la Rhétie, et observe qu'elles étoient écrites en caractères grecs. *Tacit. de Mor. germ.* Après la défaite des Helvétiens, Celtes d'origine, les Romains trouvèrent dans leur camp des rôles écrits en lettres grecques : ces rôles contenoient un dénombrement exact de leur armée. *Cæs. L. I.*

Mais une preuve manifeste que les Gaulois avoient une langue particulière différente de celle des Grecs (quoiqu'ils se servissent, en écrivant, des mêmes caractères que ces derniers), c'est que César, qui entendoit parfaitement le grec, fut obligé de se servir d'un interprète, dans la conférence qu'il eut avec le perfide Divitiac, Druide et Tétrarque des Éduens de la Gaule celtique. *Cæs. L. I.*

nations affichèrent cependant plus ou moins de prétentions à l'illustration et à la priorité;

Dans une autre occasion, voulant faire parvenir à Quintus-Cicéron, resserré dans son camp par les Gaulois une lettre dont l'ennemi ne pût comprendre le sens, s'il venoit à s'en saisir; César prit le parti de l'écrire en grec, précaution qui eût été inutile, si le grec avoit été une langue familière aux Gaulois.

Le citoyen *Viguier*, de Narbonne, est en possession de précieuses tablettes de plomb, trouvées depuis quelques années dans un tombeau isolé, dans les montagnes de Corbière, au pied des Pyrénées. L'on croit que ces tablettes renferment des fragmens de l'écriture des Gaulois, et des caractères tracés de la main des Druides. Elles consistent en plusieurs planches, d'environ une demi-ligne d'épaisseur, et contiennent des figures hiéroglyphiques d'hommes et d'animaux, gravés avec la pointe d'un stylet. Ces figures ont un grand rapport avec celles des dieux égyptiens; au-dessus sont placées des inscriptions gauloises, ou présumées telles. Les caractères sont runiques et imités du grec ancien. Les mots sont en partie chargés de consonnes : l'on voit entre celles-ci des espaces, où l'on suppose que les Druides auroient intercallé les voyelles, s'ils n'avoient craint de découvrir à d'autres qu'à des initiés, le sens mystérieux que renfermoit ce talisman sacré. Ce livre de plomb doit-il être regardé comme un monument de l'ancienne écriture des Gaulois ? ce sentiment est celui du citoyen Viguier; ou doit-il être considéré comme un simple reste de la

presque toutes défigurèrent leur origine en se donnant des dieux, des êtres imaginaires pour auteurs. Les *Celto-Scythes* ne furent pas exempts de cette vanité, ou plutôt de cette folie ; ils se regardoient, dit Athénée, comme la première race des hommes, et descendus de *Scythès*, fils de Jupiter.

L'on pourroit, à quelques égards, appliquer à ces peuples valeureux qui étendirent la gloire et la terreur de leur nom jusqu'aux parties les plus reculées de l'Europe et de l'Asie, et qui étonnèrent l'univers par le bruit de leurs exploits, ce que l'on dit de ces grands fleuves, dont on aperçoit, et dont on suit le cours dévastateur à travers d'immenses contrées, sans pouvoir remonter à leur source, sans qu'il soit possible de la déterminer.

Il est peu d'écrits antérieurs à César et à Auguste, où il soit parlé des Gaulois ; l'histoire de la partie occidentale de l'Europe n'en fait presqu'aucune mention. César, jaloux de

superstition dès Gnostiques et des Basilidiens, qui mêlèrent le culte des Egyptiens à celui de Jesus-Christ ? Le possesseur de ce livre précieux étant à la veille de le faire connoître au public, je ne m'étendrai pas davantage sur la découverte qui a donné lieu à cet article.

fixer sur lui seul l'admiration et l'étonnement de la postérité, ne nous a laissé que des notions imparfaites des nations dont il avoit triomphé, et surtout des Gaulois, ces rivaux redoutables, qui ternirent et qui ensanglantèrent si souvent ses lauriers. *Orphée* et *Anacharsis*, philosophes Scythes, *Pithéas* et *Euthimènes*, célèbres géographes de l'antiquité, issus de parens Gaulois, les seuls dont les ouvrages auroient pu porter le flambeau dans les ténèbres de notre histoire, ne nous ont rien transmis qui y ait rapport. Les annales de nos pères, couvertes d'un voile religieux, étoient renfermées dans des poëmes, des hymnes et des homélies, composées par des Bardes (1), mais c'eût été un crime de

(1) Plusieurs des hymnes gauloises, dont les savans ont si souvent regretté la perte, sont renfermées dans un poëme erse, nommé *Edda;* mais ce monument runique, qui seroit si propre à nous éclairer sur le système religieux et sur les antiquités des Celtes, est encore presqu'inconnu au-delà des limites de la Scandinavie.

Les hymnes, où l'on célébroit les actions des grands hommes, et les homélies, où l'on expliquoit au peuple les matières de la religion, étoient composées par des poëtes, nommés *Bardes*. Ceux-ci jouissoient, dans les Gaules,

les lire, un dogme sacré le défendoit. Les Druides, les seuls qui cultivassent les sciences

---

d'une grande considération : l'histoire qui a lié leur nom à la liberté de leur pays, l'a fait passer avec gloire à la postérité. Ces poëtes marchoient toujours à la tête des armées; et comme il étoit aussi glorieux de chanter les héros que de les imiter, leur office se bornoit à composer et à réciter des hymnes en l'honneur de ceux qui se distinguoient par quelques actions généreuses, ou qui mouroient victimes de leur pieux dévoûment à la cause de la patrie et de la liberté. Lucain a dit de ces anciens poëtes :

> Vos quoque qui fortes animas belloque peremptas,
> Laudibus, in longum, vates dimittitis ævum,
> ...... plurima fudistis carmina *Bardi*.

Les Gallois d'Angleterre conservèrent des Bardes jusqu'à l'époque où ce valeureux peuple subit les loix du féroce Edouard : celui-ci convaincu que rien ne pouvoit contribuer davantage à rallumer l'amour sacré de la liberté dans le cœur de ses nouveaux sujets, que les récits poétiques des actions de leurs ancêtres, fit faire une recherche exacte de tous les Bardes du pays de Galles, et prononça l'arrêt de leur mort, sous prétexte qu'ils excitoient les peuples à la rebellion. *Voyez* page 158.

L'on découvre encore des étincelles du génie des anciens Bardes, dans les œuvres des poëtes modernes de la province de Galles.

L'Armorique a aussi conservé ses Bardes, mais le talent de ceux-ci ne s'exerce presque plus qu'à l'épithalame;

dans les Gaules, bien loin d'en étendre les progrès dans un pays où ils dominoient sur les esprits, en arrêtèrent le cours, en entretenant les Gaulois dans un état continuel d'ignorance et de cécité (1). Ils ne faisoient part du fruit

il est vrai qu'en ce genre, le caractère de leur éloquence agreste a conservé quelque chose d'antique et d'imposant, qu'on est forcé de respecter. Ausone dit des Bardes des Gaulois, qu'ils étoient toujours appelés aux réjouissances qui se célébroient à l'occasion des mariages. *Bardi nupturas puellas ambire solent.* Deux de ces poëtes, ou discoureurs, sont ordinairement invités aux noces de nos paysanes, pour exercer contradictoirement leur talent; et par un usage qui tient encore de nos siècles barbares, un jeune époux ne sauroit obtenir les premiers accès auprès de celle à qui il vient d'engager sa foi, si l'un des Bardes, chargé de faire parler à la vierge timide le langage le plus austère, n'est confondu par les raisons victorieuses du Barde, défenseur des droits de son mari; alors ce qu'une rigueur forcée a refusé à l'empressement, n'ayant été perdu qu'un moment pour la tendresse, tourne au profit des jeunes époux, et finit par se convertir pour eux en des jouissances, d'autant plus douces qu'elles ont été contrariées.

(1) Les Druides étoient dans les Gaules ce qu'étoient les mages chez les Perses, les philosophes chez les Grecs, les ministres des dieux chez les Egyptiens, les gymnosophistes et les bramines chez les Indiens. Ils réunissoient

de leurs études et de leurs découvertes, qu'à ceux qu'ils supposoient incapables, d'en faire un

---

toutes les places qui contribuent le plus à affermir le pouvoir, celles qui inspirent la confiance et qui impriment la crainte. Prêtres, médecins, sacrificateurs, devins, philosophes, législateurs, ils furent investis de toute l'autorité dans les Gaules; les chefs laïques n'étoient que les exécuteurs de leurs volontés; mais ils n'obtinrent ces avantages qu'après avoir écrasé tous les autres pouvoirs sous le poids de la superstition. Ils avoient interdit aux Gaulois l'écriture, et même la lecture, dans l'appréhension sans doute, qu'en lisant et en écrivant ils ne vinssent aussi à penser. En répandant les connoissances, ils auroient craint de rendre leur ministère auprès des dieux inutile, et leur intervention dans les affaires civiles et politiques moins nécessaire.

Le séminaire des Druides n'étoit ouvert qu'à leurs seuls néophytes; ils tenoient leur doctrine fort secrète, et n'enseignoient aux étrangers que la géographie et l'astronomie. On n'étoit admis dans leur ordre, qu'après de très-longues épreuves et des études de vingt ans. *Cæs. L. VI. Pomp. Mel. L. III.*

Les Druides décidoient souverainement de la guerre et de la paix, de même que de tous les différens publics et privés. Si l'on n'adhéroit pas avec une soumission sans bornes à leurs décrets, l'excommunication servoit alors leur pieuse vengeance. Cette arme, aussi prompte que la foudre, atteignoit les réfractaires partout où ils pouvoient

un mauvais usage, et qu'ils vouloient initier à leurs mystères. Toutes leurs instructions et

---

s'être réfugiés. Dès l'instant où ces malheureux en étoient frappés, on les regardoit comme des hommes abandonnés des dieux, des hommes perdus; on les évitoit, comme on évite une contagion que l'on craint de gagner. *Cæs. L. VI.*

On parle avec éloge de quelques-uns des dogmes des Druides, de ceux qu'ils enseignoient publiquement; ils rapportoient les principaux devoirs de l'homme à servir les dieux, à ne point faire de mal, et à être valeureux (*Diogen. Laërt. præm. pag.* 5.). Dans leur système sur l'immortalité de l'ame, celle-ci ne faisoit que passer d'un corps dans un autre; circulant éternellement de ce monde dans l'autre, et de l'autre monde dans celui-ci, afin que les jouissances agréables de la vie ne fussent pas toujours le partage des mêmes hommes. En combattant et en mourant pour la patrie, on expioit toutes les fautes qu'on avoit pu commettre, et l'on étoit sûr de revenir parmi les héros, jouir d'une nouvelle existence pleine de délices; *docent animas non interire, sed ab aliis post mortem ad alios transire, atque hoc maximè ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto.* Cæs. L. VI. pag. 107. Valer. Max. L. II. pag 6.

Les Druides avoient institué dans les Gaules, des sacrifices humains. Strabon et Diodore de Sicile, semblent insinuer qu'ils faisoient leurs cours d'anatomie sur les corps vivans des malheureux captifs, (*Strab. L. IV. Diod. Sicil. L. IX, c.* 9.) Auguste tenta vainement de proscrire

leurs leçons étoient verbales ; leur doctrine, leur morale, leur histoire même, étoient ren-

---

leurs abominables pratiques ; Tibère, son successeur, et Claude, ces monstres, dont les noms sont devenus si odieux, qu'on ne les donne qu'aux plus exécrables tyrans, entreprirent d'exterminer la secte entière des Druides. Sous leurs règnes, presque tous ces féroces sacrificateurs furent condamnés au dernier supplice, à celui de la croix.

Le plus célèbre collége des Druides étoit dans l'île de *Man*, aujourd'hui *Anglesey* ; tous ceux qui se destinoient à l'état druidical, et qui vouloient être instruits des pratiques les plus secrètes de cet ordre, y faisoient au moins un voyage. *Cæs. L. VI.*

Suétone Paulinus fut le premier Romain qui, vers l'an 58 de notre ère, osa aborder cette île. Les barbares qui l'habitoient, influencés par le religieux enthousiasme, l'exemple, les conjurations et les imprécations de leurs prêtres, opposèrent aux Romains une forte résistance. Suétone s'en vengea sur les Druides, dont il fit périr un grand nombre dans les mêmes bûchers qu'ils avoient préparés aux Romains ; leurs autels, leurs forêts sacrées, tous les objets de leur culte, de même que leur fameux séminaire, ce dépôt d'antiques superstitions, furent détruits pour toujours, (*Tacit. Annal. XIV, pag.* 30.). Ceux qui échappèrent à la vengeance des vainqueurs, se retirèrent en Norwège, en Irlande, dans l'île de Man, et dans quelques-unes des îles Orcades et Hébrides ; mais ayant été chassés dans la suite de ces nouvelles demeures,

fermées dans des vers qu'il falloit apprendre; c'eût été un sacrilège de les mettre par écrit,

---

par le zèle infatigable des chrétiens, vers l'an 286, on vit alors le système druidical, qui, par une astuce et par une tyrannie sans bornes, s'étoit élevé et maintenu tant de siècles sur la dégradation de l'esprit humain, descendre dans le néant d'où il étoit sorti.

César rapporte que les Druides se rassembloient une fois dans l'année sur les confins de *Carnute*, *in finibus Carnutum*, pour y délibérer sur les affaires politiques et religieuses de la nation; ils y avoient un chef d'ordre, un lieu particulier consacré à leurs assemblées. *Cæs. L. VI. Pompon. Mel. L. III. cap.* 11.

Mais le mot de *Carnutum*, employé par César, doit-il être entendu par Chartres, ou par le pays chartrain? L'histoire ne le dit pas; nous ne voyons que de l'incertitude à cet égard dans l'opinion des savans. Les uns placent *Carnutum* dans la Beauce; d'autres dans l'Orléanois; d'autres enfin à Dreux, d'où ils dérivent le nom de Druides. Quoi qu'il en soit du véritable *Carnutum* des anciens, j'observerai que les indices les plus frappans semblent se réunir pour faire aussi honneur à l'ancienne Armorique, d'un lieu de rassemblement des Druides pareil à celui dont parle César. L'Armorique fut la dernière partie des Gaules qui passa sous la domination des Romains. Cette contrée, enclavée dans la Gaule celtique ou lyonnoise, fut toujours regardée comme la terre privilégiée des Druides. Ausone, né dans les Gaules, et qui vivoit dans

(*Cæs. L. VI. Strab. L. IV*, *p.* 181.). Origène assure que de son temps il n'avoit encore

---

le quatrième siècle, fait une mention honorable des anciens Druides de l'Armorique, dans le compliment qu'il adressé à Phébicius sur son origine : *Stirpe satus Druidum gentis Armoricæ*, *etc.* Ausone, Profess. Carm. X, page 54.

Une tradition constante parmi les Bretons, est que la contrée de Carnac ou Carnat, près d'Auray, dans l'ancienne basse-Bretagne, étoit principalement consacrée au culte que les prêtres gaulois rendoient à leur divinité. *Carnac* n'est éloignée que de vingt-cinq à trente lieues de l'île de Sein (*Sena*), fameuse par son oracle, le seul connu dans les Gaules et dans tout l'occident; et au service duquel neuf prêtresses ou Druidesses étoient constamment attachées, (*Pomp. Mel. L. III*, *cap.* 6.). La position de *Carnac*, sur la baie de Quiberon, assuroit aux Druides du continent une communication prompte et facile avec leur oracle, celui de l'île de Sein, de même qu'avec les Druides de l'île Britannique; leur rapprochement de ces derniers avoit souvent lieu. *Cæs. L. VI.*

L'on peut conjecturer, avec assez de vraisemblance, que le lieu choisi par les Druides de l'Armorique et par ceux de l'île Britannique, pour leur réunion commune et pour leurs assemblées générales, étoit *Carnac.* L'on y découvre une foule de monumens qui semblent l'attester. Parmi ces monumens qui annoncent le goût du gigantesque, et les plus grandes difficultés vaincues, on dis-

paru aucun écrit des Druides. *Origen. contra Cels. L. I.*

---

tingue plusieurs rangs d'énormes pierres qui s'étendent à une grande distance en files symétriques, et écartées les unes des autres d'environ trois toises. Leur élévation commune est de 12, 15 et 20 pieds, et quelquefois davantage; leur base est enfoncée dans la terre à une grande profondeur; leur grosseur est prodigieuse. La main de l'homme est si foible, et ces monumens sont si étonnans, que le premier sentiment que l'on éprouve en les fixant, est d'y faire intervenir un peu de magie, et d'augmenter par là la liste des choses surnaturelles d'une découverte de plus.

Au centre du dernier rang des pierres que l'on vient de décrire, l'on distingue une chaire grossièrement taillée dans le vif d'un de ces énormes blocs. Cette chaire servoit-elle de siége au pontife ou chef des Druides, à celui qui, suivant César, présidoit leur assemblée? (*His autem omnibus Druidibus prœest unus qui summam inter eos, habet autoritatem*, (Cæs. L. VI.) Ce que l'on conçoit, c'est qu'entourés de ces monumens qui paraissoient tenir du prodige, et qui parloient à l'imagination aussi fortement qu'aux yeux, les Druides devoient donner à leurs assemblées et à leurs pratiques religieuses, un caractère véritablement imposant.

Les sanctuaires où les Gaulois adoroient la divinité, étoient toujours placés sur les lieux les plus élevés, en plein air, sous le ciel; ils n'avoient aucuns temples: ils

Le seul dépôt de nos connoissances relativement à nos origines et à nos antiquités, n'a

---

auroient craint d'insulter à la majesté des dieux, dont le vaste univers étoit la demeure, en les circonscrivant dans l'enceinte des murailles.

On remarque à quelque distance de *Carnac*, entre Locmariaker et les bois de Kerantré, un autel antique, dont la table est soutenue par trois énormes quartiers de rochers. C'est sur de tels autels, où l'art ne disputoit presque rien à la nature, que les Gaulois, au rapport de Diodore de Sicile, juroient leurs traités, et que les Druides, leurs prêtres, sacrifioient à la divinité, choisissant le plus souvent des hommes pour victimes : *Publica ejus generis habent sacrificia*, (Cæs. L. VI). L'énorme pierre qui couvre ce monument de l'antiquité, s'appelle dans notre langue *dolmin*. Il en existe un grand nombre de la même forme, et connues sous la même dénomination, dans l'île de *Man*, dans le pays de Galles, en Angleterre, et dans l'île d'Anglesey.

Pour tout recueillir dans cette discussion critique sur les étonnantes pierres de *Carnac*, je dois observer ici que quelques savans, s'éloignant de mon opinion, ont regardé ces monumens comme l'ouvrage des Romains, comme les restes d'un camp d'observation érigé par César, et où il avoit placé une partie de ses troupes, tandis qu'il assiégeoit en personne la capitale des *Vénètes*, connue sous le nom de *Dariorigum*, aujourd'hui *Vannes*, éloignée de *Carnac* de quatre ou cinq lieues.

donc pu consister que dans des traditions, et ces traditions qui, du temps des Druides,

J'opposerai à ce sentiment, qu'un pareil ouvrage n'entra jamais dans la manière de se fortifier des anciens, ni des modernes : les Romains retranchoient leurs camps avec des épaulemens en terre, des palissades, des chausse-trapés, des puits en avant de leurs lignes, des abattis d'arbres, etc. Telles furent les règles de castramétation constamment observées par les anciens ; l'histoire en fournit plusieurs preuves.

César marcha à la tête de son infanterie contre Vannes, et fit attaquer les Vénètes par mer. Dans le combat opiniâtre que sa flotte, commandée par Brutus, livra à celle des Bretons armoriques, la victoire alloit échapper aux Romains, quand coupant, avec de longues faulx emmanchées, les cordages des navires des Vénètes, ils rendirent les manœuvres de ces derniers inutiles. La perte de ce combat entraîna bientôt celle de *Dariorigum*. Les sénateurs de cette ville scellèrent de leur sang leur glorieuse défense ; César les fit mettre à mort. Les citoyens de *Dariorigum* (Vannes) éprouvèrent un sort plus affreux ; César, pour les punir de leurs vertus sublimes, de leurs généreux efforts pour repousser l'oppression et pour conserver à leur patrie sa liberté, les fit vendre à l'encan, et les réduisit à l'esclavage. *Cæs. L. III, cap.* 16.

En rapprochant tous ces faits, l'on voit que César ne fut pas retenu assez de temps devant Vannes pour employer ses troupes à élever un camp d'observation pareil

pouvoient se perpétuer par le moyen des vers qu'on faisoit apprendre à la jeunesse, durent nécessairement s'altérer à mesure qu'elles s'éloignèrent de leur source.

Mais lorsque le flambeau de l'histoire ne

à celui que l'on suppose à *Carnac*, ce qui aurait occupé son armée des années entières. Croire que César ait pu, selon les circonstances, profiter des monumens de *Carnac* pour se retrancher, pour couvrir les opérations de son armée devant Vannes, pour assurer ses communications avec sa flotte, et lui réserver, en cas de revers, un asyle assuré dans la baie de Quiberon, dominée par les hauteurs de *Carnac*, cela est dans l'ordre; mais c'est tout ce que l'on peut raisonnablement accorder aux partisans du sentiment que l'on combat ici.

Il existe encore dans les environs de *Salisbury*, en Angleterre, dans l'île de Man et dans celle d'Anglesey, des monumens semblables à ceux de *Carnac*. Ces monumens, si l'on s'en rapporte aux traditions consacrées de toute antiquité dans les îles anglaises, sont incontestablement attribués aux Druides. Tacite les appelle, *rudes et informes saxorum compages;* Cicéron les nomme *mirificæ moles.*

Le temps, aux ravages duquel rien n'échappe, semble avoir pris plaisir à protéger, contre ses propres injures, les précieux monumens de *Carnac*, qui, malgré leur simplicité, feront encore dans vingt siècles l'admiration et l'étonnement des hommes.

répand qu'une foible lumière sur les âges reculés d'une nation, et que des recherches sur ses antiquités paroissent par leur nature trop compliquées pour qu'il soit possible d'arriver à des conséquences certaines ; les probabilités peuvent devenir alors en quelque sorte pour nous, ce qu'est pour le voyageur égaré, incertain de sa route, la lueur d'une matière phosphorique, qui, ayant conservé dans les ténèbres la clarté qu'elle a empruntée du soleil, le rassure, le réjouit, et contribue à le remettre dans la voie qu'il doit suivre, pour arriver heureusement au terme de son voyage.

Je n'entreprendrai pas d'examiner et de discuter si les Celtes, nos ancêtres, sont descendus des Titans, de Celtus fils de Polyphème, de Gomer ou de Tubal, enfans de Japhet; si Galates, fils d'Hercule, leur imposa le premier le nom de Gaulois ; si, suivant Ammien Marcellin, qui emprunta son sentiment de Timagène, ils le durent à la mère d'un de leurs rois ; ou enfin, si Mylius et Cluvier, auteurs modernes, voulant fermer toutes les issues aux conjectures à venir, dérivèrent, avec plus d'apparence de vérité, le nom des Gaulois du belgique *wallen*, ou

gallen, qui veut dire voyager, parce que suivant ces savans, les Gaulois étoient un peuple errant, qui aimoit à changer de demeure : respectant, dis-je, toutes ces autorités, sans les adopter ni les rejeter, je ne me rendrai juge d'aucun de ces systêmes.

Uni de sentiment à ceux qui regardent les Bretons Armoriques comme les vrais descendans des anciens Celtes dans le continent de l'Europe, et qui envisagent leur langue, qui porte le caractère de la plus haute antiquité, comme la langue que l'on parloit dans les Gaules du temps de César et avant César ; ce sera dans les éphémérides et dans les commentaires de cet historien, dans Plutarque, Strabon, Athénée, Pausanias, Sulpice Sévère, etc. etc. ; dans les usages, les mœurs, les rapports physiques et moraux des Bretons de nos jours avec les anciens Gaulois (1) ; dans

(1) Ce que l'on dira des Bretons dans tout le cours de cet ouvrage, ne doit strictement s'entendre que des habitans de nos campagnes, et particulièrement de ceux qui sont éloignés des bords de la mer. Ceux-ci se mariant entr'eux, et jamais hors de leur état, parlant d'ailleurs une langue qui leur est particulière, ne sauroient être regardés comme un mélange de Goths, de Vandales, de

l'identité de la langue de ces deux peuples, que je puiserai une partie de mes preuves, pour tâcher, s'il est possible, de répandre un nouveau jour sur une vérité entrevue depuis un certain nombre d'années, mais qui ne l'est encore que d'une manière confuse, et comme à travers un nuage que les rayons de la lumière ont peine à percer.

Romains ou de Francs. N'ayant eu en aucun temps de commerce avec les étrangers, ils n'ont pu adopter leurs mœurs, leurs usages ni leur langue. Ces Bretons forment proprement une classe d'hommes à part, qui ne change pas; et nous reviendrions au monde dans deux mille ans, que nous les trouverions tels qu'ils sont aujourd'hui, et tels qu'ils étoient sans doute il y a vingt siècles.

CHAPITRE II.

Des Rapports qui existent entre les Bretons, les Gaulois et les Scythes, dans les usages, les mœurs et les coutumes; dans le physique comme dans le moral.

ATTACHÉS aux usages anciens, les Bretons ont conservé tous ceux des Gaulois leurs ancêtres, et surtout celui de porter les cheveux longs et flottans sur les épaules, distinction attribuée par César aux peuples de la Gaule ultérieure la plus éloignée de Rome, désignée dans ses commentaires sous le nom de chevelue, *Gallia comata.*

Les Celto-Scythes et les Gaulois avoient coutume de porter par-dessus leur tunique ou justaucorps qui leur descendoit jusqu'à la ceinture, une peau d'animal sauvage ou domestique, ou une pièce d'étoffe grossière et quarrée, sans couture, qu'ils endossoient comme une dalmatique, et qui en avoit la forme. Cette espèce de manteau, qu'ils nom-

moient dans leur langue *sac'h*, en latin *sagum*, leur couvroit les épaules, les bras et la poitrine. *Strab. L. IV.*

Dans plusieurs contrées de l'ancienne Bretagne, et dans l'Aragon, la patrie des anciens Celtibères, le vêtement ordinaire des paysans est recouvert d'une saye ou sayon de laine grossière et très-serrée, ou de peaux d'animaux domestiques cousues ensemble. Cette casaque imite parfaitement l'ancien *sagum* des Gaulois, dont Strabon fait la description suivante. *Galli ferunt saga nigra et aspera, quorum lana proxime accedit ad caprinos pelles.* Strab. L. IV.

Pline dit que les trousses ou brayes des Gaulois, qu'ils nommoient *bragues*, étoient en tout semblables à celles des Scythes : les uns les portoient amples et larges comme les Helvétiens ; les autres étroites, comme les Celtibéres d'Espagne. *Galli Scytharum more braccis induti sunt, etc.* Plin. L. III. cap. 3.

Dans certaines contrées de l'Armorique, les Bretons portent des haut-de-chausses très-amples ; ils nomment encore de nos jours ces culottes, *bragues* ou *bragou;* de là l'acception *braccæ* que l'on trouve dans César, qui désigna une partie des Gaules sous le nom de *Braccata*,

à cause des grandes *bragues* ou *brayes* que portoient les Gaulois, et dont ils étoient les inventeurs. *Bracca, vox autem Gallica.* Diod. Sic.

Les Celtes, suivant Aristote, de même que les Scythes, accoutumoient de bonne heure leurs enfans au froid, et à marcher les pieds nuds, afin de les endurcir et de les préparer à soutenir un jour les travaux de la guerre. *Arist. Polit. L. VII, c.* 17. Le même usage se pratique encore parmi nous. Nos jeunes paysans sont presque toujours vêtus de toile, même pendant les plus grands froids, et ont toujours les pieds nuds dans leurs sabots, chaussure ordinaire des Bretons.

Dans les premiers temps de la république, les Romains, au rapport de Servius, avoient pris des Ombriens de l'Italie, qui étoient Celtes, la coutume de se servir à la guerre de petites massues, dont ils ne faisoient usage que lorsqu'ils avoient joint l'ennemi de très-près. Des serviteurs nommés *calones* étoient chargés de la distribution de ces massues. *Servius ad Æneïd. L. VI, pag.* 412.

Les Scythes de la haute Asie, qui rendirent leur nom si formidable dans les guerres qu'ils

eurent à soutenir contre les Perses, furent surnommés *Massagètes*, à cause de la massue dont ils se servoient de préférence pour arme. *Claudian. L. VI, cap.* 5. *Just. L. II, cap.* 3. *Massa nempè rem gravem et ponderosam apud Scythas significat.*

Dans le superbe monument érigé à Saint-Remy en Provence, à la gloire de Marius, et pour commémorer la célèbre victoire qu'il remporta sur les Ambrons et les Teutons près d'Aix en Provence, ces barbares y sont représentés nuds pour la plupart jusqu'à la ceinture, et armés de massues, d'épées très-courtes, de haches et de javelots.

La seule arme offensive et défensive des Bretons, celle qu'ils portent habituellement, est une masse ou massue nommée *pen bas*, qu'ils manient avec une singulière dextérité, et dans laquelle ils introduisent quelquefois du plomb, pour s'en servir avec plus d'avantage. Dans les rixes qui s'élèvent entr'eux, ils se portent assez ordinairement les coups sur le crâne, qu'ils passent pour avoir d'une épaisseur extrême. De-là sans doute cet adage ancien et très-remarquable : *Quam terribiles sunt Britones quando dicunt.* TORR-É-BEN;

que les Bretons sont formidables quand leur cri de guerre est *torr-é-ben* ; en français, *assomme, frappe sur la tête !*

Rien ne paroît annoncer que l'on ait cherché jusqu'ici à approfondir les raisons qui ont influé si particulièrement sur la constitution physique des Bretons, sur l'énergie de leur ame, et particulièrement sur la dureté et l'épaisseur reconnue de leur crâne (1). Devons-

(1) Ce que l'on avance ici de la dureté et de l'extrême épaisseur du crâne des Bretons, ne sauroit être regardé comme le fruit incertain de la prévention ou de l'imagination. Plusieurs expériences faites de nos jours, dans divers hôpitaux de la République, ont démontré que ce phénomène, tout extraordinaire qu'il paroît être, n'en est pas un parmi nous. L'on voit encore dans l'amphithéâtre de l'Ecole de Chirurgie de Rochefort, la partie supérieure de la tête d'un Breton, qui a six lignes d'épaisseur, et dans laquelle on n'apperçoit aucune suture coronale ni sagittale. Deux opérations de trépan, faites en 1792, à l'hôpital régimentaire de Bayonne, par le citoyen Goyran, sur un marin de la basse-Bretagne, donnèrent pour résultat, que le crâne de cet homme, opéré dans la partie moyenne et inférieure du pariétal, présentoit une épaisseur six fois plus forte que l'épaisseur des crânes ordinaires. Tombé sur la tête au fond de la cale de son navire, ce Breton ayant souffert que l'on mît sa plaie à découvert, celle-ci ne laissa appercevoir aucune fracture de crâne, pas même une fente capillaire.

nous

nous regarder cette dernière propriété comme un héritage des Scythes nos ancêtres, comme l'effet du même sang? En le supposant, comment une cause aussi active que celle d'un climat différent de celui de notre patrie primitive, en agissant à la longue sur nos corps comme sur nos esprits, n'auroit-elle pas, après une révolution de plusieurs siècles, modifié et même détruit en grande partie la constitution physique, ainsi que les qualités morales que nous tiendrions originairement des Celto-Scythes? Solon étoit si persuadé de l'action et du pouvoir de l'atmosphère sur nos corps et sur nos ames, qu'il attribuoit la constitution robuste des Thébains, à l'air grossier et pesant de Thèbes, et la vivacité des Athéniens, à l'air subtil d'Athènes: *Et plaga cœli non solum ad robur corporum sed etiam animorum facit.*

Mais si la propriété dont on vient de parler est en France le partage des seuls Bretons, si elle ne s'étend à aucun des peuples qui nous avoisinent, peut-être même à aucune des autres nations de l'Europe, quelles seront alors sur les causes de ce phénomène, les raisons les plus propres à éclaircir nos doutes, et à contenter notre raison?

Comme historien, je me bornerai à observer ici, que plusieurs années après la mémorable action où trois cents Spartiates, ensevelis sous les traits des Perses, périrent en défendant avec un courage héroïque le passage des Thermopyles contre l'armée innombrable de Xerxès, on ne distingua les corps des Spartiates de ceux de leurs ennemis, que par l'épaisseur extraordinaire de leurs crânes, comparés à la ténuité de ceux des Perses.

Hérodote remarque que dès le temps de Darius, fils d'Hystaspe, cinq cents vingt ans avant Jesus-Christ, les Spartiates, ces peuples si renommés parmi les Grecs par leur courage, leur force, et par leurs vertus austères, voisins des Thraces et des Celto-Scythes, s'étant mêlés parmi ceux-ci, avoient participé de leur constitution physique et de leurs qualités morales (*Hérod. L. IV.*). Si, pour confirmer la remarque d'Hérodote, j'avois besoin d'autres autorités, elles se présenteroient ici en foule. Vid. *Dyon. Halicar. L. I, p.* 14. *Thucid. L. I, cap.* 12, *p.* 8. *Justin. etc. etc.*

L'art de tirer parti de sa force et de son adresse, le seul art connu des premières familles des hommes, tous les exercices gymniques des

anciens, et particulièrement ceux de la lutte, institués par Hercule, étoient, au rapport de Diodore de Sicile, en singulière recommandation parmi les Gaulois. Les Bretons ont également la réputation d'exceller dans tous ces exercices, et d'être les plus vigoureux athlètes de l'Europe. A la fameuse entrevue du camp, ou champ du Drap d'or (1), qui eut lieu dans

(1) Le camp du Drap d'or fut ainsi nommé, parce que les tentes, les plus surprenantes qu'on eut encore vues, étoient couvertes de draps d'or frise, ou de toiles mêlées d'or et d'argent. Toutes les personnes invitées à cette célèbre entrevue, se firent remarquer par le luxe et la magnificence de leurs habits; ce qui fit dire à un de nos historiens, à du Bellay, que plusieurs d'entre ces seigneurs portoient sur les épaules, leurs bois, leurs prairies et leurs moulins.

Les Françaises ne se distinguèrent des superbes Insulaires, que par la simplicité, l'élégance, et la recherche la plus délicate dans le choix de leur parure: on remarqua le soin qu'elles prirent de conserver à leur pays l'empire du goût.

Le prix de la beauté et celui des grâces furent aussi disputés; le premier resta indécis, il n'en fut pas de même de celui des grâces: celles-ci, compagnes inséparables des Françaises, les firent triompher sans peine de leurs rivales.

le voisinage d'Ardres et de Guines, entre François I.er et Henri VIII, les Anglais ne l'emportèrent sur les Français, à la lutte, que parce que les Bretons n'avoient point été appelés pour leur disputer le prix; ce fait est attesté par des auteurs contemporains.

Les athlètes, parmi les Gaulois-Cisalpins, étoient dans l'usage, de toute antiquité, de porter sur eux des herbes servant aux maléfices, persuadés que ces herbes avoient le pouvoir d'augmenter la force et de rendre invincible. *Sic in lege longobard.* Rotharis, roi des Lombards, détruisit cette coutume qu'il regardoit comme un reste de la superstition grossière des Gaulois-Transalpins.

L'empire du préjugé en faveur des herbes à maléfice est encore tel sur l'esprit des Bretons, qu'ils se présentent rarement en champ clos, pour y exercer leur adresse, sans en être pourvus, comptant infiniment plus sur la vertu surnaturelle qu'ils attribuent à ces herbes, que sur leurs propres forces.

Tous les anciens historiens s'accordent à nous représenter les Scythes et les Celtes comme des peuples très-adonnés à la nécromancie, à tous les genres de divinations, d'enchantemens

et de superstitions. Pline dit que de son temps on doutoit encore si les Perses, et Zoroastre lui-même, n'avoient pas été instruits à leur école. C'étoit dans la langue de ces peuples que les devins, et les personnages parmi les Grecs qui se méloient d'enchantemens, puisoient leurs paroles cabalistiques; la raison que ceux-ci en donnoient, étoit que la langue des Barbares, plus voisine de l'origine du monde que les langues polies et cultivées, devoit par cela même être plus agréable à la nature et aux dieux immortels. Clément d'Alexandrie et Euripide observent sur ces paroles cabalistiques, prononcées d'un air mystérieux, qu'elles avoient sur l'esprit du superstitieux vulgaire un pouvoir d'autant plus infaillible, qu'elles étoient enveloppées pour lui d'une obscurité impénétrable.

Les générations se succèdent, mais le fond du caractère reste souvent le même pendant une longue suite de siècles. Les Bretons, quoiqu'éclairés aujourd'hui par les vérités de notre religion, chérissent et pratiquent encore plusieurs des antiques superstitions de leurs pères: ils croyent de la meilleure foi aux prodiges, aux enchantemens, aux sorciers et à quantité

d'extravagances semblables ; et qu'il est parmi eux des hommes assez abandonnés du ciel pour contracter certains pactes avec l'esprit des ténèbres, afin de jouir pendant la vie de très-grands avantages; tels que ceux de devenir riches, en découvrant des trésors cachés; de guérir les maladies par le moyen de quelques charmes, et d'obtenir d'être invincibles à la lutte. Dans l'opinion des Bretons, ces mêmes hommes se revêtent, pendant la nuit, de peaux de loups, et en prennent quelquefois la forme, pour se trouver à des assemblées où le démon est supposé présider. Ce que l'on dit ici des déguisemens et des courses nocturnes de ces prétendus homme-loups, dont l'espèce n'est pas encore entièrement éteinte dans l'ancienne Armorique, nous rappelle ce que l'histoire rapporte des lycantrophes d'Irlande, des lupercales des Romains, des fêtes des Lycéens, qu'on célébroit en Arcadie en l'honneur de *Pan*, et ce qu'Hérodote dit des *Neures*. Ces peuples Scythes passoient, dans l'antiquité, pour avoir le pouvoir de se transformer la nuit en loups, et de reprendre dans le jour leur forme naturelle. *Herod. L. IV*, *p.* 105; *Pomp. Mel. L. II*, *cap.* 1; *Plin. Hist. nat. L. III*, *cap.* 22.

Moïse, en parlant de la création du monde, place la nuit avant le jour : *Vespere et mane factus est dies unus* (*Genes. L. I*, *v.* 5.) Les Gaulois regardoient de même la nuit comme ayant été créée avant le jour; aussi ne déterminoient-ils jamais les espaces de temps en comptant par le nombre des jours, mais par celui des nuits; de sorte qu'au rapport de César, la nuit précédoit toujours pour eux le jour, dans l'ordre ordinaire (*Cæs. L. VI*). L'usage de compter par nuits et non par jours, subsiste encore dans le pays de Galles en Angleterre. Les Gallois nomment *wyth nos*, et *pemptec nos*, c'est-à-dire, huit nuits, et quinze nuits, l'espace de temps que les Français nomment huit jours et quinze jours. Cette même coutume, selon Tacite, s'étendoit à tous les peuples du nord, et particulièrement aux Germains. *Tacit. Germ. cap.* 15. Les Tartares et les Turcs, descendus des Scythes, ont encore conservé l'année lunaire.

Les Gaulois, suivant S. Augustin, reconnoissoient deux génies qui s'attachoient aux hommes dès l'instant de leur naissance; l'un blanc et favorable, l'autre noir et malfaisant. Ils nommoient les génies malfaisans, les *dus*,

(*dusii*) en français, les noirs. *Dusii dæmones apud Gallos* (*August. L. XI, c.* 23, *de civitate dei*). Isidore de Séville, dans son excellent traité des Origines anciennes, nomme ces démons, *dusii pilosi*, c'est-à-dire, les noirs velus (*Isid. Orig. L. VII, cap. ult.*). Les Gaulois, suivant le même auteur, avoient coutume de représenter le génie malfaisant sous la forme hideuse d'un satyre. Les Bretons reconnoissent aussi deux génies qui accompagnent l'homme dès sa naissance, et qui influent particulièrement sur sa destinée ; ils nommoient anciennement le mauvais génie *du oll*, qui veut dire, tout noir ; d'où nous avons fait depuis *dioll*, et par extension *diaoul*; en français, le diable. Les Bretons, de même que les Gaulois, représentent ce génie malfaisant sous la figure d'un satyre, sous celle de Pan (1), avec un visage enflammé, des

(1) La terreur, nommée *panique*, faisoit-elle allusion, dans l'antiquité, à la timidité de certains hommes comparée à celle qui étoit le partage de *Pan*, et de toutes les divinités champêtres, tels que les Sylvains, les Faunes et les Satyres? Les poëtes assurent que le bruit des feuilles les agitoient et les mettoient en fuite? Ou bien ce mouvement irrésistible de pusillanimité étoit-il chez les anciens,

cornes sur la tête, et la partie inférieure semblable à celle d'un bouc. Le mot *dus*, dérivé du celtique *du*, (*id est niger*), étoit en usage dans les îles britanniques, il y a environ deux siècles, pour parler du démon : de là l'ancienne formule d'exécration des Bretons insulaires, *The duse take thee*; que le génie noir puisse t'emporter !

comme il l'est chez nous, l'effet de ces préoccupations d'enfance, entretenues par les nourrices, fortifiées dans la suite par de lâches instituteurs, et au-dessus desquelles, dans un âge plus avancé, il devient impossible à certains hommes de s'élever ? Il paroît que les Druidès avoient inspiré aux Gaulois la même frayeur de Pan, que celle que nous inspire dans notre enfance sa représentation. Cette frayeur pensa leur être bien funeste, lorsqu'ils attaquèrent le temple de Delphes; la majesté du dieu qu'on y vénéroit, ne leur en imposa pas autant, dit Pausanias, que la représentation du dieu Pan, qu'Apollon avoit fait placer à la porte de son temple. A l'aspect de cette image, les Gaulois furent si saisis d'épouvante, que plusieurs d'entr'eux abandonnèrent lâchement leur entreprise.

Notre frayeur du diable pourroit être comparée à la terreur panique de nos pères; il est des hommes condamnés par la superstition à être toujours des enfans. L'on en voit encore de nos jours tomber dans un trouble involontaire, à la vue des figures grotesques que leurs propres mains viennent de charbonner.

. De tous les devoirs que les Celto-Scythes rendoient aux morts, celui qu'ils observoient le plus religieusement, étoit d'embaumer et de conserver leurs têtes. *Hæc sunt apud ipsos ultima officia* (*Mela, L. II, cap.* 1). Strabon dit aussi des Gaulois: *Capita illustrium virorum cedrino inungentes, peregrinis ostentant.* Parmi les Scythes, ces restes inanimés de leurs pères devenoient des simulacres domestiques, auxquels les parens des défunts offroient des sacrifices, et qu'ils vénéroient encore par d'autres cérémonies pieuses; on ne les exposoit jamais que dans des lieux consacrés. *Herod. L. IV, p.* 26. Hérodote ajoute que l'attachement des Scythes envers leurs parens, leurs amis, et même pour tous les peuples sortis du même sang qu'eux, étoit une vertu qui relevoit chez ces peuples l'éclat de toutes leurs autres grandes qualités. Quoique nourris dans l'habitude d'une vie sauvage, leurs mœurs ne paroissoient pas toujours s'en ressentir. Leur rudesse naturelle venoit se perdre dans la sensibilité de pères, de fils et d'amis. Ils s'affligeoient avec immodération des malheurs qui arrivoient à toutes les personnes qui leur étoient chères, de même qu'ils se réjouis-

soient avec des transports inexprimables de joie de leur prospérité.

Et dans quels cœurs, on ose le demander, cette noble et douce impression des sentimens qui honorent le plus l'homme, se fit-elle jamais plus sentir que dans le cœur des Bretons? Leur attachement aux auteurs de leurs jours pourroit être cité comme un modèle de piété filiale: celle-ci s'étend même au-delà de la mort. Ils viennent verser des larmes sur la tombe d'un père, d'un ami, d'un bienfaiteur, vingt ans après les avoir perdus. Jamais on ne vit la mémoire des personnes qui leur furent chères, s'éteindre, s'ensevelir avec elles. De même que les Scythes leurs ancêtres, l'assemblage des dépouilles mortelles de leurs parens, leurs crânes surtout, sont des reliques précieuses, que les Bretons enchâssent et conservent avec un soin religieux. Ils les exposent à côté des places qu'ils occupent habituellement dans nos temples, afin d'entretenir par la vue des précieux restes des objets de leurs regrets, les sentimens qui sympathisent le plus avec une tendre et pieuse affection.

Hérodote nous apprend que les incisions et les peintures sur la peau, étoient des marques

d'honneur parmi les Scythes et les Thraces; ils n'en souffroient pas sur le corps de leurs esclaves (*Herod. L. V. pag.* 6). *Picta manus ustaque placet sed barbara mento.* (*Valer. Flaccus, L. II, p.* 150.) Ces peuples étoient dans l'usage, de même que les Egyptiens, d'exprimer par des emblêmes tracés sur la peau, les pensées les plus chères à leur cœur. Justin dit des Celtibères d'Espagne, que leurs corps parsemés de stygmates, et imprégnés de diverses couleurs, en paraissoient émaillés (*Just. L. XLIV, p.* 4). Claudien remarque que les Gélons, qui habitoient la partie la plus au nord de la Scythie, avoient aussi conservé cette coutume. *Membraque qui ferro gaudent pinxisse Gelones* (*Claud. L. I, in Rufinum*). Le même usage, au rapport de Solin, s'étoit introduit dans les îles britanniques: *Britanni tenellis infantibus notas*, *certasque figuras animalium ferro imprimebant*, (Sic Solin apud Potter in Arch. græc. p. 63). *Omnes vero se Britanniæ vitro inficiunt quod cæruleum efficit colorem*, (*Cæs. L. V, pag.* 14). César nomme cette préparation *vitrum*; Pline l'appelle *glastum.* (Vid. *Plin. de Vocab. gall. cap.* 1, *pag.* 22). Cette coutume si ancienne parmi les

Scythes, les Thraces et les Gaulois, de s'imprimer sur le corps des caractères emblématiques, subsiste encore dans plusieurs contrées de l'Armorique. Mais au lieu du *glastum* qui, au rapport de Pline, étoit un pastel de couleur bleue que les Gaulois introduisoient dans les incisions ou les piqûres qu'ils se faisoient sur les chairs, les Bretons ont remplacé cette préparation par une composition faite avec de l'ardoise pilée, et du jus de pariétaire.

Ces emblêmes qui, du temps de nos pères, n'offroient à la vue que des hiéroglyphes grossiers et différentes figures d'animaux, représentent aujourd'hui des sujets puisés dans la religion que les Bretons professent. Le mot *glastum*, cité par Pline comme un mot gaulois, et dont la terminaison est latine, est incontestablement dérivé du celto-breton *glas*, qui veut dire bleu. *Glaskraut* est encore le nom que les Allemands donnent à la plante nommée *pariétaire*; les Belges l'appellent *Glaskruyt*. (*Id est herba vitraria, sic Mathiol.*)

Les festins des Scythes duroient ordinairement plusieurs jours ; c'étoit pour tous les parens et les amis un temps de fête, de danses et de réjouissances. Les mets qu'on offroit aux

convives, et qui consistoient dans les seuls alimens que fournissoient les troupeaux, étoient servis dans des plats de bois ou de terre grossière (*Athen. L. IV*, *c.* 12). Il étoit d'usage, dans ces sortes de banquets, que celui à qui on versoit la première coupe, se levoit, saluoit son voisin, et l'appelant par son nom, lui portoit la santé, en lui disant : *Je bois à vous* ; celui-ci répondoit : *Je souhaite que ce breuvage vous soit salutaire.* Après avoir vidé une partie de la coupe qui étoit une grande corne de bœuf sauvage, ou un grand broc de terre, et avoir donné à connoître en buvant le premier, que cette coupe ne renfermoit aucun maléfice, il la remettoit à celui qu'il avoit salué ; celui-ci en agissoit de même avec son plus près voisin, et la coupe passoit ainsi jusqu'au dernier convive ; c'eût été un affront de présenter à boire à quelqu'un avant d'avoir goûté la liqueur. La boisson des Scythes étoit de la bière ou de l'hydromel (*Athen. L. IV*, *pag.* 13). En lisant la description qu'Athénée fait des festins des Scythes, on croit assister à ceux des Bretons ; c'est la peinture la plus vraie et la plus frappante de nos fêtes villageoises.

Diodore de Sicile remarque que les Gaulois

étoient très-adonnés à une boisson nommée *zithus* (1), mais malgré leur goût pour cette liqueur façonnée dans leur propre pays, le vin étoit de toutes les denrées que l'on pouvoit transporter dans les Gaules (2), celle qui y trouvoit le plus prompt et le meilleur débit. Les Gaulois en étoient si avides, que, pour une mesure de cette boisson, ils consentoient quelquefois à céder un de leurs prisonniers ; de sorte que pour un broc de vin il n'étoit pas rare, dans les Gaules, de trouver un échanson. *Diod. Sicul. L. V, p.* 211 (3).

(1) La boisson des Gaulois, nommée par Diodore, *zithus*, en grec *zithos*, en égyptien *zysts*, paroît être la même que le *zist* ou *gist* des Bretons ; en français, le cidre. Ce mot a été interprêté différemment par la plupart des écrivains qui veulent que le *zithus* des anciens soit la bière, nommée en latin *cervisia*, en espagnol *cerueza*, port. *cerueja* ; *à cerere, id est frumentum, scilicet confecta.* Ces mots sont dérivés du primitif celto-gallois, *cwrw*, la bière.

(2) Le vin ne fut connu que très-tard dans les Gaules ; presque tous nos auteurs, fondés sur le témoignage de l'antiquité, assurent que les Phocéens furent les premiers qui apprirent aux Gaulois à cultiver la vigne, lorsqu'ils établirent une de leurs colonies à Marseille, environ six cents ans avant Jesus-Christ.

(3) Pour être fidèle à l'histoire, nous retracerons ici les

En écartant ce que la plaisanterie, indigne de la gravité de l'histoire, paroît avoir ajouté

égaremens des Gaulois, avec la même franchise que nous parlerons de leurs vertus. Mais si quelque chose pouvoit faire excuser dans nos ancêtres un excès honteux, qui est l'opprobre de la raison, c'est que la passion du vin fut celle de plusieurs grands hommes de l'antiquité. Cependant, si l'on doit ajouter foi à Ælien, à Platon et à Hérodote, la réputation des Thraces et des Celto-Scythes, ne pouvoit être égalée par aucun autre peuple de la terre dans les exploits bachiques. *Plat. de leg. L. I, p.* 772. *Ælian. var. hist. L. II, p.* 41. *Herod. L. VI, p.* 84. On venoit de toutes parts se former à leur école: Cléomène, le Spartiate, fit, dit Athénée, de tels progrès parmi eux, qu'il fut dans la suite en état de donner des leçons dans toute la Grèce. *Athen. L. X, sub finem c. IX.* Pendant le séjour qu'Anacharsis, philosophe Scythe, fit à la cour de Périandre, roi de Corinthe, il disputa et obtint tous les prix sur les plus déterminés buveurs. *Ælian. L. II, cap.* 41. Quelqu'un ayant observé que sa femme, qui étoit de toutes ses orgies, étoit laide et mal faite: *Je le sais très-bien, répondit le philosophe, mais j'ai un moyen de la trouver charmante; garçon qu'on m'apporte du vin?*

Aux funérailles de *Calanus*, philosophe indien, Alexandre ayant promis une couronne de la valeur d'un talent à celui qui l'emporteroit sur ses compétiteurs, dans un assaut bachique, le Scythe *Promachus* débuta par avaler quatre congies (la valeur de dix-huit pintes de

ici

ici à la vérité, on pourroit seulement inférer du récit de Diodore de Sicile, que les Gaulois, pour qui le vin étoit une boisson nou-

---

notre mesure); ce n'étoit pas un homme, c'étoit un vase qu'on ne pouvoit parvenir à remplir. Trente des combattans moururent sur la place, tenant encore entre les mains la fatale coupe qu'ils n'avoient pu vider; les six autres eurent le même sort en rentrant dans leurs tentes. Quelque temps après cet événement, Alexandre ayant invité Prothéas à un de ses banquets, lui porta la santé dans une coupe contenant deux congies, environ neuf pintes de Paris; celui-ci, par honnêteté, ne lui répondit que par un pareil nombre de mesures; mais pressé bientôt par de nouveaux besoins, il demanda, avec instances, que deux autres congies pussent immédiatement tenir compagnie aux deux premières; Alexandre, interdit, voulut suivre son exemple; mais le présomptueux monarque n'avoit pas encore achevé cette dernière coupe, quand ses genoux se dérobant sous lui, on le vit tomber aux pieds de Prothéas, et avouer ainsi sa honteuse défaite. Quelques historiens ont insinué qu'Alexandre mourut des suites du poison; des témoins contemporains assurent que ce fut à la suite de ses orgies, et entr'autres de celle qu'il fit chez Médius le Thessalien, qu'il contracta la maladie de langueur à laquelle il succomba à Babylone, à l'âge de trente-trois ans, entre les bras des devins et des astrologues, dont il avoit auparavant tant méprisé les prédictions. *Athen. L. X, c. 10. Ælian var. hist. L. II, c. 41.*

D

velle et délicieuse, l'aimoient avec passion; reproche fait dans nos derniers siècles aux Bretons, quand leurs mœurs antiques et rudes, n'avoient encore été adoucies par aucun mode de civilisation, et que la sobriété n'avoit pu être comprise, comme elle l'est aujourd'hui, au nombre de leurs vertus.

Les empereurs romains, convaincus que la perfidie et la trahison étoient des vices en horreur aux Gaulois, et qu'aucun peuple de la terre ne les surpassoit pour la fidélité et la bravoure, leur confièrent pendant plusieurs siècles la garde de leur personne. *Hirtius* dit qu'on n'avoit à craindre des Gaulois ni surprise, ni procédé insidieux. *Galli homines aperti, minimeque insidiosi, qui per virtutem non per dolum dimicare consueverunt.* Strabon ajoute à ce portrait : *Galli bellicosi, ad pugnam prompti, cæterum ingenio simplici, et nulla malignitate devincto.* Strab. L. IV.

J'observerai qu'un proverbe aussi ancien en Bretagne que les peuples qui habitent aujourd'hui cette contrée, (adage qui ne s'est pas démenti), est que jamais Breton ne fit trahison. Leur parole est un serment inviolable. Leur droiture et leur franchise ont été célébrées

dans tous les temps, et sont aussi recommandables que leur bravoure. S'ils haïssent (car leurs cœurs ne sont pas exempts de toutes les foiblesses), ils le font à découvert, et se vengent de même.

La crédulité et l'excessive confiance des Gaulois étoient passées en proverbe. César, de tous les politiques, celui qui sut le mieux se servir de l'occasion et tirer parti des circonstances, mit souvent à profit cette foiblesse de nos ancêtres, et en obtint les plus grands avantages dans l'invasion qu'il fit des Gaules; il sentit de bonne heure qu'il étoit plus facile de réduire les Gaulois par la ruse, que de les soumettre par la force; aussi lui met-on ces paroles dans la bouche: *ut tumidus, Gallâ credulitate fruar.*

Les Bretons n'ont pas dégénéré de leurs ancêtres, pour des qualités si voisines de la nature; leur crédulité est extrême, ainsi que leur confiance; mais ces défauts sont ceux de cœurs droits et généreux, incapables de lâches soupçons.

A l'égard de l'inconstance que César appelle aussi une maladie particulière aux Gaulois; comme cette flétrissure imprimée sur le carac-

tère de ce peuple, n'a pour garant que l'aveu d'un de ses plus cruels ennemis, et qui, pour le détruire, s'attacha si constamment à le diviser et à choisir ses fléaux parmi les Gaulois mêmes (1), je m'étonne moins si le point de contact et de rapprochement entre les Bretons et leurs ancêtres se perd ici entièrement pour moi. En effet, invariables comme le destin dans des déterminations prises, la fixité de caractère des Bretons a quelquefois été taxée d'obstination ; d'un défaut qui tient le plus souvent chez eux à de si grandes qualités, qu'entreprendre de le détruire, seroit s'exposer à anéantir une de leurs vertus.

Tous les anciens historiens s'accordent à parler avec éloge des qualités des Celto-Scythes

(1) L'on sait que la politique des Romains, si bien imitée par les plus irréconciliables ennemis de notre liberté, par les Anglais, fut toujours d'entretenir dans les Gaules des guerres intestines, et d'employer les forces des trop crédules Gaulois à déchirer leur propre sein, afin qu'après s'être ainsi épuisés et presqu'anéantis, ils ne fussent plus en état de leur opposer que des efforts languissans; et malheureusement les Gaulois, d'intelligence avec l'ambition des Romains, ne travaillèrent que trop efficacement à accélérer leur propre ruine.

et des Gaulois; leur commerce, quoique rude, étoit franc et ouvert; ils avoient le cœur naturellement grand et généreux, parce qu'ils étoient courageux; envers les étrangers surtout, ils étoient doux et humains. *Erga hospites mites et humani* (*Mela*, *L. III*, *c.* 3, *p.* 75; *Diod. Sicul. L. V*, *p.* 215). Ils regardoient la préférence que les étrangers et les voyageurs leur donnoient, comme une faveur que le ciel n'accordoit qu'à ceux qu'il aimoit le plus. Ce n'étoit qu'après leur avoir prodigué leurs soins et les plus tendres égards, qu'ils s'informoient qui ils étoient, d'où ils venoient, et quelles étoient les affaires qui les avoient conduits chez eux. *Ad convivia hospites invitant*, *iisque finitis tunc demum qui sint*, *quid venerint*, *siscitantur.* Diod. Sicul. L. V, p. 112. *Hospites ab injuriâ prohibent*, *sanctosque habent* (*Cæs. L. VI*). Leur caractère, suivant Strabon, étoit ardent et impétueux; qualités qu'on attribuoit à l'abondance du sang qui circuloit dans leurs veines, et à la vigueur extraordinaire de leur tempérament. *Strab. L. IV*, *p.* 195.

Les passions fougueuses et exaltées des Bretons, la force de corps qui les caractérise, l'énergie de leur ame, leurs mœurs simples,

leur droiture, leur franchise, un caractère qui ne paroît se ressentir en rien de l'aggrégation ni du mélange d'aucun autre peuple de l'Europe ; l'hospitalité généreuse qu'ils excercent comme un devoir sacré envers tous les étrangers ; tel est le concours heureux de rapports, qui semble faire retrouver encore les anciens Celtes dans les Bretons du continent, et désigner en effet ceux-ci comme les derniers rejetons de ces fiers Gaulois, deux fois vainqueurs de Rome (1), dont ils se flattent d'être les vrais et originaires descendans.

(1) Par une singularité bien digne de remarque, il sembloit réservé aux Bretons de reproduire, après une révolution de plusieurs siècles, les mêmes actions qui consacrèrent de la manière la plus éclatante la gloire des Gaulois leurs ancêtres. Deux ministres de l'humble christianisme, Clément VII et Urbain VI, se disputant cette éminente dignité qui donne l'éclat, le faste et la puissance du trône, convaincus à la longue de l'insuffisance du terrible glaive de l'excommunication, eurent recours aux armes temporelles. Les Bretons s'étant engagés dans cette querelle papale, deux mille partisans de leur nation, sous les ordres de Silvestre de Budes, surprirent le capitole en 1377, et prirent d'assaut le château Saint-Ange, où ils se maintinrent une année entière. Balbiano, comte de Cuni, ayant contribué à les éloigner de Rome, mérita à cette occasion le glorieux surnom de *Camille*, pour avoir,

Jusqu'ici je n'ai présenté sur nos rapports avec les Gaulois, que des conjectures fondées sur de grandes vraisemblances : mais comme des vraisemblances ne sauroient être placées que dans la classe de ces possibilités vagues qui n'entraînent pas une conviction entière, je vais tâcher de donner plus de consistance à mes recherches, en rassemblant les parties dispersées de mes preuves, pour former un corps de celles qui me paroîtront les plus faites pour s'unir, et pour écarter les doutes qui pourroient planer encore sur notre origine.

Dans cette vue, si j'ai recours au principe de la fraternité des langues, à leur paronomasie, je trouve dans cette méthode simple et facile, dans le rapprochement du breton et du celtique, de puissans motifs de croire à leur affinité. En effet, le celto-breton expliquant tous les passages cités comme gaulois par les historiens anciens, et ces passages ayant encore de nos jours la même signification dans les deux langues, il est évident que deux peuples dont la langue est la même, ont aussi une origine commune.

comme disoient les Romains, chassé une seconde fois les Gaulois de l'Italie. *Méz. L. II.*

CHAPITRE III.

PREUVES tirées de l'Histoire, du rapport qui existe entre la langue des Bretons et celle des Gaulois.

CÉSAR, dont les ouvrages ont acquis tant de droits à notre confiance, et le guide le plus sûr que l'on puisse suivre dans les routes obscures de l'histoire ancienne, et particulièrement de celle de la partie occidentale de l'Europe, nous a conservé plusieurs expressions gauloises, dignes de fixer l'attention des savans. Une, entr'autres, devant décider du sort de ce grand homme dans une action où il se trouvoit engagé contre les Gaulois, eut un effet contraire à son application, par le seul ascendant de cette fortune prospère qui se montra toujours si constante à le servir. Voici les propres paroles de César, extraites de ses éphémérides (1), et telles qu'elles nous ont

(1) Les éphémérides étoient des journaux à la main, où César avoit coutume de marquer, jour par jour, ce qui lui arrivoit d'intéressant. Ses commentaires renferment l'histoire suivie de ses expéditions.

été transmises par Servius : *Caïus Julius Cœsar cum dimicaret in Galliâ, et ab hoste raptus, equo ejus portaretur armatus, occurrit quidam ex hostibus qui eum nosset, et insultans aït* (cecos Cæsar) (1), *quod in linguâ gallorum* dimitte *significat, et ita factum est ut dimitteretur.*

Hoc autem dicit ipse Cæsar in ephemeride suâ ubi propriam commemorat felicitatem. (*Ex Servio, L. XI. Æneid. edit. Amstelod. typ. Elzev.* 1650. *Ex antiquo vatic. exempl. c.* 8). C'est sur cet exemplaire du Vatican, que les commentaires de César ont été traduits.

L'on voit, par ce passage, que César ayant

(1) *Cecos*, ce mot interprêté par laisse, abandonne, *dimitte*, est pris ici dans un sens inverse de sa véritable signification. *Ceco*, rectiùs *sko*, n'a d'autre acception, dans la langue des Bretons, que celle de *frappe, assomme, tue*. Quand sur les origines gauloises l'histoire ne se trouve pas d'accord avec l'étymologie, si l'erreur existe quelque part, l'on peut, sans crainte de se tromper, la mettre sur le compte de l'histoire, de quelqu'autorité que celle-ci soit revêtue. *Rerum notitia à nominibus dependet. Nihil enim aliud est scientia, nisi scire per causas et originationes; quod facile demonstrare potest quantum rei litterariæ, etymologiæ et originationes conducunt.* Isid.

été délaissé par les Gaulois qui l'avoient enlevé tout armé du champ de bataille, et qui le portoient dans cet état sur son cheval, crut devoir le bienfait de la vie à l'arrêt même qui venoit de prononcer sa mort, au mot *cecos*, qu'il interpréta par *laisse, abandonne*; tandis que dans le sens gaulois il vouloit dire de le frapper, de le tuer. Cet événement extraordinaire, tel qu'il est rapporté par César, est du nombre de ceux où le défaut de vraisemblance rend quelquefois l'histoire suspecte.

Tout conspire à faire croire qu'au seul nom de César, la frayeur ayant sans doute saisi les esprits éperdus du barbare au pouvoir duquel il étoit, suspendit aussi toutes ses facultés; et César, vaincu, triompha à son insçu dans les bras même de son vainqueur.

C'est ainsi qu'à l'aspect de Marius, caché dans les roseaux de Minturne, le soldat envoyé par Sylla pour le tuer, saisi de frayeur et d'épouvante, se retira sans avoir exécuté son dessein barbare.

L'éclat des journées de Cannes, de Trebie et de Trasimène, la majesté dont Annibal portoit sur le front l'empreinte imposante, lui tinrent souvent lieu de bouclier et d'épée, pour

le garantir du fer de ceux qui conspirèrent contre ses jours. Sa vue seule imprimoit la terreur aux Romains. *Vultum Annibalis quem armati exercitus sustinere nequeunt, quem horret populus Romanus.*

En descendant à des temps inférieurs, nos propres annales nous fourniroient plusieurs exemples d'une terreur de situation pareille à celle qui fait l'objet de ces remarques. Les noms de Turenne, de Saxe, de Malboroug, devoient porter avec eux dans les combats une impression subite ; mais cette impression ne devoit certainement pas être celle d'un mépris insultant de la part de l'ennemi.

L'histoire n'ayant pas consacré dans ses fastes, d'une manière exacte, un des plus glorieux événemens de la vie de César, et qu'une erreur de sa part, désavantageuse pour lui, avoit dérobé jusqu'ici à sa renommée, j'ai aujourd'hui le double plaisir, et de restituer au vainqueur des Gaules un laurier échappé de sa couronne, et d'inspirer peut-être par cette même découverte, quelqu'intérêt pour la langue celto-bretonne. Cette langue existe encore dans ma patrie avec toute son énergie et son génie antique, mais étouffée sous le poids de

l'habitude d'être regardée comme un jargon barbare, un *baragouin* (1); elle ne paroît

---

(1) *Baragouin*, ce mot qui a passé dans la langue française pour parler d'un jargon barbare, est formé du celtique *bara*, qni veut dire pain, et de *guin*, qui signifie vin. C'est une de ces expressions que les étrangers s'attachent à retenir pendant leur séjour en Basse-Bretagne, parce que leurs besoins de première nécessité s'y trouvent liés. De retour chez eux, les mêmes mots auxquels ils avoient tous les jours été le plus redevables, leur servent à noter notre langue de ridicule, et à l'appeler un jargon barbare, un *baragouin* : c'est proprement le procès de l'ingratitude contre la bienfaisance.

C'est ainsi que les mots bretons *pétra*, *pénaud* et *paour*, adoptés également par les Français, sont aujourd'hui devenus dans leur bouche des qualifications injurieuses, pour insulter aux gens de la campagne. *Pétra* ou *pénos*, est la réponse que nous faisons aux questions que nous n'entendons pas ; ce qui correspond au français, que dites-vous? Et comme les Bretons et les Français, parlant deux langues entièrement différentes, ont beaucoup de peine à s'entendre, les mots *pétra* et *pénos* doivent nécessairement venir très-souvent dans la bouche des premiers, de même que celui de *baragouin*, dans celle des seconds. Mais en désignant les gens de la campagne, et ceux que l'on méprise sous le nom de *pétras*, un imbécille, un sot, un homme interdit, embarrassé, sous celui de *pénaud*; une langue, un jargon quelconque, sous la dénomination

redevable de ce mépris qu'à la paresse que les savans ont eue jusqu'ici de la soumettre à l'examen.

En continuant d'approfondir l'histoire ancienne, pour en extraire les passages les plus

---

de *baragouin*; l'on voit que c'est tomber dans un étrange abus des mots, pervertir la vraie signification des termes, leur donner un sens entièrement opposé à celui qu'ils ont dans l'usage ordinaire, et s'exposer par-là aux plus grandes méprises.

Les Romains, pour désigner un rustre, un homme grossier, se servoient aussi du mot *petro*. Petro, *id est villanus, rusticus. Petrones apud nos, rustici ferè dicuntur. Sic Festus. Paour* (en grec *pauros, id est parvus*), est la dénomination que l'on donne en Bretagne aux infortunés réduits à mendier, ou à gagner leur vie par leur travail. En Allemagne, le même mot ou l'équivalent *bauer*, désigne un homme de la campagne, un laboureur.

Ces exemples suffiront, je pense, pour démontrer combien il est difficile de rien écrire de complètement satisfaisant concernant les origines celtiques, quand on ne connoît pas parfaitement la langue gauloise, celle sur laquelle on fonde ses étymologies; ainsi tous les faux jugemens portés sur les origines anciennes, par une infinité d'auteurs qui se sont copiés, doivent nous rendre très-circonspects en lisant leurs ouvrages, et nous apprendre à faire usage de notre raison, sans nous rendre entièrement esclaves de celle des autres.

propres à se lier à mon sujet, je m'arrêterai encore avec intérêt, sur ce que Suétone rapporte de la légion gauloise, désignée par César sous le nom celtique *Alauda.* Cette dénomination a donné lieu jusqu'ici à diverses interprétations dont on paroîtroit fondé à se méfier, mais surtout de celle qui rend le mot *alauda* par le français *alouette*; foible attribut placé, comme plusieurs savans l'ont avancé, sur le cimier du casque des soldats de cette légion. *Plin. L. II*, *c.* 27; *Justin. L. XLIII.*

.... *Quâ fiduciâ ad legiones quas Cæsar à republicâ acceperat, alias* privato sumptu *addidit. Unam etiam ex Transalpinis conscriptam* vocabulo quoque Gallico *alauda enim* appellabatur ; *quam disciplinâ cultuque romano institutam et ornatam, postea universam civitate donavit.* Suetonius in Jul. cæs. cap. 24.

Ce passage de Suétone présente un point de critique trop intéressant à discuter, pour que je me borne ici simplement à l'indiquer.

La légion que César avoit levée à ses propres frais dans la Gaule transalpine, et à laquelle il avoit imposé le nom gaulois *alauda*, étoit sa légion chérie : après avoir fait accorder le titre

de citoyen romain à tous les soldats qui la composoient, il fit dans la suite élever plusieurs d'entr'eux aux plus grandes dignités. Tout semble favoriser l'idée que César n'avoit désigné cette légion sous le nom celtique *alaude* (*nomine gallico alauda*), que, pour annoncer qu'il l'avoit achetée de ses propres deniers; qu'elle n'appartenoit pas à la république, mais qu'elle étoit un de ses acquêts, sa propriété; ce qui est rendu dans ce sens par le breton ou celtique *malaud*, sive *malod*, *id est mihi proprium*; ce qui est à moi en propre. De-là le français *allode*, *allodial*, biens allodiaux, c'est-à-dire, biens libres, biens en propre; le latin *laudemium*, *allodium*; *id est proprium cujusque hominis patrimonium*. L'interprétation du mot *alaude*, telle qu'on la donne ici, pourroit, ce me semble, être comptée au nombre de celles qui sont l'évidence même. *Crebra hujus legionis mentio apud Cicer. et alios; etiam in inscriptionibus celebrata. Cicero, non legionem, sed milites alaudas semper vocat. Integris litteris legio alauda, dicitur apud Gruter.* Vid. Spelman. gloss. *in alodariis.*

Pausanias, qui s'attacha avec tant de soin à

recueillir les faits mémorables arrivés dans sa patrie, rapporte, à l'occasion de l'expédition des Gaulois dans la Grèce, sous la conduite de Brennus, que chaque homme d'armes parmi ces barbares étoit accompagné de deux autres hommes à cheval, qui suivant leur maître dans les combats, le secouroient dans le besoin, et lui fournissoient un cheval, s'il arrivoit que le sien fût tué ou blessé. Il ajoute que cet ordre d'hommes d'armes s'appeloit, en gaulois, *tri marckésia* (1), ou ordonnance de trois chevaux. *Pausan. c. 29, p.* 844.

La langue des Bretons explique ce passage avec autant de clarté que de précision. *Tri*, dans cet idiôme, veut dire trois; *marc'h* est la dénomination du cheval. *Késec*, au lieu de *késia* (mot visiblement accommodé à l'orthographe et à la prononciation des Grecs), est le terme générique dont nous nous servons pour parler de plusieurs chevaux réunis; ou plutôt nous n'avons pas dans notre langue d'autre mot pour rendre le pluriel anomal de cheval.

(1) *Galli equestris pugnæ institutionem, trimarkisiam nominant patriâ voce. Equum enim* markam *appellant.* Pausan. Phoc. c. 19, p. 844.

Si

Si l'on observe que les Grecs et même les Latins, dont la plume ingénieuse fût toujours soumise à l'oreille, ne nous ont transmis aucuns mots de la langue des Barbares, sans donner à ces mots une terminaison conforme au génie de leur langue, à son euphonie, l'on cessera de s'étonner de trouver ici le celtique *marc'h*, ce fléau de l'oreille, dénaturé et rendu par *mar* ; et le mot *kèsec*, adouci par celui de *késia* ou de *kisia*. Quintilien dit expressément que la prononciation régla pendant long-temps l'ancienne orthographe des Grecs et des Latins.

Pomponius Méla ajoute, que la prononciation des mots Gaulois, et même leur mécanisme, étoit si difficile à saisir; qu'il étoit impossible aux Romains et aux Grecs de citer un seul de ces mots dans leurs ouvrages, sans en altérer la forme et le sens. *Pompon. Mela. L. III.*

Plusieurs peuples des Gaules formèrent, sous le règne de Dioclétien et de Maximilien, des confédérations imposantes, pour se délivrer de l'oppression de ceux qui les gouvernoient au nom des empereurs; ces associations menacèrent toutes les provinces romaines d'une subversion totale. Elles avoient adopté, au

rapport de Properce, le nom de *bagaudes*, du genre et de la forme de leurs assemblées. *Omnia penè Galliarum servitia in bagaudam conspiravêre.* Sic Propert. *Bagad*, dans la langue des Bretons, signifie assemblage, grande réunion d'hommes. Ce mot semble fournir sur l'étymologie du mot *bagaudes*, une preuve dont l'évidence ne sauroit être contestée.

Les *soldures* étoient regardés par les Gaulois comme l'élite de leurs guerriers. Ils faisoient serment de ne jamais survivre aux chefs à qui ils avoient engagé leur foi. *Sic Plutarch. in Sertor. Valer. Max. L. II.* César dit que de mémoire d'homme on n'avoit vu parmi les Gaulois un *soldure* refuser de mourir, lorsque le chef dont il avoit suivi la fortune dans les combats avoit été tué. *Cæs. de Bell. Gall. L. III; Cæs: vocat* soldurios *eos bellatores apud Gallos, non qui mercede sed juramento se ipso alterius servitio militari devoverunt.* Fest.

Sertorius, ce rival redoutable de Métellus, étoit toujours entouré de *soldures;* il les appelloit ses dévoués. Les Romains virent avec un étonnement mêlé d'admiration, des *soldures* tombés entre leurs mains, mordre leurs

chaînes, et présenter la gorge à leurs camarades, pour terminer leurs jours; l'existence leur paroissant affreuse, sans la liberté. *Oros. L. V. c. 14, p. 272; Florus, L. II, p. 11, et L. IV, p. 12.* Du mot Celtique *soldure*, en gallois *sawldwr*, s'est formé par analogie l'anglais *soldier*, le belgique *soldaer*, le français *souldart* et *soldat*; dénomination qui est aujourd'hui celle des hommes de guerre que l'on salarie.

Les prêtres de Mars, nommés par les Romains *Saliens*, avoient coutume, à une certaine époque de l'année, d'exécuter des danses dont l'art chorégraphique consistoit, après avoir dansé en rond, à faire des voltes dans tous les sens, en observant toujours la plus stricte mesure. *Cæl. Aurel. p.* 18. Cette danse, d'une institution très-ancienne, étoit nommée *red an druo*. Red an druo, *id est circumvolatio, ex* red, *et* andruo, *vel* antruo, *quod antiqui utebantur pro redeo.* Sic Lucilius poëta, apud Cœl. Aurel. p. 21. *Red amdruare, dicitur in* saliorum *exultationibus et choreis, cùm præsul amptruavit, quod est motus edidit; et referuntur invicem idem motus.* Le *red an druo* des Romains est visiblement le même que le

red an dro des Bretons, qui, dans leur langue, signifie une course ou une danse en rond. Cette danse des *Saliens* s'est encore conservée dans notre Armorique, sous son ancienne dénomination ; et ce qui mérite sur-tout d'être remarqué, c'est qu'elle s'éxécute de la même maniére dont la figure nous a été transmise par Lucilius. La danse des *Saliens* avoit été introduite à Rome par Numa Pompilius qui étoit Sabin. Les Sabins descendus des Ombriens étoient Gaulois d'origine; et voilà pourquoi, au rapport de Denys d'Halicarnasse, *Numa* favorisa constamment à Rome les usages et même la religion des Gaulois. *Dyonis. L. II, pag.* 120 (1). Ce qui paroît être un argument irréfragable en faveur du sentiment de Denys d'Halicarnasse, est que la danse des Saliens, nommée *red an druo*, est celle des Bretons sous la même dénomination. L'étymologie éta-

(1) Cet aveu de Denys d'Halicarnasse vaut pour nous toutes les autorités. Ce savant avoit employé vingt ans de sa vie à faire des recherches sur les antiquités des Romains. Il résulte d'une foule de remarques de cet investigateur éclairé, que la langue romaine étoit un mélange d'ancien gaulois et de grec. Voyez *Dyonis. L. I, p.* 71 ; *L. II, p.* 129.

blit encore ici invinciblement, que le nom de *Saliens*, donné par les anciens aux prêtres de Mars, avoit été puisé, de même que celui de leur danse, dans la langue des Gaulois, de *saïll*, *saïlla*, en breton, sauter, danser, gambader. De-là le français *saillir*, *tressaillir*, *assaillir*; le latin *salire*, *saltare*, etc.

Pour faire sentir l'étroite liaison, et la parfaite correspondance qu'il y a entre les mots latins d'une origine inconnue ou douteuse, et nos mots celtiques, j'en produirai ici quelques exemples frappans.

Les Romains étoient nommés par les Grecs *polto fagonides*, des mangeurs de bouillie; parce qu'ils ignoroient encore l'usage du pain, quand les premières colonies grecques parurent en Italie. *Pulte autem non pane, vixisse longo tempore Romanos, manifestum est* (*Plin. Hist. nat. L. XVIII*, *p.* 8.) Cet usage de se nourrir de bouillie (l'aliment ordinaire des Bretons) venoit aux Romains des Gaulois Ombriens de l'Italie, avec lesquels ils s'étoient mêlés. De-là le surnom de *polto fagonide* que Plaute, né dans l'Ombrie, s'étoit lui-même imposé. L'origine du mot *pulmentum*, en français, la bouillie, embarrassa tous les étymo-

logistes anciens. Le latin *pulmentum*, en grec *pols, poltos*, est dérivé du breton *pouls*, en gallois *pwls, pwlts* ; de-là le nom de *pouls mel* que nous donnons encore à la bouillie de millet.

Isidore de Séville, un des plus savans étymologistes de son temps, avoit entrevu que les mots latins *cani* et *cossi* étoient deux mots sortis de la langue des Gaulois; mais il n'osoit l'affirmer. *Can*, en breton, veut dire blanc; de-là le latin *cani*, les cheveux blancs; *canities*, et autres dérivés semblables. *Cos*, en breton, un vieillard : de ce mot est évidemment sorti le latin *cossi*, les vieillards. Les mots *caulis* et *brassica*, arrêtoient également les étymologistes latins. *Caul*, en breton, veut dire un choux. *Bresic*, d'où est venu *brassica*, a la même signification. *Vid. Pezr. p.* 278 (1).

(1) Varron, le plus instruit des Romains, et le plus judicieux critique de son siècle, cet écrivain célèbre qui nous a laissé plusieurs ouvrages sur les étymologies des mots latins, convenoit de bonne foi, que ce genre de connoissances étoit l'écueil des savans, et qu'il lui étoit souvent impossible de remonter à l'origine de certains mots de sa propre langue. Ce qui prouve que sans le secours de la langue bretonne, sans le fil directeur qu'elle nous met

Plusieurs étymologistes ont assuré que la quinte-feuille, nommée en latin *pempedula*, dérivoit son nom de la langue grecque. Nous trouvons en effet que *pente*, en grec, veut dire cinq. *Deilos*, dans la même langue, est employé pour dire timide, tremblant, lâche : mais cette étymologie paroît avoir encore une source plus naturelle. *Pemp*, en breton, signifie cinq. *Deile* est le seul mot que nous ayons, pour dire *feuille*. *Pemp deile* veut dire, à la lettre, cinq feuilles ; de-là le latin *pempedula*. Du primitif celtique *pemp* (*quinque*) est sorti le grec athénien *pente*, et le grec ælien *pempte*, cinq. De même que du breton *deile*, en français, feuilles, s'est formé par antonomase le grec *deilos*, timide, tremblant, lâche : de la timidité de certains hommes, comparée à la feuille que le moindre souffle agite.

La dénomination d'*Hébrides* fut imposée dans l'antiquité à plusieurs des petites îles anglaises que l'on trouve entre l'Irlande et l'Ecosse,

entre les mains, il seroit aussi difficile de se tirer du dédale, du chaos des origines anciennes, de percer les ténèbres qui les enveloppent, qu'il étoit autrefois difficile de trouver une issue pour sortir du labyrinthe de Crète. Virgile l'a dit avant moi : *Antiquam exquirite matrem*.

parce qu'elles ne produisoient point de bled. Ces îles sont aussi connues dans quelques auteurs, sous le nom d'*Hœbudes*, en latin *Hœbudœ insulœ; id est sine frugibus; incoles fruges nescientes, pisce tantum et lacte aluntur* (*Minshœus*). Le mot d'*hébride* paroît dérivé par syncope; d'*héb eid*, qui, dans la langue des Bretons, signifie sans bled. Le latin *hœbudœ*, paroît être également formé par contraction du breton *héb boued, sine victu.* Ces îles étoient originairement habitées par des Gaulois; ce qu'annonce leur dénomination dans la langue des Ecossais des montagnes, qui ne les désignent encore que sous le nom d'*inch gall*, Gallorum insulæ.

Les Romains, au rapport de Pline, employoient de préférence, pour construire leurs canaux et leurs aqueducs, des tuiles d'une forme particulière, dont l'invention étoit due aux Gaulois. On leur avoit conservé par cette raison leur ancienne dénomination, celle de *didoron. Tegulœ apud Gallos* didoron *dictœ, à longitudine duorum palmorum.* Plin. de Vocab. gall. L. XIV. *Diou dorn,* d'où s'est formé par contraction *didoron*, veut dire en breton, deux palmes, ou deux fois la mesure de la main.

Nos premiers parens ne se désaltéroient avec d'autre boisson qu'avec celle que les fontaines et les ruisseaux leur offroient : de-là vint, au rapport de Procope, l'usage des Celtes et des Germains de rendre aux fontaines un culte religieux. Ils avoient assigné à ces eaux courantes, des génies qui en prenoient soin. Le même auteur ajoute que tout ce qui contribuoit au bien-être des hommes dans les premiers âges du monde, obtenoit sans peine les honneurs divins. Ausone fait mention d'une source abondante des environs de Bordeaux, nommée *Divona*, que les Celtes avoient placée au rang des divinités, en reconnoissance des effets salutaires qu'ils éprouvoient de ses eaux (1). *Divona celtarum lingua, fons addite divis.* *Divona*, ce mot paroît formé du gallois *doivonan*, qui, dans cette langue, signifie deux sources, deux mamelles ; ce qui feroit conjecturer que la fontaine célèbre dont parle Ausone, étoit formée par le concours et la réunion de deux sources.

Divona est, par analogie latine, une contraction de *doivonan*, pour aider au vers et à la rime.

(1) Cahors, ville du Quercy, est aussi nommée *Divona cadurcorum*.

Les charriots armés de faulx (*falcati curri*), dont se servoient les Gaulois, et qui, au rapport de Festus, étoient extrêmement légers ; se nommoient *rhedæ*. Ce mot paroît dérivé du celtique *rhed*, une course ; de-là l'anglais *readiness*, promptitude ; le syriaque *rhedah*, partir ; le grec *rheda*, un charriot léger ; le latin *rheda*, idem. *Redire*, retourner, revenir sur ses pas, etc.

Pline dit que les Gaulois nommoient *éporèdes* ceux à qui ils confioient le soin de dompter les chevaux. Leur académie s'appelloit *eporedia. Eporedia sic dicta ab eporedicis, quod Galli eo nomine prœstantes equorum domitores suâ linguâ appellant.* Plin. L. III. p. 17.

Eporedes est un mot composé, formé du grec *ippos*, un cheval, et du celtique *rhédec*, qui signifie courir, *galopper* ; de l'usage où étoient les *éporèdes* de dompter par la course les chevaux qui leur étoient confiés.

Petoritum rectius *petor rotum*, étoient selon Festus et Aulugelle, un char à quatre roues, dont les Gaulois faisoient un grand usage, (*Pomp. Fest. de verbis signif. p.* 83 ; *Aulug. L. XV, cap.* 30). *Petoar* signifie en celtique,

quatre. *Rit* est un mot corrompu de *rot*, qui, dans le breton, veut dire une roue. *Pezr. p.* 234.

Les Gaulois, étrangers au luxe et aux commodités de la vie, ne se servoient, au rapport de Sulpice Sévère, pour s'asseoir, que de petits escabeaux ou bancs, qu'ils nommoient *tripéz*, en latin *tripetiæ*; de la réunion de trois pièces, dont ces siéges grossiers étoient composés; savoir, d'une planche, soutenue par deux supports. *Tri péz*, dans la langue des Bretons, sous-entend tout ce qui est fait ou formé de trois pièces. Les Latins nommèrent dans la suite, par analogie, *tripetia*, ce que les Français appellent aujourd'hui *trépied*.

Isidore de Séville nous apprend que les Gaulois désignoient par le mot *leuca*, la distance que les Latins appelloient *mille*, et les Grecs *stadion*. *Mensuras viarum, nos millaria dicimus, Græc. stadia, Galli* leuca (Isid. Etym. L. XV). *Leu*, sive *leau*; cette dénomination est encore celle que les Bretons donnent à notre lieue commune.

Suétone rapporte qu'Antonius Primus, un des généraux de Vespasien, avoit reçu des Gaulois, dans sa jeunesse, le surnom de *Bec-*

cus, par rapport à la configuration de son nez qui étoit très-recourbé. La terminaison du mot *beccus* est latine. *Bec* est un mot breton qui répond au latin *rostrum*.

Taxea étoit, selon Origène, le nom que les Gaulois donnoient à de grandes pointes de fer, garnies de têtes. Les Celtibères les nommoient *taxa* (*Orig. L. X, c.* 1). Les Bretons se servent du mot *tach*, pour dire un clou à tête. De-là le portugais *tacha*, l'espagnol *tachuela*, l'anglais *tatch*, une attache, le français *attacher*. Tous ces mots paroissent sortir de la même source; du primitif celto-breton, *tach*.

Rinerius cite, d'après Plutarque, que le dard, ou l'harpon dont se servoient les Cimbres, ou Cimmériens, pour la pêche du gros poisson, se nommoit, dans la langue de ces peuples, *tri fen*, de sa forme triangulaire. *Trifen*: ce mot est formé du breton *tri*, en français, trois, et de *fen*, *pen* ou *ben*, lat. *caput*. *Unde fortasse nomen* finnorum *et* pannorum. *Vit. Leibnitz. Miscell. p.* 157.

Les Scythes Cimmériens, établis sur les bords du palus Mœotide (connu sous le nom de *mer Morte*), appeloient cette mer *mor*

Marusa. Sic. Plin. et Macrob. *Mor Marusa vox vere Cimbrica*, *nam* Scithæ *quibus Cimbrica lingua fuit vernacula hanc vocem habuerunt.* Macrob. *Mor Marw.* en gallois, en breton *mor Maro*, signifient la mer Morte. De ces deux mots se sont évidemment formés par extension, ceux de *mor Marusa.*

Dans toutes les affaires avec les Gaulois, le meilleur parti, au rapport d'Appien, de Plutarque et de Livius, n'étoit pas toujours celui d'attendre de pied ferme ces impétueux ennemis ; il étoit plus prudent, et beaucoup plus sûr d'abandonner son camp, ou son poste, après l'avoir fourni abondamment de tout ce qui pouvoit flatter le plus le goût de ces barbares. Le vin, surtout ne devoit pas être épargné ; c'étoit un appât auquel il étoit impossible aux Gaulois de résister. Quelques heures suffisoient pour s'assurer du succès de cette ruse perfide. On revenoit sur ses pas ; on trouvoit les chefs et les soldats plongés, les uns dans les excès de la bonne chère, les autres luttant contre le vin, et prêts à en être terrassés. L'on n'avoit alors d'autre peine, que celle de les assommer. Presque tous les Gaulois qui

passèrent avec Brennus en Asie, périrent de cette manière. (Vid. *Appian. Celt. p.* 1220; *Plutarch. Camill. T. I, p.* 141; *Camill. apud Livium, L. V, pag.* 44.) Les Gaulois qui prirent Rome, tombèrent dans les mêmes piéges, comme nous l'apprenons par un passage intéressant de Servius. Camille ayant poursuivi les Gaulois jusqu'à la ville voisine de Rome, où ils avoient exigé que les consuls leur portassent la rançon du capitole qu'ils menaçoient de détruire; ce général les surprit étendus autour des barriques. Camille, après en avoir fait un grand carnage, et leur avoir arraché l'immense butin qu'ils emportoient de l'Italie, fit, en mémoire de cet événement, appendre dans les endroits les plus apparens de la ville, les balances qui avoient servi à peser l'or romain qu'ils venoient de recouvrer; et changea l'ancienne dénomination de cette cité en celle de *Pezaur*, mot formé par contraction, du celtique *pouez aur*, ou *pouez aour*, qui signifie une balance pour peser l'or.

Pezaurum sic dict. quod illic aurum pensatum sit. Nam cum Camillus Gallos interemisset, aurumque quod Galli à Romanis acce-

perant pro capitolio non everso, *recepisset*, *et signa civitati appendisset*, *civitati nomen dedit*; *hodie pezaro.* Catull. ex Serv.

Le chef-lieu des Gaulois *Tectosages*, étoit *Toulouse*, en latin *Tolosa.* Quelques étymologistes ont avancé que cette ville dut sa dénomination, dans l'antiquité, à sa situation sur le bord de la Garonne, dans un terrein fangeux et marécageux. Dans l'opinion de ces savans, le nom de *Toulouse* seroit dérivé du grec *Toloousa*, participe de *Toloo*; *id est cœno inquino.* Cette interprétation est ingénieuse, mais est-elle également exacte? En la soumettant au breton, à cette pierre de touche infaillible des étymologies anciennes, l'on voit que le grec *Toloousa*, le latin *Tolosa*, de même que le français *Toulouse*, ont été empruntés de la langue des Gaulois. *Toul*, dans l'idiôme des Bretons, se dit au figuré d'un lieu habitable dont on veut marquer la petitesse, et telle que l'on peut se représenter Toulouse dans ses commencemens. *Louse* a, dans la même langue, le sens du latin *cœno inquinans.* Le grec, le latin et le français, se trouvant ici en concurrence avec le celto-breton, pour l'interprétation du mot *Tou-*

louse; il paroît incontestable que cette interprétation appartient de préférence à la langue qui représente encore aujourd'hui, dans l'ancienne Gaule, l'idiôme des Celtes-Tectosages, fondateurs de Toulouse (1).

Les *Tectosages*, dont le nom remplit l'Asie de terreur et d'admiration; ces indomptables Gaulois, devant lesquels les rois, sans être attaqués, sans être même menacés,

(1) Ce fut, suivant la tradition, et même selon quelques historiens, dans un marais, près de Toulouse, où les Celtes-Tectosages, frappés de la peste, à leur retour de l'expédition de Delphes, jetèrent les trésors immenses qu'ils avoient amassés dans cette guerre sacrilége. Ce sacrifice expiatoire fut regardé comme le seul moyen d'appaiser le courroux d'Apollon, justement irrité. *Just. L. XXXII*, c. 3. *Dion. apud Val. p.* 630. On prétend que Cépion rapporta à Rome quinze cents talens de l'or de Toulouse. Ce général ayant été battu quelque temps après par les Cimbres, on attribua sa défaite à l'insigne sacrilège qu'il avoit commis, en osant porter la main sur un trésor consacré. De nos jours, quand on veut faire allusion à un or qui ne prospère pas, on a coutume de citer l'or de Toulouse.

Toulon, en latin *Tullonium*. *Toul*, en Lorraine, *Tullum*; le nom de ces villes paroît dérivé de la même source que celui de *Toulouse*, et se rapporter au primitif celtique *Toul*.

venoient

venoient se prosterner, pour acheter ou pour solliciter la paix (*Justin. L. XXIV, cap.* 4; *Tit. Liv. L. XXXVIII, pag.* 16); de tels peuples, dis-je, méritent bien qu'en parlant d'une ville célèbre dont ils ont été les fondateurs, et qui renferme leurs cendres; nous payions à leurs mânes un juste tribut de vénération, en retraçant ici le souvenir de leur gloire, qui n'a été surpassée que par celle des Français leurs descendans.

L'histoire a consacré dans ses annales, l'action des trois cents Spartiates qui défendirent avec un courage héroïque le passage des Thermopyles, contre l'armée innombrable de Xercès; mais cette action éclatante n'a fait que relever aux yeux de la postérité, celle des Celtes-Tectosages, de ces illustres compagnons de Brennus, qui franchirent le même passage (1), et selon d'autres, les gorges du

(1) Quelques historiens rejettent du nombre des hauts faits des Gaulois le passage des Thermopyles, et regardent comme une fable le sac du temple de Delphes; mais Diodore de Sicile, Athénée, Valère Maxime, Appien et plusieurs autres écrivains, maintiennent ces faits comme certains. Les Français ont reproduit si souvent des traits d'héroïsme, qui ont immortalisé les Gaulois leurs ancêtres,

mont Œta, ayant à combattre toutes les forces combinées des Grecs. Pausanias dit de ces intrépides Gaulois, que leur audace ne leur fit entrevoir dans la grandeur de l'entreprise, que des motifs de plus de l'affronter. Leur rage, dit cet historien, s'enflamma tellement à la vue des obstacles que les Grecs leur opposèrent, qu'on les hachoit en pièces sans les refroidir. Ils arrachoient les traits de leurs blessures, pour les renvoyer à l'ennemi. Ils combattirent, dans cette mémorable journée, le corps nu jusqu'à la ceinture. Après avoir renversé tout ce qui s'opposoit à leur passage, et après avoir vaincu des difficultés qui auroient paru insurmontables à d'autres qu'à des Gaulois, les Tectosages coururent immédiatement à Delphes. Brennus, leur chef, dans la vue sacrilège de piller le temple d'Apollon, enrichi, disoit-il, depuis plusieurs siècles, des dons et des offrandes de la crédule ignorance, ajouta à l'impiété du dessein, la plaisanterie in-

qu'ils ont rendu croyable et possible tout ce que l'histoire nous dit de ces derniers. C'est ainsi que dans vingt siècles la postérité refusera sans doute d'ajouter foi aux prodiges de valeur des républicains français, à la multitude de leurs triomphes; mais pour nous l'histoire n'a plus d'invraisemblances.

décente ; qu'il étoit temps enfin que les dieux, opulens comme ils l'étoient devenus, partageassent leurs richesses avec les pauvres mortels. Ce discours de Brennus fit sur l'esprit des Gaulois l'effet d'un oracle ; leur bouillant courage ne fut plus arrêté par la crainte des dieux, ils suivirent leur chef. L'histoire varie sur la fin tragique de Brennus. Quelques historiens assurent que ce profanateur du sanctuaire des dieux ne survécut que peu de jours à l'expédition de Delphes, et qu'il mourut à la suite de quelques excès de folie ; d'autres prétendent que ce fut d'un accès de rage. La haine qui poursuivit sa mémoire, se mêlant dans la suite à la superstition du temps, fit attribuer sa mort, et même la destruction de son armée, à la vengeance céleste, à l'intervention des dieux dont ils avoient violé la majesté.

Si l'on doit s'en rapporter à la chronique de Delphes, Brennus, et presque tous ses soldats, furent foudroyés par Apollon. Ceux qui échappèrent au courroux de ce dieu, furent maudits, et cette malédiction s'étendit à toute leur postérité. Mais l'on connoît les pieuses fraudes des prêtres de l'antiquité

payenne ; l'on sait qu'ils ne devoient qu'à la superstition, le seul aliment dont ils nourrissoient les esprits, et la crédulité des peuples, l'empire absolu qu'ils étoient parvenus à exercer sur eux.

La dénomination de *Brennus*, donnée par l'histoire au chef des Gaulois qui passèrent en Asie, étoit un titre d'honneur, et non pas un nom. Cette qualification fut celle de plusieurs chefs de la nation gauloise, et entr'autres, de ce fier *Brennus*, qui répondit aux ambassadeurs des Romains, au siège de *Clusium*, que le droit des peuples qu'il commandoit étoit dans leur épée ; qui mit Rome à contribution, et qui reçut avec tant de hauteur les consuls chargés de lui porter la rançon du capitole qu'il menaçoit de détruire. *Brennus*, ce nom dont la terminaison est latine, est dérivé du celtógallois *brennin*, qui, dans cette langue, veut dire un roi, un chef suprême (1). Nous trou-

(1) Le nom de *Brennus* ou de *Brennin*, étoit dans les Gaules ce qu'étoit le nom de *Cyrus* dans la Perse, de *César* à Rome, de *Pharaon* dans l'Egypte : (*Pharao*, *Egyptorum idiomate*, *regem significat*, *sic Joseph.*) Ces dénominations furent, pendant une longue suite de siècles, des dénominations d'adoption d'un grand nombre

vons dans le même idiôme, dans celui des Gallois, les mots *brennin Cymru oll*, employé pour dire le roi de tous les Cimmériens; ces Cimmériens sont les Gallois d'Angleterre. *Brennin Bridain oll*, le rói ou le chef de toute l'île Britannique. *Arthur*, *brennin Brydain*, Arthur, roi de la Bretagne.

Après avoir démontré, par des preuves fondées sur l'histoire, qu'il existe un rapport frappant entre la langue en usage dans l'Armorique, et celle des anciens Gaulois, et que cette identité de langue annonce évidemment une identité d'origine : guidé par la langue de ces mêmes peuples, si je les suis dans leurs émigrations, dans leurs subdivisions en corps de nations; dans leurs invasions dans les différens pays que traversent dans leur cours le Tanaïs, le Tygre, l'Euphrate, le Danube, le Rhin, les deux Ebres; dans une grande partie des contrées bornées par l'Océan : en un mot, dans toutes celles de l'Europe et de l'Asie, où les Gaulois portèrent leurs armes victorieuses, et formèrent des établissemens : re-

---

de rois et d'empereurs, sans égard à des relations de consanguinité entr'eux.

trouvant, dans toutes ces contrées, la langue des Bretons liée et amalgamée avec celle des peuples qui les habitent; je m'environne d'une foule de preuves plus démonstratives encore en faveur de notre origine, que ne le sauroient être des récits historiques, de quelqu'autorité qu'ils soient revêtus.

CHAPITRE IV.

La langue des Bretons se trouve conservée en partie dans celles des divers peuples de l'Europe et de l'Asie, au milieu desquels les Celto-Scythes ou Gaulois formèrent des établissemens.

BAXTER, auteur d'un Glossaire d'antiquités britanniques, ouvrage fait pour piquer la curiosité, autant que pour servir à l'instruction, assure que la langue des Arméniens renferme encore un grand nombre de mots celtiques. Ce savant, né dans la Cornouaille d'Angleterre, possédoit parfaitement la langue gauloise. Baxter soutient que cette langue étoit d'un grand secours pour apprendre les langues de l'orient.

M. Sussmilch, de l'académie des sciences de Berlin, a aussi recueilli une liste assez considérable de mots asiatiques, qui ont un très-grand rapport avec le breton et le gallois d'Angleterre. Cet académicien prouve par

une infinité d'exemples, que les liens d'union entre les langues de l'orient et celles des peuples de l'occident, ne sont pas encore entièrement rompus (1).

(1) Une vérité qui paroît incontestable, d'après nos livres sacrés, est que l'Asie a servi deux fois de berceau au genre humain. Hérodote remarque qu'une tradition constante parmi les Scythes européens, étoit que leurs ancêtres habitoient anciennement la haute Asie. La langue des Scythes dût se répandre en Europe, avec ceux de ces peuples qui vinrent de la Bactriane, de l'Hircanie, de la Margiane, du Caucase et des bords de la mer Caspienne, peupler les vastes déserts de notre continent. Traversèrent-ils les mers sans d'autres guides que les étoiles du pôle, ou vinrent-ils en Europe par la Moscovie et la Pologne? C'est sur quoi nous n'avons aucune notion exacte. L'histoire contemporaine de nos derniers siècles, ne l'ayant point été de nos premiers âges, on la consulteroit en vain sur les premières émigrations des Celto-Scythes, pour passer de l'Asie en Europe. Il paroît impossible d'assigner à ces émigrations une époque certaine; elles remontent à des dates antérieures à celles des premières olympiades, sept cents soixante-quatorze ans avant Jesus-Christ, et l'on sait qu'au-delà de cette hauteur, l'on ne trouve que des déserts arides, l'on ne peut faire que des suppositions gratuites.

Il paroît régner moins d'incertitude sur le retour en Asie de quelques colonies de ces peuples. Nous connois-

La langue grecque, cette langue dans laquelle ont écrit et parlé les hommes les plus

---

sons par l'histoire, qu'une division nombreuse de Celto-Scythes ou Gaulois établis en Europe, après avoir brûlé Rome, ravagé la Macédoine, quarante-cinq ans après la mort d'Alexandre, et fait une invasion dans la Grèce, se fixa au milieu des Phrygiens et des Paphlagoniens. Ces Gaulois s'étant ensuite divisés en plusieurs nations, prirent le surnom de *Galates* ou de *Gallo-Grecs. Pausan. L. X. Tit. Liv. L. XXXVIII. Diod. Sicul. L. V, pag.* 214. L'expédition des Gaulois dans la Grèce, remonte à l'an de Rome quatre cents soixante-douze ans, environ un siècle après la prise de cette ville par le premier *Brennus*. L'histoire nous apprend encore que l'existence civile et politique des Galates en Asie, ne dura qu'environ trois siècles. Auguste réduisit leur contrée en province romaine. Cet événement mémorable arriva peu d'années après l'extinction des Gaulois en Europe par César. Ce fût alors que ce colosse antique, qui pressoit l'Europe d'un pied, et de l'autre l'Asie, après avoir menacé, pendant plusieurs siècles, ces deux grands continens, de les écraser de son poids, ébranlé lui-même jusques dans ses fondemens, s'écroula, et finit par disparoître presqu'en entier de la surface de la terre. Depuis la chute des Gaulois, Rome ne trouva plus de puissances en état de lui résister; la plupart des royaumes de l'occident et de l'orient s'engloutirent dans sa domination. On vit à ces époques brillantes les Romains donner ou briser les sceptres, avec la

célèbres de l'antiquité, avant et depuis le siècle d'Alexandre, paroît être de toutes les langues, celle qui a conservé le plus de rapport avec le celto-breton. Cette particularité est d'autant plus digne de remarque, que nous ne lisons nulle part que les Grecs aient pénétré jusque dans l'Armorique; ni que les Armoriques, cette petite portion d'hommes placés dans une encoignure de l'ancienne Bretagne, dans la partie la plus reculée des Gaules, aient en aucun temps fait passer des colonies dans l'Asie. Circonscrits dans les bornes de leur petit territoire, les Bretons n'en sont jamais sortis. Il sembleroit que le seul moyen d'expliquer la cause de l'analogie

même facilité qu'ils brisoient ou donnoient des fers. Des débris de la vaste république gauloise, qui consistoit en soixante-quatre peuples, se formèrent dans la suite la plupart des grands états de l'Europe, dont les habitans ont encore conservé dans les mœurs, dans le caractère, et même dans la langue, des traces visibles de leur ancienne origine. Ces vestiges sont aujourd'hui plus ou moins sensibles, en raison de ce que ces nations ont été plus ou moins exposées à des révolutions, et surtout à recevoir l'aggrégation d'un sang étranger; de ce mélange a nécessairement dû venir celui de leur langue.

du grec et du breton, seroit, peut-être, de se fixer à l'opinion des savans, qui, envisageant l'Asie comme le berceau originel des hommes, ont classé le grec dans le nombre des langues formées de celle des Celto-Scythes leur voisins. Ce qui n'a même été regardé jusqu'ici que comme une conjecture, paroît se convertir aujourd'hui en certitude; s'il est comme démontré que la langue celtique a servi de base matérielle à l'un des monumens les plus anciens de la littérature des Grecs, à l'histoire allégorique de leurs fausses divinités. Le style d'Hésiode, de ce père de la théogonie des payens, comparé à celui des auteurs qui le suivirent dans la carrière poétique, offre des nuances si frappantes de simplicité et de rudesse, que l'on ne sauroit douter que ce poëte n'écrivit sa Mythologie dans un siècle où la langue des Barbares, celle des Celto-Scythes, mêlée à celle des Grecs leurs voisins, dominoit dans l'idiôme de ces derniers. Dès-lors notre étonnement, de trouver le grec amalgamé avec le celto-breton, doit cesser, et nos rapports d'origine avec les Celto-Scythes en acquièrent un plus grand dégré d'évidence.

Mais, soit que la langue grecque, cette langue si douce, si harmonieuse, qui mérita d'être respectée des Romains, devenus maîtres de Sparte et d'Athènes, eût fléchi, en remontant à des époques très-reculées, sous la loi de vainqueurs plus austères, sous celle des Scythes, qui, sans égard pour l'euphonie de cette langue, la réduisirent à recevoir un grand nombre de mots de la leur ; ou que les Grecs ne se trouvant pas assez riches de leur propre fond, eussent été obligés d'emprunter les termes, les équivalens qui leur manquoient, de la langue des Barbares leurs voisins : soit encore que la langue des Grecs, trop molle, trop douce, trop monotone peut-être dans son principe, se soit accommodée de l'âpre rudesse de celle des Celto-Scythes pour se donner une force, une ame qui lui manquoient. De quelque manière enfin que l'amalgame du grec et du celtique se soit opéré; ce qu'il est impossible de déterminer à la distance où nous nous trouvons de ces siècles reculés : toujours passera-t-il pour constant que, lorsque dans deux langues étrangères l'une à l'autre, des mots se correspondent, ont la même forme, le même son et la même signification, ces

mots semblent devoir appartenir de préférence à celle de ces langues qui est la moins chargée d'élémens : or, la langue celtique ou bretonne, étant plus monosyllabique que la langue grecque, plus voisine par-là de l'origine du monde, il est évident que si l'une de ces langues est redevable à l'autre, ce n'est pas la celtique.

D'ailleurs, peut-on croire que les Celto-Scythes eussent emprunté des mots de la langue des Grecs? Les Grecs, de l'aveu des auteurs les plus graves de leur nation, tels que Socrate, Platon, Hermogène, Plutarque, etc. étoit un peuple nouveau, comparé aux Celto-Scythes. Ceux-ci disputoient l'ancienneté aux Egyptiens mêmes : *Superatis Egyptiis antiquiores semper visi Scythæ.* Just. L. II, c. 1. *Scytharum gens antiquissima semper habita.* (*Trog. Pomp. Claudian. in Eutrop. L. II*, *p.* 73). Aussi Platon fait-il dire à l'athénien Solon, par son prêtre égyptien : Vous autres Grecs, vous êtes des enfans, parce que vous n'avez aucune connoissance de l'antiquité, ni aucune antiquité de connoissances. *Vid. Plat. in Cratyl. de recta nom. græc. ration.*

Platon ayant demandé à Socrate si le mot *udor*, l'eau, étoit dérivé du grec ; celui-ci lui

répondit, qu'il croyoit que ceux d'entre les Grecs qui avoient passé sous la domination des Barbares, avoient emprunté plusieurs mots de leur langue, et que ces derniers étoient incontestablement un peuple plus ancien que les Grecs. (*Plat. in Cratyl. circa medium. Clem. Alex. Strom. L. I. Reor equidem nomina Græcos à Barbaris eos qui præsertim sub Barbaris sunt habuisse : quid potissimus nobis hic sermo ? An ille quod* (*ea nomina*) *à Barbaris quibusdam accepimus ? Nobis quippe antiquiores sunt Barbari.* Platon, également incertain de l'origine des mots *kvon*, sive *kyon*, un chien ; et de *pvr*, sive *pyr*, le feu ; s'explique ainsi : *Vide ita que ne nomen hoc* pvr, *Barbaricum sit, neque enim facile est istud græcæ linguæ accommodare* (1).

Udor, ce mot est par inversion, par la transposition d'une seule lettre, le même que le primitif celto-scythique *dour*, en breton, l'eau : delà le latin *sudor*, *id est aqua manans à facie. Kvon* sive *kyon*. La racine de ce mot se trouve également dans le *ky* ou *ki* des Bre-

(1) *Voyez* à l'article *Pyrénées*, mes observations sur le mot grec *pur*, *pyr*.

tons, pour dire un chien. Delà le français *cyniques*, le latin *cynici*, *antiquitùs kynici*; *quod canum more in propatulo coirent*; *aut quod in hominum vitas*, *nullo discrimine invehebantur.*

Apud Græcos littera v. *Duplicem sonum habet*; *accedit ad litteras* u. *et* y. Euseb. V, *transit in* y, *ex ionum dialecto.* Euseb. (1).

Fourmont, ce savant qui a répandu les plus grandes lumières sur les premières origines de la langue grecque, soutient que les mots de cette langue, véritablement primitifs, ont été puisés dans le phénicien, et particulièrement dans la langue des Thraces et des Scythes. Voici des exemples qui sembleroient venir à l'appui du sentiment de Fourmont; mais comme je les cite par anticipation, et hors de leur place, je les réduirai ici à un petit nombre de rapprochemens (1).

---

(1) On trouvera dans mon Vocabulaire comparatif des langues, un grand nombre de mots grecs que j'ai revendiqués, comme ayant appartenu primitivement à la langue des Celto-Scythes.

Mots scytho-bretons, simples, et par conséquent primitifs.	*Mots grecs composés, et par conséquent dérivés.*
BRETON.	GREC.
Ael, sive *avel*, le vent. . .	*Aella*, grand vent, tempête.
Pemp, cinq.	*Pente*, grec œolien, *pempte*.
Ær, *er*, l'air.	*Aer*.
Forn, un four.	*Phornos*.
Al, autre.	*Allos*.
Cam, courbe.	*Kamplo*, je plie, je rends courbe.
Alb, *Alp*, blanc.	*Alphos*, apud *hesych*.
Ar, *Arar*, charrue.	*Aroura*, id est *arvum*, quod aratum, nec dum satum est.
Ars, *arth*, un ours en Gallois.	*Arktos*.
Tri, trois.	*Treis*.
Aur, *Aour*, de l'or.	*Auron*.
Kanab, le chanvre.	*Kanabis*.
Ax, *ax tro*, un essieu en Gallois.	*Axon*, teres, ille stipes circa quem vertitur rota.
Dék, dix.	*Deka*.
Caul, choux.	*Kaulos*.

En comparant les langues anciennes entre elles, l'on voit, malgré les nuances qui les différencient, qu'elles renferment encore en grande partie les élémens d'une langue matrice, ceux d'une langue primitive. En effet, les idiômes des peuples de l'orient se retrouvent, quoique sous des formes variées, dans les idiômes des peuples de l'occident; de sorte que

que l'on pourroit dire de ces diverses langues, ce qu'Ovide dit de la ressemblance caractéristique que l'on remarque entre des sœurs. *Facies non omnibus una, nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.* La plus légère attention donnée ici au rapprochement des langues, suffira pour pénétrer de cette grande vérité: et pour convaincre même que la langue hébraïque, qui compte au nombre de ses dialectes le syriaque, le chaldéen, le phénicien, le samaritain, l'éthiopien et l'égyptien, aboutit ainsi que le grec, et les autres langues asiatiques, au celto-scythique; à ce point central d'où sont présumés sortir tous les fils qui lient encore aujourd'hui le plus grand nombre de langues entr'elles. L'on seroit peut-être fondé à conclure de ces divers rapprochemens, que s'il nous reste un moyen de franchir les barrières presqu'insurmontables que le temps a élevées entre nous et la haute antiquité; de remonter en quelque sorte au berceau originel des hommes, ce ne peut être qu'en remontant à l'origine des langues. Pour arriver à ce but, qu'on ne paroît avoir encore atteint que par la pensée, il ne faut que du courage et un bon guide. Plusieurs ont cherché ce guide

dans la langue hébraïque, et se sont égarés. Saint Jérôme, qui possédoit cinq langues, entr'autres l'hébreu, soutient que cet idiôme s'étoit formé de l'assemblage de plusieurs idiômes étrangers; et qu'on ne pouvoit, par cette raison, regarder la langue hébraïque comme une langue matrice. *Omnium penè linguarum verbis utuntur hœbrei* (*Sic Hyeron. in cap.* 7; *Isaï*). Les exemples suivans, en démontrant qu'il règne une grande affinité entre l'hébreu et le celtique, serviront à confirmer la remarque de S. Jérôme, ou au moins à la justifier à quelques égards.

RAPPORTS
ENTRE L'HÉBREU ET LE BAS-BRETON.

Mots bretons simples, et par conséquent primitifs.	*Mots hébreux, syriaques et chaldaïques composés, et conséquemment dérivés.*
Bro, pays, contrée.	Héb. *Baro*, mot formé par épenthèse de *bro*.
Ber, une broche.	Héb. *Bheriach*, lat. *veru*.
Bab, *babic*, un marmouzet, une poupée. . , ...	Héb. *Baba*.
Ach, une hache.	Héb. *Atsd*.

Mots bretons simples, et par conséquent primitifs.	*Mots hébreux, syriaques, et chaldaïques, composés, etc.*
Breur, frère.	Héb. *Berith*, pactum fœdus; est enim inter fratres fœdus amicitiæ ipsa autore natura.
Bagad, assemblée, réunion d'hommes.	Héb. *Bagad.*
Aël, *avel*, vent.	Héb. *Avel*, *abel*; flatus.
Alb, blanc.	Héb. *Laban*, par inversion du celtique *alb*; lat. *albus.*
Pas; id est mensura quinque calceorum.	Héb. *Phazag*, progressus est; *phasach*, transire.
Bara, pain.	Héb. *Barach*, panem manducare.
Rhédec, courir.	Syr. *Rhedah*, proficisci.
Tan, le feu.	Héb. *Tannur*, lucerna.
Askel, l'aile.	Héb. *Atsil*; lat. *ala.*
Taro, *tarv*, *taru*, un taureau.	Chald. et syr. *Tauro*; arab. *taur*; punic. *thrau*; lat. *taurus.*
Ti, maison, demeure. . . .	Héb. *Ti.*
An-oc'h, l'homme déjà sur l'âge.	Héb. *Enosch*, l'homme rassis, d'un âge mûr.
Ran, grenouille.	Egypt. *Rana*, héb. *ranach*, personuit, vociferatus est.
Iac'h, plein de vie et de santé.	Héb. *Chajach*, id est vivere; *chaijach*, quod vivit.
Adare, encore.	Héb. *Adar*, rursus.
Gél, la gelée.	Héb. *Gelad*; chal. *gelad*, id est congelari.

Mots bretons simples, et par conséquent primitifs.	*Mots hébreux, Syriaques et chaldaïques, composés, etc.*
Mat, bon.	Héb. et chald. *Matach* et *matak*, doux, agréable au goût.
Dec, dix.	Chald. *Deka*, decem.
Dant, une dent.	Persan, *Daudant*; lat. *dens.*
Phalc'h, une faulx. . . .	Héb. *Phalacgh*; chald. *phalak*; syr. *pheleg.*
Mor, la mer.	Syr. *Mar*; lat. *mare.*
Gœll, couleur jaune.	Chald. *Chelta*; lat. *flavus.*
Marc'h, un cheval. . . .	Tudesque et angl. *Mare*; chal. *meri*, jumenta.
Korn, sive *corn*, une corne.	Héb. *Keren*; chal. *karna*; punic. *carn.*; lat. *cornu.*
Tal, le front, la partie supérieure de la tête.	Héb. *Talach*, être au-dessus.
Bod, branche.	Héb. *Bad.*
Kouf, sive *houf*, un coffre.	Chald. *Koufa.*
Ster, une étoile.	Pers. *Star.*
Car, une charrette.	Chal. *Carron*; lat. *carrus.*
Maga, *magui*, nourrir. . .	Arab. *Magahh*; héb. *maschah*; lat. *nutrire.*
Ler, du cuir.	Hébr. *Leor*, la peau.
Ogyg, sive *oc'hig*, un vieillard.	Egypt. *Ogyggos*, premier roi de Thèbes, contemporain de Moïse; ainsi nommé de son grand âge.
Kar, *kari*, *karout*, aimer.	Héb. *Iakar*, carus fuit.
Tri, trois.	Héb. *Theri*, per antiphras *duo.*

Mots bretons simples, et par conséquent primitifs.	*Mots hébreux, syriaques et chaldaïques, composés, etc.*
Mam, mère.	Héb. *Aman*, nutrio; chald. *ama*, nutrix.
Kanab, le chanvre.	Héb. *Kaneh*; calamus arundo.
Mint, la menthe.	Chald. *Mentach*; lat. *menta*.
Ker, ville.	Héb. *Keria*; syr. *karita*.
Sac'h, un sac.	Héb. *Shak*, *sak*, id est texit.
Al, autre, de-là le franç. *aliéner*.	Héb. *Alas*, separare.
Séc'h, franç. *sec*.	Héb. *Sachach*; lat. *siccus*.
Ol, tout.	Héb. *Col*, par prothèse, du celtique *ol*.
Sur, aigre.	Héb. *Seor*, fermentum.
Sod, un sot.	Syr. *Sote*, chald. *seta*, stultum agere.
Roguet, déchiré.	Héb. *Ragats*; lat. *laceratus*.
Mark, *merch*, marquer, imprimer un signe sur quelque chose, noter.	Chald. *Marak*, imprimer.
Tal, haut, élevé.	Héb. *Thal*; lat. *editus*.

La partie la plus curieuse, et la plus instructive de la métaphysique des langues, seroit peut-être celle qui nous indiqueroit, comment certains mots d'un idiôme, puisés dans un idiôme plus ancien, ont passé de leur signification première et naturelle, à leur signification actuelle et acquise.

La langue hébraïque nous offre une infinité de ces exemples ; presque toutes les dénominations dans cette langue, et particulièrement celles des hommes, ont leurs équivalens dans l'idiôme des Bretons. Mais ces mots, exactement les mêmes pour la forme, pour la contexture et pour le son, renferment rarement le même sens dans ces deux langues. C'est ainsi que les Bretons et les Hébreux disent, dans des acceptions différentes :

Ael, Bara, Toas, Ezra, Ephron, Ephod, Eden, Ebron, Hebron, Pelech ; Aman, Jada, Merodach, Bishag, Joash, Joas, Tidal, Phaleg, Chomer, Lampsach, Bethbara, Bethlem, Bethuel, Samhuel, Samson, Baal, Canaan, Canan, Penmen, Ruth, Reuben, Heber, Noah, Enoch, Cam, Barruch, Ber, Beroch, Fala, Beniach; Benhddad, Rebecca, Adam, Eva, etc.

Le mot *Noë*, en hébreu *Noah*, *id est quiescens*, répond au Breton *Noëth* et *Noath*, en gallois *Noëth*, latin *nudus* ; privé de vêtemens, l'homme nu. Ce fut dans cet état où *Noé* fut trouvé par ses enfans, à la suite de son ivresse. *Enoch*, ce nom en hébreu veut dire dédié. *Enoch*, en breton signifie le vieillard :

ce prophete avoit près de 400 ans lors de sa translation dans le ciel (1). L'époque de la translation d'*Enoch*, se rapporte à l'an 987 du monde. Le nom de *Reuben*, fils aîné de Jacob, répond au latin *videre filium*; cette dénomination est insignifiante. *Reuben, sive ruben,* en breton la tête rouge, ou les cheveux rouges (2). *Benaïach* ou *Benjach*; en hébreu, le bâtiment

(1) Les prophéties d'*Enoch*, contemporain d'*Adam*, ont été recueillies par Saint-Judes, et paraphrasées par Syncellus. *Vid. Syncell. de prophet. Enoch, pag.* 11 *et seq.*

(2) Si les noms de première invention, et particulièrement ceux des hommes, furent dans l'enfance du monde, de simples noms appellatifs, des sobriquets empruntés des qualités physiques ou morales des individus; de leurs défauts naturels, ou de quelqu'unes de leurs perfections, de la couleur de leurs cheveux, de celle de leur peau, ou enfin, de quelque circonstance particulière et intéressante de leur vie, ce qu'il est assez naturel de présumer. Sous ces rapports, il paroîtroit que le breton a ici sur l'hébreu, l'avantage d'une plus juste application, dans l'interprétation qu'il nous donne des noms primitifs des hommes, conservés dans nos livres sacrés. Mais, pour identifier avec précision ces dénominations, il faudrait pouvoir se transporter aux époques où elles furent imposées.

du Seigneur. *Benïach*, en breton, la tête saine. *Benhadad*, en hébreu, le fils du bruit. *Ben hédad*, en breton, le portrait, la figure, la même tête que son père. *Rebeccah*, femme d'Isaac, en hébreu, grasse et pleine. *Rébec*, est en breton le sobriquet que l'on donne à une trop grande parleuse. Hébreu *Cham*, en breton, *Cam*, le boiteux. Hébreu *Ruth*, en breton *Ruth*, sive *Ru*, le rouge. Hébreu *Barruch*, breton *Barruch*, *contractum ex baro rhu*; la barbe rouge. Hébreu, *Ber*, breton *Ber*, le petit, le court. Hébreu, *Beroch*, breton *Beroch*, le plus petit, le plus court. Hébreu, *Fála*, breton *Fala*, le plus mauvais.

Adam, ce nom ne sauroit être interprété en hébreu que par *adham*, *id est rubuit*, il rougit, ou par *adamach*, *terra rubra*, la terre rouge. Les Hébreux rendent le nom d'*Eve*, latin *Eva*, par *hava*, latin *vixit*, elle vécut. *Eva* et *Adam*, ces mots paroissent être des mots purement celtiques. Ce sont les premières expressions qui sortent de la bouche des enfans des Bretons, pour solliciter les besoins les plus pressans de la nature : par le mot *eva*, nos enfans demandent à boire, et par *adam*, ils demandent à manger. *Est enim propriè*

parvulorum Britonum, potum et cibum, eva *et* atam, *sive* adam *vocare.*

Appien, Pausanias, Dion Cassius, Arrien, et plusieurs autres historiens, donnent aux Gaulois et aux Germains le nom commun de Celtes. Strabon étoit persuadé que ces peuples étoient sortis des mêmes ancêtres. *Strab. L. IV. p.* 196. Le rapport qui existe encore entre l'idiôme des Bretons et celui des Allemands, est tel, qu'il ne seroit pas impossible de réduire une partie des expressions de cette dernière langue à des racines celtiques. Et quoique plusieurs des mots tudesques que j'ai cités dans mon vocabulaire puissent paroître altérés dans leur forme ancienne; l'on remarquera cependant que tous, ou presque tous ces mots, ont conservé leurs lettres radicales, celles de première invention : et qu'ils ont encore dans ces deux idiômes la même acception, ou l'équivalent de la même acception. *Facies consistit, quamvis vultus sœpe mutatur.*

Bochard, dans ses savans Mémoires sur l'histoire ancienne de la Suisse, dit que toute personne qui entend la langue de l'Helvétie romande (du pays des Grisons), et la langue celtique, peut se convaincre que cette der-

nière langue est encore vivante en grande partie dans cette contrée, et que ce ne fut que depuis l'invasion des Suèves, des Allemands, et des Bourguignons, lorsque ceux-ci surpassèrent en nombre les Helvétiens d'origine, dans les parties orientales et septentrionales de ce pays, que l'idiôme des premiers commença à prévaloir sur la langue celtique, et finit par devenir la langue dominante de ces contrées. Tacite comprend les Helvétiens au nombre des nations gauloises qui quittèrent leurs anciennes demeures pour s'établir au-delà du Rhin. *Tacit de more. Germ. cap.* 28.

La langue *erse*, ou le *gallic* parlé dans les montagnes d'Ecosse, et dans la petite île de Saint-Kilda, une des Orcades, paroît avoir aussi conservé une grande affinité avec la langue celtique. Et malgré la difficulté d'expliquer la langue *erse* par le bas-breton, l'on ne sauroit disconvenir que la première de ces langues ne renferme une infinité de mots communs à la nôtre. Je me bornerai à en citer quelques-uns, tels que *neartz*, la force; *sel*, le regard; *sel mat*, une bonne vue; *gaëll*, jaune; *ti*, maison; *gall*, gaulois; *du*, noir; *anhal*, haleine; *crom*, courbé; *crom leach*,

un lieu montueux; *mac* et *mab*, fils, etc. etc.

Le célèbre Macpherson a rassemblé les restes précieux de la langue d'*Ossian*, barde erse du deuxième siècle, et les a fait connoître par une traduction anglaise, dans laquelle il a fait passer toutes les beautés des fragmens de poésie de cet ancien auteur. On a mis le poëme d'Ossian, traduit par Macpherson, à côté des plus célèbres productions des poëtes orientaux. En vain les critiques ont tenté de contester aux vers d'Ossian une partie de leur mérite, et même leur antiquité; tous les efforts de l'envie pour les déprimer, n'ont réfléchi que de la honte sur leurs détracteurs.

M. d'Harold donna le premier une traduction allemande, en prose, de l'ouvrage de Macpherson, en 1775. Nous avons aussi une traduction française du poëme erse *Temora*, par M. de Saint-Simon, qui y a joint un discours préliminaire et des notes très-instructives. Presque tous les personnages d'*Ossian* ont des noms significatifs, tels qu'Œil de combat, Rayon de soleil, Tête d'ours, Racine d'arbre, Bonne vue, Oreillard, etc. etc.

J'observerai qu'un grand nombre de nos familles de Bretagne, portent aussi des noms de

première invention, semblables à ceux que l'on trouve dans Ossian ; tels que les suivans : *Penmar'ch*, Tête de cheval ; *seouarnec*, l'Oreillard ; *Rochcaër*, Beau rocher ; *Pen-treus*, Tête de travers ; *Gars-pern*, Haie d'épine : *Bronnec*, le Mamelu ; *Troadec*, l'Homme aux grands pieds ; *Coz*, le vieillard ; *Moal*, le Chauve ; *Lagadec*, l'Homme aux grands yeux, etc. etc.

Ces noms propres, significatifs et représentatifs des choses, ainsi qu'un grand nombre de mots communs aux *Erses*, ou Ecossais des montagnes, et aux Bretons, à deux peuples si voisins de la nature par leur simplicité, et par leurs mœurs, semblent former sinon une preuve décisive, au moins une grande présomption, en faveur de leur origine antique et commune.

La langue irlandaise, qui est un dialecte de la langue *erse*, doit être également comptée au nombre des langues qui ont conservé un grand rapport avec le celto-breton.

Personne n'ignore que la langue vulgaire des habitans de la province de Galles, ou de *Walles* en Angleterre, et celle des Bretons du continent, ne soient deux dialectes de la même langue. Ce sont deux sœurs, caractérisées par

l'air de famille le plus frappant. Le rapport qui existe entre ces deux langues est tel, que les Bretons et les Gallois s'entendent encore de nos jours sans interprête. Leurs dialectes sont aujourd'hui les seuls qui nous retracent l'ancien celtique dans l'état où étoit cette langue dans les Gaules, avant l'invasion des Romains (1). On découvre également dans le ca-

(1) La langue gauloise, qui existe encore dans l'ancienne Bretagne, ne fut abolie dans les autres provinces des Gaules que successivement : elle y étoit d'un usage général dans le quatrième siècle, avant que les Romains ne fussent troublés par les Francs, dans la jouissance de cette vaste contrée. Sulpice Sévère qui vivoit dans le cinquième siècle, semble même insinuer qu'elle n'y étoit pas encore éteinte de son temps. Dans le premier de ses dialogues, il fait dire à un de ses interlocuteurs, *tu verò cellice, vel si mavis Gallice loquere, dummodo jam martinum loquaris.* Sulp. Sever. Dialog. 1 de virt. Monach. orient. c. 20.

Si l'on s'attache à approfondir les causes qui contribuèrent le plus à affermir la langue des Gaulois dans l'ancienne Bretagne; tout semble favoriser l'idée, que ceux de ces peuples qui se retirèrent dans les parties les plus septentrionales des Gaules, dans les lieux les plus sauvages de l'Armorique, les moins propres, par-là, à tenter l'avidité des conquérans, durent y sauver leur

ractère, les mœurs, dans les usages et dans les coutumes des Gallois et des Bretons, une con-

---

langue, leurs mœurs et leurs usages, d'une subversion totale de la part des Romains et des Francs. A ces raisons, paroissent se joindre encore celle de l'établissement que formèrent dans l'Armorique les Bretons insulaires, Gaulois d'origine. Ceux-ci, s'étant engagés dans la cause des tyrans Maxime et Constance, passèrent la mer pour seconder les vues ambitieuses de ces deux princes, qui cherchoient à se frayer une route à l'empire d'Occident. Après quelques succès éphémères, Maxime ayant été vaincu par Théodose, et Constance étant tombé au pouvoir d'Honorius, les débris de leurs armées (composées de la fleur de la jeunesse de l'île britannique), se trouvant dénués de moyens de regagner leur patrie, se fixèrent dans l'Armorique, vers la fin du troisième siècle, et vers le commencemeot du quatrième. *Vid. Zosim. L. IV, p. 248. Id. L. VI, p. 376. Flor. Hist., p. 106.*

A d'autres époques, les Bretons insulaires, pressés et resserrés par les Pictes, habitans féroces de l'Ecosse moderne; par les Saxons et les Jutes, nations germaniques de la Péninsule cimbrique, vinrent également chercher un asyle dans notre Armorique, vers l'an 440. Tous trouvèrent, dans les Bretons du continent, des peuples amis et hospitaliers, qui parloient leur langue, et qui les incorporèrent avec joie à leur nation.

Quelques écrivains anglais assurent que les insulaires,

formité parfaite ; la trempe de leur ame est la même. La gloire et l'amour de leur patrie, le

---

devenus les plus nombreux, imposèrent à l'Armorique le nom de leur propre contrée, celui de Bretagne ; mais ce sentiment n'étant étayé d'aucune preuve fondée sur l'histoire, et l'histoire n'admettant pas de suppositions gratuites, on n'apperçoit dans l'opinion de ces écrivains, aucune raison d'y déférer. L'on ne sauroit se prêter qu'avec répugnance à l'idée que les généreux Armoriques, qui accordèrent l'hospitalité à des peuples opprimés et fugitifs, et qui leur offrirent un asyle dans toutes leurs adversités, aient consenti, en aucun temps, à se soumettre aux lois de ces derniers. Ce qui paroît le plus vraisemblable, est que les Armoriques reprirent le beau nom de Bretons, qu'ils avaient donné aux insulaires, quand ceux-ci, vaincus par les Saxons, renonçèrent à l'insigne honneur de le porter.

Le vénérable *Béde*, ce savant si recommandable par sa grande véracité, convient de bonne foi que l'Angleterre, sa patrie, eut pour premiers habitans des Bretons du continent, de qui elle prit le nom. Et que ces peuples, selon une tradition ancienne, reçue dans le pays, étoient venus de l'Armorique dans l'île britannique. *Bed. Hist. eccles. L. I, cap.* 1.

Il est reconnu par l'histoire, qu'il existoit anciennement des peuples, sous la dénomination de Bretons, non-seulement dans l'île britannique, mais même dans les Gaules et dans l'Espagne.

sublime enthousiasme de la liberté, ces sentimens si propres à exalter le courage, leur

---

Duvitiac, druide, et chef des Eduens, gouvernoit, au rapport de César, une partie de la Gaule celtique et de la Bretagne. Pline compte aussi des Bretons, parmi les peuples maritimes des Gaules, en face de la Grande-Bretagne, habitant la contrée, connue aujourd'hui sous le nom de Boulogne-sur-Mer. Un ancien auteur grec, cité par Dyonisius, fait mention de Bretons établis dans la partie de l'Espagne la plus voisine des colonnes d'Hercule. *Camd.*, *p.* 12. Les anciens Galiciens espagnols (Gaulois d'origine), occupoient le territoire de Mondonedo, dont la capitale étoit *Britonia*, aujourd'hui Sainte-Marie de *Bretona. Hist. crit. d'Esp.*, *t. VIII*, *p.* 20. *Ptolem. geogr. L. II. Tit. Lusit.*, *p.* 88. Les deux cohortes bretonnes, que les Romains entretenoient dans leurs armées, avoient été levées dans la Celtibérie; elles se nommoient *Flavia* et *Elia*, du nom de *Tite Flavien Domitien* et d'*Elien Hadrien.* On trouve dans le recueil des pierres gravées et des médailles, inscription 934, ces paroles: *Cohortes br. alœ. Britt.*, *etc.* Tacite dit que la langue des Bretons insulaires, les mœurs, les usages de ces peuples, prouvoient qu'ils tiroient leur origine des Gaulois. *Tacit. Agricol.*, *cap.* 2. *Vid. Camd. britt.*, *p.* 12 et 25.

Si le continent a peuplé les îles, ce qui n'est plus un problême, les Bretons insulaires sont forcés de reconnoître qu'ils doivent leur dénomination à des Bretons

in

mit souvent les armes à la main, pour décider s'ils devoient vivre en hommes libres, ou végé-

---

de la terre-ferme. Mais ce qui offre la preuve la plus convaincante, que les Bretons de l'Armorique, qui n'étoient séparés de l'Angleterre que par un court trajet de mer, implantèrent les premières colonies dans cette île, est que leur langue y est encore existante; il paroît même qu'ils y portèrent aussi les divers noms des contrées, des villes et des demeures qu'ils avoient quittés; de-là le nom de *Cornwal*, donné à la partie de l'Angleterre, qui se trouve en face d'une contrée de la Bretagne, nommée également *Cornouaille*, et le nom de *Guénet* ou *Guineth*, imposé dans l'antiquité à la partie de la province de Galles, habitée par les anciens Ordovices, en face des côtes de notre Armorique, nommées *Guinet*, *Guénet* et *Vénet* (le pays de Vannes). Les Guénètes ou Vénètes de l'Armorique (*Veneti*); et ceux de l'Angleterre, nommés dans les auteurs, *Guinethi* et *Venedoci*, étoient évidemment sortis des mêmes ancêtres. Il y avoit encore entr'eux, du temps de César, des relations de commerce et de grandes liaisons d'amitié. Les secours que les Vénètes de l'Angleterre envoyèrent aux Vénètes de l'Armorique, pendant que César assiégeoit en personne, *Vannes*, la capitale de ces derniers, lui servirent, dans la suite, de prétexte pour entreprendre, avec une flotte de mille voiles, l'invasion de l'Angleterre. *Sic cotas apud Atheneum.*

ter comme des esclaves. La force réussit pendant quelques instans à plier leurs têtes altières sous le joug, mais elle ne les y façonna jamais. Leur caractère resta toujours indomptable. Au milieu des chances variées de la fortune, on les vit, sous deux hémisphères différens, opposer, pendant une longue succession de siècles, leurs armes à celles des Romains; et résister

---

Pline nomme les îles de Glénan, de Groix et de Belle-Ile (*Veneticæ insulæ*), les îles vénitiennnes, parce qu'elles étoient du domaine des *Vénètes* de l'Armorique, et en face de leur rivage. Strabon et Sénèque regardoient les *Vénètes* des Gaules, comme les fondateurs de Venise (*Sic Seneca apud Pomponium Sabinum.* Strab. L. IV, pag. 297 et seq.). De-là, la dénomination *Gallicæ Veneticæ paludes*, conservée dans les cartes de l'ancienne Italie, aux soixante petites îles, sur lesquelles Venise est bâtie. Les Vénitiens ayant décliné leur origine des *Vénètes* de l'Armorique, par des motifs qu'on ne sauroit soupçonner être ceux de la vanité, ont préféré de se chercher des ancêtres parmi les *Vénètes* ou *Hennètes* de l'Asie. Græc. *Hennetoi.* Henneti, *Paphlagoniæ populi qui cum Antenore duce in intimum maris adriatici sinum venissent, permixti Trojanis, omnes eo nomine* Veneti *appellati sunt.* Ptolémée place aussi dans le comté de Donegall, en Irlande, un promontoire nommé en latin *promontorium Vennicnium.*

avec des forces disproportionnées, les uns aux plus puissans efforts des Pictes, des Saxons, des Danois et des Normands; les autres aux entreprises réitérées des Francs et de leurs descendans, également conjurés contre leur liberté. Si les Gallois, victimes de l'ambition des rois, succombèrent sous les ruines de leur pays, après avoir combattu avec un courage digne d'un meilleur sort, pour faire triompher la plus noble des causes, celle de la liberté; aussi long-temps que les peuples libres seront comptés au nombre des peuples de la terre, il leur restera des droits à l'admiration et à l'estime. Plusieurs des nations qui se sont rendues célèbres par leurs conquêtes, et en réduisant les hommes à l'esclavage, ont disparu, englouties dans d'autres dominations; et nous n'avons donné aucun regret à leur chute; mais on s'attendrit sur les malheurs, sur le sort d'un peuple ami de la paix, qui, content du sol stérile où il étoit né, de ses forêts, de ses montagnes marquées par la nature, comme le dernier asyle de la liberté, y défendit la sienne, sans jamais chercher à violer, ni à troubler celle des autres.

La langue gauloise, qui étoit aussi, il y a

quelques années, la langue vulgaire des peuples du pays de *Cornwall* en Angleterre, se trouve aujourd'hui entièrement éteinte dans cette contrée.

Voici un exemple des rapports qui existent entre le gallois et le bas-breton. Les mots dans ces deux langues, sont non-seulement analogues, mais identiques.

NOMS de nombre en Breton et Gallois.

FRANÇAIS.	BRETON.	GALLOIS.
Un.	*Un, unan.*	*Un, yn.*
Deux.	*Daou.*	*Dau, doy.*
Trois.	*Tri.*	*Tri.*
Quatre.	*Pévar,*	*Pedwar.*
Cinq.	*Pemp.*	*Pymp, pump.*
Six.	*Chouech*	*Chwech, Chweich.*
Sept.	*Seitz.*	*Saith.*
Huit.	*Eïtz.*	*Wyth.*
Neuf.	*Nao.*	*Naw.*
Dix.	*Déc, dég.*	*Déc, dég.*
Vingt.	*Ugaint.*	*Ugain.*
Soixante-dix.	*Dec à Triugaint.*	*Dec à triugain.*
Six cent soixante.	*Chouech cant à triugaint.*	*Chwech cant à triugain.*

Ptolémée remarque, que les noms propres des Bretons insulaires, et des Gaulois du continent de qui les premiers tiroient leur origine,

étoient encore de son temps les mêmes. Cette conformité de noms s'étendoit aussi, selon cet historien, aux anciennes cités et aux habitations de ces peuples. *Ptolém. L. III, cap. 3; Cæs. L. V, cap. 21.*

Les observations suivantes serviront à confirmer les remarques de Ptolémée. Les Bretons ne verront pas, sans une agréable surprise, que les dénominations imposées par les Gaulois, leurs ancêtres, à leurs propres villages ou demeures dans le continent, se trouvent également conservées au plus grand nombre des habitations des *Gallois*, et à celles des peuples du pays de *Cornwall.*

Dans le pays de Galles en Angleterre, de même que dans l'ancienne Basse-Bretagne, on trouve *Lannedi*, *Llantivi*, *Talgarth*, *Llanteau*, *Llanargoet*, *Keringar*, *Doulas*, *Trédru*, *Elian*, *Trécastel*, *Trévignet*, *Bronlais*, *Penarth*, *Castelcarreg*, *Penden*, *Coidfrank*, *Guenlian*, *Penygen*, *Penguern*, *Trélech*, *Llannunen*, *Tydon*, *Coëtulo*, *Llandeilo waur*, *Carnoth*, *Caerléon*, *Penbrok*. Tous ces noms ont été copiés sur les anciennes cartes de la province de Galles.

En *Cornwall*, on trouve *Llanysel*, *Hirvaen*,

Bodmin(1), *Penrose*, *Glasennic*, *Roch-Roch*, *Keryer*, *Trégonin*, *Bréag*, *Karné*, *Kervérin*, *Kerbran*, *Llanyon*, *Beuhic*, *Trévéren*, *Pengell*, *Porthmelin*, *Trévignon*, *Bérien*, *Trévardrés*, *Llansalos*, *Talluarn*, *Caradoc*, *Morvan*, *Kervern*, *Castel-Trérin*, *Tregonec*, *Caërphilli*, *Pengersik*, *Penwith*, *Gurran*, *Lanoë*, *Porthguin*, etc. etc.

Aucun écrivain ne s'etant attaché à saisir les rapports qui pouvoient encore exister entre les Bretons Armoriques et les descendans des anciens Celtibères qui habitent les bords de l'Ebre, j'ai pensé que des observations faites sur les lieux, pourroient intéresser les individus de deux nations séparées aujourd'hui par de grands intervalles; mais qu'un rapport d'humeur, de caractère, de langue, de coutumes, la même constitution physique; quantité de

(1) L'auteur de ces mémoires, à son retour de l'armée des Pyrénées occidentales, étant tombé accidentellement au pouvoir des Anglais, dans sa traversée de Bordeaux à Brest, fut conduit à Bodmin en Cornwall. Le temps de sa longue et dure détention, en Angleterre, ne fut pas sans jouissances pour lui, puisqu'il y employa à rédiger ce Traité, et à écrire pour sa patrie, tout le temps qu'il fut privé de combattre pour elle.

traits que le temps n'a pu effacer, annoncent avoir eu entr'elles, en remontant à une haute antiquité, des liaisons d'habitude et d'affinité. Annoncer que les Bretons Armoriques et les Aragonais ne formoient anciennement qu'un même peuple, une même nation; en un mot, que leur origine est la même.

Les Aragonais qui habitent les bords de l'*Ebre*, sont les descendans des anciens *Celtibères* qui, au rapport de Strabon, conquirent une grande partie de l'Espagne, long-temps avant les Carthaginois. *Strab. L. I.* Ces Celtes empruntèrent leur nom d'Ibères (1), du fleuve sur les bords duquel ils s'établirent; ou bien s'étant mêlés avec les *Ibères*, ces deux peuples prirent un nom commun de la réunion de leurs noms propres. Ce sentiment est celui de

(1) On trouve des *Ibères* partout où il y avoit des Celtes: en Asie, en Lydie, en Espagne, en Irlande, dans les Gaules, dans l'Italie, etc. Denys Periegete place près des colonnes d'Hercule, un peuple qu'il désigne sous le nom de *courageux Ibères*. Tous les anciens auteurs conviennent que les Celtes et les Ibères d'Espagne, étoient un même peuple: aussi Martial, né en Espagne, parlant à Licinius de leur patrie commune, dit: *Nos Celtis genitos, et ex Iberis*. Epigram. L. I, p. 26.

Diodore de Sicile. Mais Varron, dont l'autorité aux yeux des savans, a la même force que si elle avoit la sanction de toute l'antiquité, dit expressément, que les Ibères ou Celtibères d'Espagne, étoient sortis des Scythes Ibériens, placés au pied du mont Caucase, entre la mer Noire et la mer Caspienne, occupant la partie supérieure de l'ancienne Arménie, nommée aujourd'hui la Georgie. Ce savant cite, au soutien de ce qu'il avance de l'origine commune de ces peuples, la conformité qui se trouve entre le nom des rivières, des montagnes et des lieux les plus remarquables des deux Ibéries.

RAPPORTS entre les Aragonais et les Bretons Armoriques.

On retrouve encore parmi les Aragonais, la candeur et la simplicité des mœurs gauloises; la loyauté, la franchise de leurs ancêtres. Ils jouissent d'une haute réputation de bravoure. Florus les nomme la force de l'Espagne, *Robur Hispaniæ.* Dans les armées espagnoles, les postes d'honneurs leur sont toujours confiés. Silius Italicus dit qu'aucun peuple de la terre ne porta jamais plus loin qu'eux le

mépris du danger et celui de la mort. *Prodiga gens animi, et properare facillima mortem, et fati modus in dextra est.* Chez ces peuples, ajoute le même auteur, les préférences dans toutes les classes de citoyens se mesuroient toujours à la vertu, et le mépris au vice.

On n'accuse les Aragonais que d'un défaut, qui est l'obstination : les Espagnols les nomment *Los Toçudos*, les durs de tête. Les Aragonais, de même que les Bretons, ont conservé le goût de tous les exercices gymniques des Celtes leurs ancêtres, et sont particulièrement renommés pour la force et pour l'adresse (1). Ils sortent rarement sans leur *cachiporra*, espèce de petite massue, pareille à celle que portent nos Bretons. Dans les rixes qui s'élèvent en-

(1) L'ancienne institution des jeux gymniques venoit des Scythes. Ces exercices avoient chez ces peuples un but moral : ils en tiroient occasion de former des hommes robustes, et de les rendre propres à soutenir un jour les travaux et les fatigues de la guerre. Les Celtibères d'Espagne, descendans des Scythes, avoient la réputation de surpasser, en force et en adresse, tous les athlètes qu'on entretenoit à Rome, dans les gymnases, et qu'on exerçoit, dans les jeux du Penthale, à jeter le disque, à la course, à la lutte, etc.

tr'eux, ils se dirigent le plus souvent les coups sur la tête, qu'ils passent pour avoir d'une dureté extrême. Ils se mêlent rarement parmi les peuples de l'intérieur des terres, et écartés des bords de l'Ebre.

Diodore de Sicile nous donne la description suivante du costume des Celtibères. *Vestibus utuntur mirificis, tunicas nempè tinctas, et variis coloribus floridas, quasi illi gestant, etc.* Diod. Sicul. L. V. Biblioth.

Le vêtement des Aragonais et des Catalans des bords de l'Ebre, depuis Saragosse jusqu'à Tortose, ressemble à celui des peuples de l'ancienne Bretagne, du département du Finisterre. Il consiste dans une tunique à manches, nommée *chuppa* (la même que celle des Bretons, nommée *chupen*), d'une étoffe bleue ou brune, brodée de laine blanche ou de couleur pourpre, selon que la fortune leur permet ce genre de luxe. Leur gilet de dessous, nommé *jubon* ou *justillo* (en breton *justin*), est serré de même que dans nos contrées, par une large ceinture de cuir contenue par une forte agraffe. Les Aragonais prétendent que cette large ceinture leur pressant les reins, et favorisant la respiration, les rend plus propres à résister à

la fatigue età soutenir de longues marches (1).

Les Aragonais nomment leurs trousses ou haut-de-chausses, *bragas*. Elles sont en tout semblables à celles des Scythes, dont parle Pline, *L. III, c.* 3. ainsi qu'aux larges culottes des paysans de l'ancienne Armorique des évêchés de Léon et de Quimper, nommées *bragues* et *bragou*.

Les Aragonais ont conservé l'usage des Celtibères, de porter dans les mauvais temps une sorte de soubreveste, vêtement particulier aux Gaulois, que Strabon nomme *sagum*. *Lana autem est aspera et oblongis villis, ex quâ densa saga contexunt.* (*Strab. L. IV*). Les Romains imitèrent dans la suite cette espèce de dalmatique des Gaulois ; ils s'en servoient comme d'une cotte-d'armes. *Ad saga*, étoit leur expression pour crier aux armes.

La coëffe que les Aragonaises portent dans les temps de leurs couches, se nomme *toca*, ou *tocado*. *Toc* est le nom que les Bretons donnent au feutre qui couvre leur tête.

---

(1) Nicolas de Damas fait mention des larges ceintures que portoient les Gaulois et les Celtibères. *Vid. Nicol. Damas, apud Stob. pag.* 123.

Le principal habillemeut des paysannes de l'Aragon, consiste en une robe de la forme d'une dalmatique fermée, qui se nomme *saya*. *Saye*, est dans la langue des Bretons, le synonyme du français *robe*.

Les paysans des bords de l'Ebre, de même que les Bretons, ont toujours les pieds nuds dans leur chaussure, même pendant les plus grands froids. Celle des premiers consiste dans des sandales qu'ils assujettissent à la jambe aveo de petites courroies. La forme de cette chaussure, dont la semelle est un tissu de chanvre, paroît remonter aux siècles les plus réculés, au temps des patriarches. Les Celto-Gaulois qui se fixèrent, comme le firent nos ancêtres, dans les contrées septentrionales, habitant un pays humide, portoient, même du temps des Romains, des sandales dont la semelle étoit en bois, nommées encore aujourd'hui de leur nom *galloches*, en latin *golliciæ*; ce qui est confirmé par ce passage d'Aulugelle dans ses nuits attiques. *Aulugell. Refert T. castritium discipulis suis probo vertisse, quod feriato die conspiceruntur lacernis induti, et Gallicis calceati.* Aulugell. noct. att. L. XIII, c. 20.

L'idiôme des Aragonais, le seul en usage

dans toutes les provinces d'Espagne, excepté dans la Biscaye et dans la Catalogne, a encore conservé des traces visibles de l'ancien celtique. Cette dernière langue ne cessa d'être la langue dominante en Espagne, que depuis son mélange avec celle de divers peuples, sous la domination desquels passa successivement cette belle partie de l'Europe (1). De ce mélange de langues est sorti le castillan, qui, pour la richesse, l'énergie, l'élégance et la variété des expressions, n'est aujourd'hui surpassé par aucun des idiômes de l'Europe. Pure comme l'or, on dit de cette langue, qu'elle a le son de l'argent.

DE la langue basque, regardée comme un dialecte de la langue des Celtes.

La langue basque a été classée, par plusieurs

(1) Les premiers peuples qui pénétrèrent en Espagne, furent les Celtes et les Phéniciens ; ensuite les Carthaginois, les Romains, les Vandales, les Alains, les Suèves, les Silinges, les Goths et les Maures. Le gouvernement de ces derniers dura près de huit siècles dans plusieurs provinces de l'Espagne, jusqu'à leur entière expulsion de ce royaume, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle.

savans, dans le nombre des langues formées du celtique. Sans me rendre juge de ce système, j'observerai que *Mayans*, écrivain espagnol, très-versé dans les antiquités de sa patrie, est d'un sentiment contraire. Ce savant convient que de tous les passages et mots celtiques conservés dans les anciens auteurs, il n'en est pas un seul dont on puisse trouver le sens dans la langue des Basques.

M. Schlœser, dans son histoire universelle du Nord, ouvrage rempli d'une éruditiou profonde, distingue avec raison le celtique du basque.

J'ai fait de cette dernière langue une étude réfléchie pendant un long séjour dans la Biscaye; j'ai compulsé presque tous les livres écrits dans l'idiôme des Basques : le résultat de mes recherches a eté de me convaincre, que non-seulement cette langue n'offroit aucun point de rapprochement avec le bas-breton, mais qu'elle différoit entièrement de toutes les langues de l'Europe.

L'histoire ne nous apprend pas quels ont été les ancêtres des Basques : l'opinion la plus générale est qu'ils descendent des Phéniciens (1),

(1) Les Phéniciens profitant des avantages que

ou des peuples qui, sous le nom de *Pélasges*(1), passèrent de l'Archipel, dans les contrées les

---

leur donnoient le voisinage des forêts du Liban et leurs ports placés avantageusement sur la Méditerranée; bravèrent les premiers les mers, sans d'autres guides que les étoiles. Ils établirent des colonies dans les îles de Chypre, de Rhodes, de Sardaigne et de Sicile, et jetèrent les fondemens de Carthage, vers l'an 890, avant Jésus-Christ. Ces peuples pénétrèrent en Espagne, et firent de Cadix un de leurs entrepôts. Il ne nous reste plus que quelques fragmens de la langue phénicienne, et ce que l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et l'arabe de l'écriture nous en ont conservé; mais cette langue, presque éteinte en Asie, vit peut-être encore en partie dans celle des Basques. Il seroit à desirer, pour l'avantage de l'histoire, que quelque savant entreprît de constater, par ses recherches, les rapports qui peuvent exister entre le basque et le phénicien. En remontant ainsi à la source où les descendans des Cantabres ont puisé les élémens de leur langue, qui paroît être un dialecte des langues de l'Orient, on parviendroit infailliblement à dévoiler leur origine. Le premier usage des lettres, celui de la fronde, de l'arbalête, la discipline militaire, l'art de la navigation, de la chasse, de la pêche, de prendre les oiseaux dans les filets; toutes ces découvertes ont été attribuées aux Phéniciens.

(1) Les Pélasges, qui quittèrent les parties les plus

plus orientales de l'Europe. Enclavés dans la France et dans l'Espagne, les descendans des Cantabres (1), les valeureux Basques, qui ont tant contribué au succès, et à la gloire de nos

reculées du Péloponèse, aujourd'hui la Morée, pour former des établissemens sur les bords de la Propontide, nommée aussi la *mer Blanche* ou la *mer de Marmara*, furent, au rapport de quelques historiens, les premiers qui firent passer des colonies dans l'Italie, et dans plusieurs autres contrées de l'Europe, vers l'an 1500, avant Jésus-Christ. Ceux de ces peuples qui pénétrèrent dans le royaume de Naples, lui donnèrent le nom du pays dont ils étoient les plus anciens habitans, celui de *Grande Grèce*.

(1) *Cantaberante omnes, hyemis æstusque, famisque invictus, palmamque ex omni ferre labore, etc.*

On seroit porté à croire que les Basques qui avoient un nom puisé dans leur propre langue, avoient emprunté leur surnom de *Cantabres* des Celtibères, leurs voisins : ces deux peuples habitoient en conjonction une partie de l'Espagne, long-temps avant l'arrivée des Carthaginois et des Romains. Le latin *Cantaber* a une grande affinité avec le celto-breton *gant-ar-ber*, qui, dans cette langue, signifie, joints aux *Bers* ou *Ibères*, mêlés avec les Ibères. La Celtibérie, proprement dite, consistoit dans l'Aragon et dans une partie de la Castille, provinces limitrophes de la Biscaye et de la Navarre.

armes

armes dans les Pyrénées occidentales, semblent être plutôt une colonie étrangère, transplantée en Europe, qu'un peuple de Français et d'Espagnols civilisés. Ils ne ressemblent qu'à eux-mêmes. Ils ont encore conservé de nos jours les mœurs qui leur étoient particulières, et la langue qu'ils parloient dans des temps dont la la date remonte à la plus haute antiquité.

Strabon observe que ceux des Cantabres qui vinrent de l'occident et des montagnes voisines de l'Espagne ou Ibérie, se fixer dans les Gaules, dans la partie nommée depuis Aquitaine, ne ressembloient en rien aux Gaulois. Ils n'en avoient ni la figure ni le langage. *Strab. L. IV, p.* 176 *et* 266.

Mariana, ce savant dont le talent se dirigea toujours vers la gloire et l'illustration de sa patrie, regarde les Basques comme le plus ancien peuple de l'Espagne, et leur langue, comme la langue primitive de cette contrée, la seule qui y fut en usage avant l'irruption des différens peuples qui s'emparèrent successivement de l'ancienne Ibérie.

Cantabri linguam retinuerunt multum à reliquis omnibus discrepantem, et totius olim Hispaniæ communem. Marian. L. II, cap. 5.

Dans ce conflit d'opinions sur la langue et sur l'origine des Basques, loin de chercher à détruire aucunes des prétentions d'une nation que j'honore à l'égal de la mienne, je me féliciterai sincèrement, si l'on parvenoit un jour à démontrer aux Bretons, qu'ils partagent avec les descendans des anciens Cantabres, les avantages d'une origine commune.

Le tableau de quelques mots bretons, placés ici à côté de mots basques qui y répondent, suffira, je pense, pour mettre le lecteur à portée de prononcer s'il existe de l'identité entre ces deux langues, et s'il est possible de les affilier.

FRANÇAIS.	BRETON.	BASQUE.
Le Soleil.	*Héol.*	*Iguzquia.*
La Lune.	*Loar.*	*Ilharguia.*
Le Jour.	*Dé.*	*Eguna.*
La Nuit.	*Nos.*	*Gaua.*
L'Homme.	*Den.*	*Guiçona.*
La Femme.	*Groeg.*	*Emaztea.*

NOMS de nombre en Breton et en Basque.

FRANÇAIS.	BRETON.	BASQUE.
Un.	*Un, unan.*	*Bat.*
Deux.	*Daou.*	*Bi.*
Trois.	*Tri.*	*Hiru.*

FRANÇAIS.	BRETON.	BASQUE.
Quatre.	*Pévar.*	*Lau.*
Cinq.	*Pemp.*	*Borz.*
Six.	*Houe'ch.*	*Sei.*
Sept.	*Seiz.*	*Zaspi.*
Huit.	*Eiz.*	*Zorzi.*
Neuf.	*Nao.*	*Bederatzi.*
Dix.	*Dec.*	*Hamar.*

Commencement de l'Oraison dominicale.

Notre père qui êtes aux cieux. . . . { Breton. *On tad pé hini so en con.*
Basque. *Gure aita çeruetan çarena.*

La langue des Bretons, ce monument conservateur des origines anciennes, nous a servi à reconnoître et à identifier les langues qui sont sorties de celle des Celtes : elle explique, comme je l'ai déja prouvé, tous les passages cités comme gaulois, par les auteurs qui, les premiers, ont écrit l'histoire ; tandis qu'aucune autre langue ne sauroit rivaliser avec la nôtre pour le même avantage : ces passages étant encore les mêmes dans notre bouche, pour rendre exactement le sens qu'ils avoient dans l'idiôme des Gaulois, ne paroîtroit-on pas fondé à en tirer l'induction, que notre langue n'est pas une simple émanation de celle des Celtes, mais qu'elle est la langue celtique elle-même. Si

l'on observe que la langue des Bretons, est aussi celle qui offre le plus de conformité avec les langues que l'on a regardées jusqu'ici comme des dialectes, ou comme des restes de l'ancien celtique ; n'en résulte-t-il pas qu'elle peut être considérée comme leur tige principale et comme le lien qui les unit toutes ?

On ne s'est pas arrêté à de simples conjectures, à des suppositions gratuites, pour leur faire servir de fondement aux preuves que les Bretons sont les vrais descendans des Celtes; ces preuves reposent sur des bases matérielles: elles sont établies sur l'identité de langue, sur l'uniformité démontrée de coutumes, d'institutions, d'usages et de mœurs entre les Bretons et les Gaulois ; en un mot, sur tout ce qui, dans le physique comme dans le moral, semble déterminer, de la manière la plus positive, l'origine commune de ces deux peuples. Les remarques suivantes acheveront de donner à ces preuves leur sanction complète.

CHAPITRE V.

Des Divinités adorées par les Celto-Scythes, par les Grecs, et par les Romains.

LA langue des Bretons explique les passages les plus obscurs de la mythologie. Elle interprête les noms des fausses divinités des payens ; elle nous donne la clef de toutes les allégories de l'ancienne fable.

Les hommes, après quelques générations, ayant perdu le souvenir du vrai dieu, du dieu d'Israël, ne rendirent plus de culte public qu'à des divinités de leur propre invention. Il est assez naturel de croire qu'ils adorèrent d'abord le soleil et la lune, parce que rien de plus beau ne s'offroit à leurs sens, qui seuls étoient la règle de leurs jugemens. Dans la suite ils décernèrent aussi les honneurs divins aux élémens, et par succession de temps, aux hommes qui avoient le mieux mérité de leurs semblables. Ce fut ainsi que Saturne, Jupiter, Neptune, Apollon, Hercule, etc. etc. obtin-

rent des places dans le ciel, et furent honorés comme des divinités, par le suffrage et le consentement de toutes les nations, et surtout par celui des Grecs qui passoient pour le peuple le plus éclairé de l'univers.

Teutatès. *Teutates*, nommé si improprement le père *Teut*, autrement Mercure, passoit, au rapport de Lactance, de Lucain, etc. pour être la divinité majeure des Gaulois et des Germains. (*Lact. instit. L. I, c.* 21. *Lucan. Phars. L. I.*) César et Tacite insinuent la même chose: *Teutates idem cum Mercurio. Tacit. Deum maximè Mercurium colunt; hujus sunt plurima simulacra; post hunc Apollinem et Martem et Jovem et Minervam. De his eandem quam reliquæ gentes habent opinionem.* (*Tacit. germ. c.* 9. *Cæs. L. VI.*) L'opinion des anciens écrivains sur le *Teutates* des Celtes, a été embrassée par presque tous les modernes.

Si de grands noms devoient toujours prévaloir sur des raisons, l'on seroit disposé à payer ici un juste tribut de déférence au sentiment des écrivains célèbres que l'on vient de citer, et surtout à celui de César et de Tacite. Mais comme ces savans, si supérieurs à ceux qui les ont précédés et suivis dans la double

carrière des armes et de l'histoire, ignoroient vraisemblablement la langue gauloise, l'on n'a pas cru devoir s'asservir sur les origines anciennes, à adopter toujours leur opinion sans examen.

Teutates, ce nom n'étoit pas un nom propre, mais la dénomination patronymique, le nom appellatif du dieu auquel les Gaulois et les Germains, issus des mêmes ancêtres, rapportoient leur origine commune. C'est dans ce sens que les Celto-Bretons se servent encore de l'expression de *teut-tat-é*, pour dire à la lettre, des hommes le père il est.

Mais soit que nous considérions Mercure sous les rapports du dieu de l'éloquence, de protecteur du commerce, de patron du vol, du rapt et de la séduction, nous ne pouvons, à aucuns de ces titres, lui accorder la qualification de père des hommes, ni l'honneur insigne d'avoir été la divinité majeure des Gaulois. Les Celtes nous sont représentés par tous les historiens, comme un peuple dont les mœurs étoient très-austères : guerriers, et nés uniquement pour les armes, ils avoient le même mépris pour les arts et les sciences, que pour le commerce et l'agriculture. Toute leur élo-

quence étoit placée au bout de leur épée; avec celle-ci, ils labouroient, ils moissonnoient, ils vendangeoient : leur cimeterre mettoit toutes les productions des arts et du commerce à leur disposition, sans travail ni gêne. Pressés de vivre, ils l'étoient aussi de jouir. Mercure avoit reçu plusieurs dénominations dans l'antiquité; mais c'est dans les fonctions avilissantes de ce dieu, qu'il paroît convenable de chercher l'origine et l'étymologie de son nom. Ce messager des dieux, ministre de leurs plaisirs, avoit la charge d'enseigner aux femmes à devenir adultères sans remords. Son principal office sur la terre, justifie pleinement la dénomination que les anciens avoient donnée à cette infâme divinité. Mercure, en latin *Mercurius*, est un mot évidemment dérivé du
Mercure. celtique *merc'h-wr*, en français l'homme des femmes, *vir mulierum*. Ce mot est formé du celto-gallois *wr*, latin *vir* (1), et de *merc'h*,

(1) Les syllabes *eur*, *our*, *or* et *er*, qui terminent les noms substantifs masculins, dans presque toutes les langues, sont manifestement des mots représentatifs du primitif celtique *wr*, en latin *vir*, l'homme. C'est ainsi qu'on dit en français, un *doreur*, pour *dor wr*; c'est-à-dire, l'homme qui dore; un cultivateur, l'homme qui

fille. Ce qui donne une force additionnelle à cette interprétation, et même une sorte de sanction morale, est que le nom de *Mercure*, dans la langue des Bretons, est *merc'her*, mot formé par contraction de *merc'heter*, en français, le séducteur, l'homme qui cherche à ravir aux filles leur honneur : *Profligator puellarum, sive mulierum.* Les hommes polis nomment les gens de l'espèce de Mercure, des complaisans ; les rudes Bretons les appellent tout simplement des m........

D'après cet exposé, s'il répugne d'accorder à Mercure la qualification honorable de *Teutates*, c'est-à-dire, de père des hommes, il ne répugne nullement de rapporter cette dénomination patronymique à Jupiter dieu de l'air (1), ou au soleil père de la lumière.

cultive ; un danseur, l'homme qui danse ; en anglais, *robb-er*, l'homme qui vole, le voleur ; *learn-er*, l'homme qui enseigne, l'instituteur ; *mok-er*, l'homme qui se moque, le railleur ; en allemand, *balg-er*, l'homme qui querelle, le querelleur ; *brenn-er*, l'homme qui brûle, le brûleur ; en latin, *viat-or*, l'homme qui voyage, le voyageur ; *adulat-or*, l'homme qui adule, qui flatte, l'adulateur ; en espagnol, *governad-or*, l'homme qui gouverne, le gouverneur, etc.

(1) Jupiter est aussi nommé par les poëtes, *Sator hominum atque deorum.*

Une opinion reçue parmi tous les anciens peuples, étoit que le soleil, cet astre bienfaisant, avoit développé le germe des hommes sortis, de même que les plantes, de la fertile matrice de la terre, cette mère commune. De là, dit Athénée, le surnom d'Aborigènes, que les Grecs se donnoient, c'est-à-dire, de peuples nés dans la même terre qu'ils habitoient, sans être jamais venus d'ailleurs.

L'admiration, l'étonnement, et plus que tout, la reconnoissance, durent établir le culte du soleil, long-temps avant que la peur n'eût enfanté les divinités subalternes, qui devinrent dans la suite l'objet de la vénération des foibles et superstitieux mortels.

Athénée dit que les Scythes-Massagètes ne rendoient de culte public qu'au Soleil, à qui ils immoloient les animaux qui leur étoient les plus chers, tels que leurs chevaux. Justin fait dire à un philosophe Scythe, que ce fut le feu qui engendra l'univers. *Just. L. II, p.* 2. Les Perses, suivant le même historien, ne connoissoient d'autre dieu que le Soleil.

Les Egyptiens, les Phéniciens, les peuples de l'ancien comme du nouveau monde, les Assyriens même, après avoir perdu les pre-

mières idées du vrai dieu, reconnurent le Soleil comme le père de tous les êtres créés, celui par qui tout existoit dans la nature. Son temple, à Palmyre, surpassoit tous les chef-d'œuvres de l'art en ce genre. Les Egyptiens consacrèrent en son honneur une ville célèbre, nommée Héliopolis, et des obélisques regardés encore de nos jours comme les plus étonnans monumens sortis de la main des hommes. Les Rhodiens lui élevèrent une statue qui fut comptée au nombre des merveilles du monde. Les Assyriens placèrent dans son temple celui de Bélus, une statue d'or de la hauteur de quarante pieds. Les Celtes l'adorèrent comme l'ame universelle (*cor mundi*). Entr'autres dénominations, ils lui donnèrent celle d'*Eol*, par abréviation d'*Enéol*, qui dans notre langue signifie l'ame de tous.

Ogmius, ou l'Hercule gaulois, à qui la crédule antiquité érigea des autels, fut aussi connu sous le nom de *Teutates*, c'est-à-dire, de père des hommes. *Lucian. p.* 858. Ovide, qui se plaît quelquefois à mêler d'agréables fictions à des vérités, jette un faux jour sur cette dénomination, en insinuant qu'Hercule fut surnommé *Teutates*, à cause de la multi-

Hercule Teutates.

tude d'êtres dont il peupla la terre. Mais Varron et Macrobe rejettent avec mépris de telles insinuations, et assurent, en termes formels, que l'Hercule *Teutates* des anciens étoit le même que le soleil. Ce qu'annonçoit visiblement son nom dans la langue des Grecs (*Heracleos*) *id est aëris gloria, quæ nihil aliud est nisi solis illuminatio.* Dans l'opinion de Macrobe, les douze travaux d'Hercule faisoient allusion dans l'antiquité aux douze signes du zodiaque, que le soleil parcoure dans la révolution d'une année. *Macrob. Saturn. L. I.*

Jupiter, dieu du ciel, étoit aussi pris par les anciens, pour l'élément du feu et pour celui de l'air, en latin *dium, sive aër. Jovem enim poetæ vocant æthera, sive cœlum, unde dies oritur; idcirco Jupiter etiam appellatur dies piter, quasi diei sive lucis pater.* Sic Aulugell. etc. *Græci Jovem dia vocant, inde dialis, flamen dialis.* Sic Propert. *Deus ante dius, unde mansit in plural. dii, diis, etc.* Sic Festus. *Deus, à dies, unde Jupiter, dies piter dictus.* Sic Varro.

Si les Gaulois se disoient issus du dieu *Dis*, comme César l'a insinué, il est évident que c'est de Jupiter, dieu de l'air, ou du Soleil,

père du jour, qu'ils entendoient parler. Le grec *dia*, le latin *dies*, *diùs et deus*, l'espagnol *dios*, l'Italien *dio* (*id est deus*); tous ces mots se rapportent incontestablement au celtique, *di*, *dis*, *dé* et *deiz*, qui, dans la langue des Bretons, signifient le jour, la lumière.

Galli se omnes à dite (*id est à Plutone*), *prognatos prædicant ; idque ab Druidis proditum dicunt.* Cæs. L. VI (1). Dis, *contractum ex* dives, *id est deus inferorum.* Sic Plaut. *Pluto*, dis *pater dictus*, *quod ab inferis*, *id est terræ visceribus*, *opes effodiantur.* Cicero.

Pluton, surnommé *Dis*, par les Romains.

Il est manifeste que les Latins avoient confondu le *dis* des Celtes, c'est-à-dire, le dieu du jour ou le soleil, avec le *dieu* des ténèbres; avec Pluton, nommé par les Romains *dis* et *dis pater*. *Dis* ou le soleil, la divinité majeure

(1) Les notions que César nous a laissées sur le système religieux des Gaulois, ne sauroient obtenir le même degré de confiance que celles qu'il nous a données sur le gouvernement politique des Gaules, d'un pays où il avoit passé près de dix années. L'on sait que les Druides tenoient leur doctrine très-secrette; la révéler à des étrangers eût été un sacrilège. Ils en cachoient même les principaux points aux peuples dont ils étoient les théologiens, et qu'ils étoient chargés d'éclairer.

des Gaulois, étoit aussi le dieu suprême des Thraces et des Phrygiens; ceux-ci le nommoient *tis*, *cotis* et *atis*.

L'on conçoit sans peine que la soif des richesses, ou la crainte des jugemens de Rhadamante purent faire aux superstitieux Romains ériger dans l'obscurité des autels à Pluton; mais comment se persuader que les Gaulois, ces peuples si fort élevés au-dessus des idées communes sur la destinée qui attendoit les hommes après le trépas, et qui portèrent le mépris des richesses aussi loin que celui de la mort, aient jamais consenti à prostituer leur encens à une divinité infernale, de laquelle ils n'avoient rien à redouter, ni rien à espérer. Les dogmes de leur religion leur enseignoient qu'il n'y avoit pas de lieu d'expiation ni de tourmens dans les abîmes de la terre; et que là, les torrens de feu ou de bitume n'étoient pas plus à craindre que des tourbillons de fumée.

> . . . . . *Vobis auctoribus, umbræ*
> *Non tacitas erebri sedes, ditisque profundi*
> *Pallida regna petunt*. . . . Lucan. L. I, p. 451.

Dans l'opinion des Gaulois, la mort elle-même n'étoit rien, ou n'étoit autre chose que

le court intervalle que les ames mettoient à passer d'un corps dans un autre. Tandis que la simplicité de leurs mœurs antiques, dit Hérodien, leur apprenoit que de tous les métaux, le plus utile et le plus précieux, étoit celui qui, après avoir été pendant long-temps entre leurs mains un instrument de gloire, pouvoit, pendant la paix, être converti en un instrument d'agriculture.

Ce qui accrédita, sans doute, parmi les Romains la fausse idée que les Gaulois sacrifioient au dieu qui avoit la direction des sombres abîmes, et qu'ils adoroient Pluton (ce dieu abhorré de tous les mortels), comme leur auteur commun; c'est que ces peuples, très-adonnés à la nécromancie, à tous les genres de divination et d'enchantemens, choisissoient de préférence la nuit pour se livrer, sous la direction des Druides, à leurs pratiques superstitieuses, à leurs cérémonies magiques et à l'astrologie judiciaire. Le choix que les Druides avoient fait de la nuit pour exercer leur art cabalistique, qui formoit la partie la plns essentielle et la plus lucrative de leur ministère, s'explique suffisamment par la connoissance que ces prêtres instruits avoient du

cœur humain. Ils n'ignoroient pas que, dans la nuit, des imaginations déjà ébranlées par la crainte que les ténèbres inspirent naturellement, rendroient leurs dupes plus dociles, et plus disposées à se laisser conduire vers le but où on voudroit les amener, celui de les tromper. Les spectres, les phantômes, les enchantemens, tous ces riens, sur lesquels rouloit la magie des Druides, qu'ils avoient l'art de tourner au profit de leurs vues religieuses et politiques, se seroient dans le jour évanouis, comme l'erreur se dissipe devant les lumières de la saine raison.

Irmensul. Eginhard, qui accompagna Charlemagne dans toutes ses expéditions et dans ses conquêtes au-delà du Rhin, remarque que l'on voyoit encore de son temps, dans plusieurs contrées de la Germanie, des pierres colossales, nommées *irmensul*, sur lesquelles le Soleil étoit représenté sous la forme d'un homme à demi-nu, avec la tête rayonnante, etc. et que ces mêmes pierres étoient l'objet de la vénération des Germains. Charlemagne, dans la résolution de convertir les Saxons à la religion catholique, et mû par un pieux zèle, fit renverser tous ces monumens runiques, pris par le

le moine Vitikind pour des effigies de Mars, et par Verstegan pour des simulacres du soleil. *Apud Germanos, formata autem fuit effigies solis ad instar hominis semi nudi, columna super imposita, facie coruscante, et quasi igneis quibusdam scintillis, seu radiis rutilante, brachiis utrinque arcuatis. In pectore autem erat rota flammifera quæ cursum ejus circularem indicabat, etc. etc.* (Vid. *Versteg. fol.* 68). Le mot *ir-men-sul*, et plus proprement *hir-men-sul*, a dans la langue des Celto-Bretons, le sens littéral de longue pierre, ou de longue colonne du soleil.

Apollon, le même que le soleil, étoit nommé dans l'antiquité *Apello*. Apollo *qui et sol nuncupatur, antè* Apello ; *ut bonus olim benus*. Sic. Vossius. *Apollo*, abelios *dictus apud Hesych. apud Gruterum*, abeillo. (*Grut. p.* 37. *n.* 4, 5 *et* 6. Les anciens donnèrent au soleil le surnom d'*Apell* ou d'*Abell*, parce qu'il dardoit ses rayons sur la terre d'une distance incalculable. *Quod eminus radios suos ad nos mittat.* Vid. *Steph.* De-là le nom d'*Ekatos*, que les Grecs lui avoient imposé ; *Ekatos*, *id est, procul longè*. Ekate ballêtes, *longè jaculans*. *Apell, sive Abell*, sont des mots propres *Apollon.*

à la langue des Bretons, les seuls que nous employions pour dire de loin, de très-loin, *eminus*. Du primitif celtique *pell*, s'est formé le latin *pellucidus, id est valdè lucidus. Pellere*, éloigner, écarter. De-là le nom de *Pellonia*, que les Romains, dans les premiers temps de la république, avoient donné à la déesse qui présidoit à la conservation de Rome, et qui étoit chargée du soin d'en écarter les ennemis, particulièrement les Gaulois. *Pellonia dea sic dicta à pellendis hostibus.* Sic Arnob. et Propert.

Belenus. Le soleil fut aussi surnommé dans l'antiquité *Belenus*. Sic Scalig. Auson. Lact. L. I, cap. 9, p. 50. Boch. p. 737.

Belenus avoit un culte et des autels dans les Gaules. Ausone fait mention des sanctuaires que ce dieu avoit dans les environs de Bayeux et dans l'Armorique. *Vid. Auson. profess. n.* 10, 50, 54. *Tertul. apologet. cap.* 24.

Les Assyriens et les Chaldéens adorèrent à Ninive et à Babylone le soleil, sous le nom de *Bell* et de *Bélial*. Ce dieu étoit servi sous cette même dénomination par les Noriciens, établis près d'Aquilée ; ceux-ci le nommoient *Belis*, *Belus* et *Belenus*. Tertul. apologet. c. 24. Hérodian. L. VIII. p. 608.

Bel-en-us, ces trois mots sont celtiques, leur véritable sens en breton signifie loin au-dessus de nous, ou loin au-dessus de nos têtes.

Une statue informe, découverte il y a quelques années dans le Couserans, en France, et sur laquelle on trouva cette inscription gauloise, *Belisama*, fut prise par quelques iconologistes pour un simulacre de Minerve, *Belisama*; ces mots signifient en breton, c'est ici *Bel*, ou ceci est là représentation de *Bel*.

Titan, ou le Soleil.

Titan étoit une des dénominations allégoriques du soleil, dans la plus haute antiquité: mais il paroît que ce nom puisé dans la langue gauloise, (de même que ceux de tous les dieux de l'Olympe), faisoit encore plus particulièrement allusion à la voûte céleste, d'où les rayons de ce grand et brillant astre qui préside au jour, semble s'élancer comme d'une fournaise ardente. *Ti-tan*, dans la langue des Bretons, veut dire, un réceptacle de feu, un foyer de lumière.

Diane, ou la Lune.

Les Scythes, au rapport d'Athénée, n'accordoient les honneurs divins qu'aux dieux sensibles; à ceux qu'ils voyoient, et dont ils éprouvoient les signalés bienfaits. Après le culte du soleil, celui de la lune avoit parmi eux la pré-

férence sur tous les cultes publics. Diane, nommée la *Lune* dans le ciel, avoit un sanctuaire fameux dans la Thrace. La Diane taurique ou scythique avoit un temple dans la Chersonèse, aujourd'hui la Tartarie-Crimée. Les Scythes jetèrent les fondemens du fameux temple de Diane à Ephèse, dans le même lieu où les belliqueuses Amazones avoient consacré une statue à cette déesse. *Vid. Callimach. in Dian. p.* 239. *Strab. Just. Mela. Solin. etc.*

Le nom de Diane paroît formé par abréviation du celtique (*Di-à-nos*) *id est dies et nox*, le jour et la nuit; parce que la lune, la même que Diane, paroît à ces deux époques, ou parce que cette planète, qui répand elle seule plus de lumière que toutes les étoiles ensemble, produit dans la nuit l'effet du jour. *Diana quœ etiam luna nuncupatur, sic dicta, quod duobus temporibus die ac nocte appareat; vel quod per noctem lucens penè alterum diem faciat.*

Thor, ou Jupiter tonnant.

Les Germains et les Saxons, Celtes d'origine, adoroient Jupiter tonnant, sous le nom de *Thor*, de-là le nom de *Thors-dag*, et *Thorsday*. En français, le jour de *Thor*, *dies tonantis*, imposé par les peuples du nord et par

les Anglais, au quatrième jour de la semaine. *Thor idoli ornamentum erat aurea corona quam duodecim lucidæ stellæ circuibant; credebatur enim iratum ciere tonitrua, et fulgura.* (Versteg. Antiq. restit. cap. 11.) *Thor* est un mot celtique dérivé de *thori*, qui signifie en breton, briser, casser, rompre, foudroyer: du celtique *thor*, *thori*, est venu le latin *torquere*, *tortor*, *tormentum*; le français, torture, etc.

Jupiter, le maître du tonnerre, étoit connu dans l'antiquité sous le nom de *Taranis*, parce que ce dieu disposoit à son gré de la foudre. *Taran* est l'expression dont les Bretons et les Gallois d'Angleterre se servent pour parler de la foudre et du tonnerre. *Taranu*, en gallois, répond au latin *tonare*; en français, tonner. Ennius emploie le mot *tarantara*, pour rendre l'effet que produit le son du clairon et celui de la trompette. *Cum tuba terribilem sonitum* tarantara *dixit.* Enn.

Taranis, une des dénominations de Jupiter.

Un des surnoms de Mars dans la langue des Celto-Scythes, étoit *Hœsus*. Ce dieu présidoit au carnage, et étoit regardé par les Gaulois comme l'arbitre souverain de la guerre; on l'appaisoit par des sacrifices humains. *Hœsus*

Hœsus, ou Mars.

Gallorum deus, idem cum Marte. Sic Lucan. *Galli* Heusum *atque* Teutatem *humano cruore placant.* Sic Lactantius.

> *Et quibus immitis placatur sanguine diro*
> Teutates, *horrensque feris altaribus* Hœsus;
> *Et* Tanaris *Scythiæ non mitior ara* Dianæ. LUCAN.

Les Gaulois représentoient *Hœsus* ou Mars sous une forme hideuse. Lucain nous apprend que les soldats Romains, qui n'avoient jamais vu dans leur pays de dieux d'une figure aussi épouvantable, furent saisis d'effroi la première fois qu'ils approchèrent du sanctuaire de Mars dans les Gaules. *Lucan. L. III, p.* 412 *et seq.*

Hœsus, en breton, veut dire horreur; *hœusus*, dans la même langue, signifie horrible, effroyable. *Indè* hœsus *ab horrore sic dictus, quoniam res horrida horrorem incutit spectatoribus, quasi quòd oculus doleat horrida intueri.*

Pallas. César et Tacite ont placé Pallas, ou Minerve, au nombre des divinités adorées par les Gaulois. *Cæs. L. VI. Tacit. de mor. germ. cap.* 2. Solinus assure que *Pallas* avoit un culte et des autels dans l'île Britannique, et que son principal sanctuaire étoit à *Bath*, où elle présidoit

aux eaux thermales, et à toutes les lustrations. De-là, ajoute le même auteur, le nom de *Pallas dur*, donné par les anciens Bretons insulaires aux eaux de Bath. (*Solin. c.* 35.) *Pallas dwr*, en gallois; *Pallas dour*, en breton; ces mots signifient littéralement les eaux de Pallas, ou les eaux qui sont sous la protection de Pallas.

Les poëtes feignent que Vulcain étant laid et malfait, Jupiter, dans un mouvement de colère, le prit par un pied, et le précipita du sacré parvis. Vulcain, après avoir roulé un jour entier dans la région de l'air, tomba dans l'île de Lemnos, une des îles de la mer Egée, et se cassa une jambe. *Homer. Iliad. L. I.* Le surnom de *Camulus* fut sans doute donné à Vulcain par les anciens, par allusion à l'état fâcheux où sa chûte l'avoit réduit. C'est ce que nous donne à connoître la langue des Bretons; *Cam* (d'où les Latins ont fait *Camulus*), n'a d'autre signification, dans notre langue, que celle de boîteux, d'estropié.

Camulus, un des surnoms de Vulcain.

Bacchus nous est représenté par tous les anciens poëtes, sous la figure d'un jeune homme: si l'on doit en croire leurs fictions, les couleurs les plus vives, celles de la santé brilloient sur

Iachus, un des surnoms de Bacchus.

son visage. Son embonpoint étoit entretenu par le vin, le plaisir et la bonne chère qui marchoient toujours à sa suite. Homère le nommoit les délices des hommes. *Homer. Iliad. L. XIV.* Un des surnoms de ce dieu étoit *Iachus*; c'est sous cette dénomination qu'il fut connu dans la Thrace, où le culte religieux de Bacchus passoit pour avoir été inventé, et d'où ses mystères avoient été portés dans la Grèce par Orphée, philosophe Scythe. *Lactant. Divin. instit. cap.* 22. Tous les peuples s'empressèrent dans la suite d'adopter le culte d'une divinité qui présidoit au plaisir, à la gaîté, à la santé, et qui autorisoit tous les excès agréables de la table. *Iac'h* (1), dans

(1) Les bacchantes de la Thrace célébroient les orgies de Bacchus, en remplissant l'air de clameurs et de vociférations. *Bacchæ Liberi patris sive iachi orgiæ celebrantes omnia inconditis clamoribus implebant.* Le cri de ces femmes Scythes, étoit *iachus :* ce cri expressif de l'alégresse, paroît avoir été imité par tous les peuples de la terre, dans les occasions de réjouissance, et dans toutes les fêtes dont le vin et la bonne chère sont l'ame. L'on remarque que la santé y est toujours particulièrement célébrée : c'est ainsi que les Anglais se servent de l'expression de *long live*, longue vie! les Français, de

la langue des Bretons, est le synonyme du français, plein de vie et de santé; *ïac'hus*, dans la langue des Gallois d'Angleterre, veut dire, le mieux portant.

Vénus. La Discorde, pour se venger de n'avoir point été invitée aux noces de Thétis et de Pelée, jeta sur la table du festin une pomme d'or, sur laquelle étoit gravée cette devise remarquable : *A la plus belle.* Junon, Pallas et Vénus se présentèrent pour la disputer; mais ces trois déesses n'ayant pu tomber d'accord sur leurs prétentions respectives, convinrent de s'en rapporter au jugement de Pâris, qui se trouvoit alors sur le mont Ida. Les poëtes feignent qu'après un léger combat qu'elles eurent à soutenir contre la pudeur, elles consentirent à ne garder de leur vêtement qu'une gaze transparente, et à exposer ainsi leurs charmes aux yeux du jeune Troyen. Junon et Pallas ne se fiant pas assez sur leurs appas, tentèrent de corrompre Pâris par des

---

celle de *vive!* les Latins, de *vivat!* les Hébreux, de *chajach!* id est *vivere;* les Syriens et les Egyptiens, d'*audoni!* id est *vivat dominus meus, vel salvus sis domine mi!* etc.

promesses; la jeunesse est rarement intéressée : Vénus n'employa aucun moyen subreptice, elle ne descendit ni à l'artifice ni à la prière; elle laissa agir ses charmes sur ce jeune cœur, et bientôt on la vit sortir de la lice avec la gloire d'avoir triomphé de son juge, et celle bien plus flatteuse pour une déesse, de l'avoir emporté sur ses rivales. *Vénus*, ce mot s'explique par le primitif celto-breton *ven*, blanc, blanche. *Vennwc'h*, dans la langue des Gallois d'Angleterre, signifie la plus blanche, la plus belle : de-là le latin *venustus, venustas, venustior, etc.* La blancheur de peau étoit regardée dans l'antiquité comme le caractère distinctif et le plus remarquable de la beauté. Cicéron observe que ce qui fixoit le plus agréablement la vue dans le chef-d'œuvre d'Apelles, dans son portrait de Vénus, étoit la blancheur éclatante de peau, que le peintre avoit relevée par une légère teinte d'incarnat.

Toutes les divinités gauloises ayant été travesties par les Grecs et par le Romains, en autant de divinités de leurs propres contrées, et de leur invention, l'on doit moins s'étonner, si c'est dans la langue de ces derniers, que les savans se sont constamment attachés à

chercher l'interprétation du nom des divinités de la superstitieuse antiquité. Cicéron, par exemple, dérive le nom de Vénus du latin *venire.* Venus *à veniendo, quod ad omnia venit, vel quod per eam cuncta proveniant.* Varron, le plus instruit des Romains et le plus savant étymologiste de son temps, explique le mot Vénus par *viendo* : *Venus à viendo, id est ligando; quod animos ligat et vinciat.*

Ces interprétations, qui nous ont indiqué celle qu'il convenoit de donner au mot *Vénus*, ne prouvent autre chose, si ce n'est l'avantage incontestable que la langue des Bretons a sur la langue latine, pour expliquer les origines anciennes.

Vodan, dieu des Germains.

Les Scythes, dit Athénée, regardoient les chênes comme les symboles de divinités bienfaisantes. Les Celtes, au rapport de Tyrius-Maximus, adoroient Jupiter sous la forme d'un chêne; mais, suivant le même historien, une seule branche de cet arbre sacré étoit aussi regardée par ces peuples comme un signe représentatif de ce dieu. A Rome, les couronnes civiques étoient composées de ses feuilles. Les Druides n'offroient aucun sacrifice,

ne remplissoient aucunes fonctions attachées à leur ministère, sans tenir entre les mains une branche de cet arbre. *Nulla sacra sine ea fronde conficiunt.* (*Pl. L. XVI*, *cap.* 44.) Homère remarque que dans tous les temps de calamité publique, on alloit à Dodone consulter le chêne miraculeux de Jupiter. *Homer. Odyss. L. XIX.* les Romains donnèrent à Jupiter le surnom de *Querquetulanus*, du culte qu'ils lui rendoient sur le mont Cœlius, au milieu d'une forêt de chênes. Ces arbres majestueux lui étoient particulièrement consacrés. Les anciens les nommoient les arbres de Jupiter, *Jovis arbores.* Il paroît que le dieu *Wooden*, nommé aussi *Voden* et *Vodan*, adoré par les Germains et par les Saxons, comme une de leur divinité du premier ordre, étoit le même que le Jupiter Querquetulanus des Romains. *Wood*, dans la langue anglaise, qui est un dialecte de celle des Saxons, veut dire bois. *Wood* ou *woud* est pris dans le belgique dans le sens de forêt. *Voden*, dans la langue des bretons, veut dire une branche d'arbre. *Vod*, *Voden*, a la même signification dans la langue irlandaise. Quelques auteurs, dans l'impossibilité d'expliquer par l'étymologie le sens

du mot *voden* ou *vodan*, ont fait l'application de ce nom à Mercure : d'autres ont regardé *Vodan* comme un dieu isolé de l'antiquité. *Vodan id est deus.* Sic Euseb. Versteg. *Scribit* vodan *apud Germanos et Saxones fuisse quondam bellicosum et fortissimum principem seu ducem cujus effigiem post mortem illius adorabant. Apud alios* vodan *significat furiosum et ferocem.*

Le respect religieux que les Celtes et les Germains avoient hérité de leurs ancêtres pour le chêne, étoit fondé sur la reconnoissance, sur l'utilité, la beauté, et sur la majesté de cet arbre. Son épais feuillage les garantissoit des injures de l'air et des ardeurs du soleil ; son gland avoit servi pendant long-temps de nourriture à leurs pères, qui ne vivoient guères que de son fruit, et de ceux que la terre produisoit sans culture ni art. *Eo quod prisci homines tantum oleribus arborum et pomis alebantur.* De-là l'adage remarquable cité par Homère (*Aner apo druos*) *id est vir à quercu, scilicet vivens glandibus; nempè carnem non escui fuisse ante dilivium constat apud Chrysost. in Genes. de Noachi ebriet.*

Prisci homines non multum à ferarum as-

peritate dissimiles, quæ sol atque imbres dederant, quod terra crearet sponte suâ satis id placebat pectora donum. Lucret.

Les mêmes raisons qui attirèrent au chêne les égards et le respect de nos premiers parens, rendirent aussi le hêtre l'objet de leur vénération. Celui-ci offroit même aux hommes un aliment moins désagréable au goût que le fruit du chêne. Le hêtre avoit été consacré à Jupiter, surnommé *Fagutal.* (*Sic Pompon. Fest. pag.* 286.) L'étymologie du mot *fagutal*, celle du latin *fagus*, et du français *fau*, *fouteau*, *fagot*, ont été rapportées au grec *fagos*, le hêtre. Mais on ne sauroit se méprendre sur la source où ces mots ont été puisés : cette source n'est pas grecque. Toutes ces dénominations dérivent du primitif monosyllabique, *phao*, sive *fao*, en breton le hêtre.

De la demeure des *Druides.*

Les Druides faisoient leur demeure ordinaire dans les forêts de chênes; *Lucan. L. I. vers.* 453. Ils y avoient leurs sanctuaires. Les Gaulois n'en approchoient qu'avec une religieuse frayeur, à laquelle ajoutoit encore la hauteur, la majesté des arbres, le silence du lieu, l'ombre, la solitude, et surtout la vénération profonde qu'ils avoient pour les forêts

pour les arbres consacrés par leurs ancêtres, et regardés comme des symboles de la divinité. Les réduits des Druides étoient dans d'obscurs enfoncemens ; c'est là qu'ils exerçoient dans la nuit l'art divinatoire, cette science absurde, dont ils s'étoient emparés exclusivement. Ils y pratiquoient aussi la médecine, qui consistoit, de leur tems, à traiter les maladies, moins par des connoissances physiques, que par le pouvoir des enchantemens, et par la vertu de quelques herbes.

Du guy de chêne.

C'est sur le chêne que les Druides cueilloient avec une serpette d'or, le sixième jour de la lune, et à chaque renouvellement d'année, la plante parasite, qu'on appelle *guy*. Comme cette plante se trouve rarement sur le chêne, l'objet de l'idolâtrie des Gaulois, ceux-ci la regardoient comme le plus rare présent du ciel. Les Druides, vêtus d'une tunique blanche, la recevoient dans un bassin d'or, qu'ils exposoient à la vénération du peuple, comme l'arche sacrée renfermant le dépôt de toute leur félicité. *Brit. Antiq. vol. I, cap.* 7. Ce guy avoit les plus grandes vertus. Pris en infusion, on le regardoit comme un antidote infaillible contre le poison. Cette plante avoit

aussi la propriété de guérir les maladies les plus invétérées, mais il falloit qu'elle fût préparée et administrée par une personne sacrée. *Plin. L. XVI, cap.* 44.

Etymologie du nom des *Druides*. L'étymologie du nom des Druides a donné lieu à autant de conjectures et d'interprétations qu'il y a eu, à bien dire, d'auteurs qui ont écrit sur les origines anciennes, et qu'il a plu à ceux qui ignoroient la langue gauloise d'en créer (1). Le nom des Druides, en latin *Druidæ*, est visiblement dérivé, par contraction, du celto-gallois *derwyd-dyn*, l'homme ou le prêtre du guy de chêne, *vir visci quercini; unde Druidæ per antonomasin, Quercuetulani viri dicti.* Le mot *Derwyddyn* ou *Derwyddon*, employé par tous les anciens auteurs Gallois, et dans les poésies des Bardes

(1) Quelques étymologistes dérivent le nom des *Druides*, de l'hébreu *drussim*, qui veut dire contemplateur. Jean Picard, dans sa *Celtopédie*, *L. II*, soutient que les Druides empruntèrent leur nom d'un prince *Dryus*, cinquième roi des Gaulois. Palthenius rapporte le mot *Druide*, au substantif teutonique *druthin;* en français, *le seigneur.* Théodore Hasée, le fait dériver de *true*, qui veut dire, foi, fidélité. Voyez *Pelloutier*, *Hist. des Celtes*, *tom. VII*, *pag.* 346.

des

des cinquième et sixième siècles, pour rendre le français *Druide*, est formé du celtique *der*, *dero*, *deru*, *derven*, en breton un chêne ; de *wydd* en gallois, le guy ou le visque de chêne, *viscus quercinus* ; et de *dyn*, en gallois un homme, en breton *dén*. Pline et Diodore de Sicile penchoient à croire que les ministres du culte idolâtre des Gaulois, avoient emprunté leur nom du grec *drvs*, en français un chêne. *Ita appellari interpretatione græca possint Druidæ videri.* Plin. *Hist. nat. L. XVI. cap.* 44, *pag.* 312. Mais Diogène-Laërce se moque, avec raison, de ceux qui dérivoient les mots celtiques de la langue des Grecs, si nouvelle en comparaison de celle des Celto-Scythes. Le mot *drvs*, altéré dans sa forme ancienne, a passé (de même qu'une infinité d'autres mots) de la langue des Celtes dans celle des Grecs. *Drvs* vient du celtique *deru*, *derw*, un chêne. Le nom de *Dryades*, divinités des bois, protectrices des forêts, a la même origine que celui des Druides. Le sort des Dryades étoit attaché à celui des chênes, avec lesquels elles naissoient et mouroient. Les Faunes, dieux Silvains, tiroient aussi leur dénomination du celtique *fau*, sive *fao*, un hêtre,

arbre très-commun dans nos forêts. Chacun de ces noms explique dans notre langue, avec autant de justesse que de précision, la raison pour laquelle on l'imposa dans l'antiquité.

Bardes. Les Gaulois eurent aussi leurs Pindares et leurs Tyrtées. Le talent des Bardes, leurs poëtes, s'exerçoit particulièrement à composer des hymnes et des homélies ; à publier et à chanter en vers héroïques les actions des grands hommes ; à entretenir dans le cœur des Gaulois l'amour de la gloire, celui de la liberté sans licence, et à leur inspirer des mœurs douces et hospitalières. *Sic Diod. Sicul. Ammian. Marcell. Possidonius. Baxter. Evan-Evans Dissert. de Bardis, etc.* L'influence des Bardes sur l'esprit des Gaulois étoit telle, que le premier soin dont s'occupa le féroce Edouard après la conquête du pays de Galles, fut de réduire au silence des voix qui auroient pu un jour réveiller dans ses nouveaux sujets l'idée de leur ancienne indépendance, et la haine du despotisme. Tous les infortunés Bardes Gallois périrent par le dernier supplice ; Edouard les fit étrangler. L'ame pénétrée de douleur, s'indigne au récit d'une telle atrocité ; mais elle s'élève par la contemplation des vertus

sublimes qui la provoquèrent. Cet assassinat politique fut consommé l'an 1284.

C'est ainsi que Philippe de Macédoine, parvenu après la bataille de Chéronée (1), à

(1) La bataille de Chéronée, que les Athéniens et leurs alliés perdirent, par la faute de leurs généraux, devint le dernier jour de la liberté d'Athènes. Ce fut alors que Philippe, après avoir éprouvé toutes les vissicitudes de la fortune, parvint enfin à régler les destinées de la Grèce, d'un pays où l'humanité dégradée, n'osa plus, depuis cette époque fatale, réclamer que foiblement ses droits: *Hic dies universæ Græciæ et gloriam dominationis, et vetustissimam libertatem finivit.* Justin.

Philippe recueillit une abondante moisson, des troubles que sa politique insidieuse eut l'art de fomenter dans Athènes; il y trouva des hommes assez esclaves de l'intérêt sordide, ou de vains préjugés, pour s'offrir à seconder ses entreprises contre la liberté de la Grèce, et pour consentir à ne retirer que de la honte même de leur succès. De tous les chefs Athéniens, il n'y eut que Phocion et Démosthènes, qui, sensibles à la voix de l'honneur, eurent le mâle courage de priser plus leur patrie que l'or macédonien.

Que l'exemple de ces vertus civiques ne soit pas perdu pour nous dans les circonstances actuelles! Partisans des rois, et vous sectateurs d'une monstrueuse anarchie, qui déchirez impitoyablement le sein de votre patrie, en voulant que l'intérêt de vos factions prévale sur

imposer des lois aux Athéniens, exigea comme une marque de leur entière soumission, que tous les orateurs de la république, ceux qui cultivoient l'éloquence, et qui régnoient sur les esprits par cet admirable talent, lui fussent livrés pour en faire un exemple, sous prétexte qu'ils étoient les promoteurs de la révolte et les corrupteurs de l'esprit public.

L'histoire compte au nombre de ces prétendus corrupteurs de l'esprit public à Athènes, Démosthènes, l'immortel auteur des Philippiques, et Phocion, dont les noms réveillent en nous l'idée des hommes les plus vertueux de l'ancienne Grèce : celle de ces sages qui

l'intérêt général, abandonnez enfin vos coupables projets, votre ridicule espoir. Le temps des illusions que vous regrettez est passé : l'esprit qui circule dans la masse de la nation, est celui de la liberté sans licence, de l'ordre et de la soumission aux lois constitutionnelles que nous avons adoptées : cet esprit, malgré votre résistance, imprimera toujours sa marche et son impulsion au reste du corps politique de l'état; et c'est devant ce colosse imposant et majestueux que nous devons tous, les uns par respect, les autres par crainte, incliner nos fronts, comme les frêles roseaux courbent et baissent la tête devant le chêne robuste, ou devant l'aquilon fougueux.

consacrèrent la philosophie aux mœurs, à l'instruction publique, à la gloire et à l'indépendance de leur patrie. Ces sentimens grands et généreux, qui donnent tant de dignité au caractère de l'homme, travestis en autant de crimes, ont été dans tous les pays, et dans tous les âges, des titres à la réprobation et aux persécutions, sans qu'ils aient cessé de trouver un temple dans le cœur des hommes que la nature a formés pour aimer leurs semblables, et pour avoir en horreur tous leurs oppresseurs.

Les écrits des Bardes que le temps a respectés, sont ceux d'Ossian, l'Edda des Islandais, et les ouvrages de Taliésin, d'Aneurin et de Llywarc'hhen, célèbres poëtes Gallois qui vivoient dans le sixième siècle. Nennius, un des plus anciens historiens Anglais, parle avec éloge de ces trois derniers poëtes, qui nous ont conservé la mémoire des évènemens les plus remarquables arrivés de leur temps.

Etymologie du nom des *Bardes*.

Les Bardes, selon Jean Picard, furent ainsi nommés de *Bardus*, fils de Dryus, quatrième roi des Gaulois, (d'un prince ignoré de toute l'antiquité). D'autres dérivent le nom des Bardes de *Bar*, qui, dans l'opinion de ces

écrivains, veut dire *furie*, faisant allusion à l'enthousiasme, à l'espèce de fureur qui transporte les favoris des neuf Muses, lorsqu'Apollon les élève jusqu'à lui, lorsque ce dieu les inspire. Le mot *barde*, en gallois *beirdh*, paroît dérivé de l'anglo-saxon *beard*, anglais *beard*, en français *la barbe*, de l'usage où étoient vraisemblablement les anciens poëtes Gaulois, de porter la barbe dans toute sa longueur, pour se distinguer des autres classes de citoyens. *Bardi, forsan sic dicti, à longis barbis, sicut et Longobardi, Italiæ populi.*

CHAPITRE VI.

Du nom des Planètes dans la langue des Bretons.

LES Bretons ont conservé sur la mythologie ou théogonie des payens, les mêmes notions que les Gaulois avoient reçues des Scythes leurs ancêtres. Les sept jours de la semaine portent encore dans notre langue la dénomination des sept planètes, parmi lesquelles le soleil occupe la première place. Les Celtes avoient consacré à cette divinité le premier jour de la semaine, sous le nom de *di sul*; en breton le jour du soleil; *Dies solis*, sive *Apollinis*; *Apollo nempè* sol *appellabatur apud antiquos, firmatur autoritate poetarum.* Le *sol* des Latins vient du primitif celtique *sul*; de même que le *solzne* des Russes; et le *solos* des Grecs, pour dire un disque. *Zolos olim globus rotundus apud Græc.* Solos *nunc discus.* Le mot *soul* dans la langue des Bretons, signifie aussi un globe, un ballon. Après l'exercice de la

Le Soleil, la I.re des planètes.

lutte, celui qui flatte davantage le goût des Bretons, est le jeu de la *soule*. Cet exercice paroît être une imitation de l'ancienne institution des jeux pithiens, que l'on célébroit en l'honneur d'Apollon. Les Bretons, au lieu de jetter horizontalement la *soule*, la lancent perpendiculairement à une très-grande hauteur; mille mains élevées en même-temps pour la recevoir, semblent payer un tribut commun d'hommages à l'astre bienfaisant dont on célèbre le jour. Le ballon cent fois renvoyé, pris et repris, est enfin enlevé par un des joueurs qui, après s'être débarrassé de la foule, l'emporte en se sauvant à la course. L'on observera que cet exercice n'a lieu que le dimanche, jour consacré au soleil par les Gaulois. Dans les jeux pithiens (1), le prix qu'on

(1) Les jeux pithiens, institués en l'honneur d'Apollon, consistoient dans les exercices de la course, du jet, du disque, du pugilat et de la lutte. Une couronne de chêne fut, dans les premiers siècles, le prix du vainqueur; dans la suite, ce fut une de laurier, et par succession de temps, une d'or. Ces jeux étoient une imitation des jeux olympiques, institués en l'honneur de Jupiter, au pied du mont Olympe, dans l'Elide. Ce fut, selon l'opinion commune, Hercule qui établit ces derniers

décernoit au vainqueur, étoit quelquefois une couronne d'or : ici l'émulation n'est excitée par d'autre intérêt que par celui de la gloire, par l'ambition de mériter des applaudissemens, de s'attirer surtout les regards de celle qu'on aime. Les Bretons ont conservé à tous leurs exercices la forme des anciennes institutions. Le jeu de la *soule*, affermi par l'habitude de vingt ou trente siècles, a résisté jusqu'ici à toutes les atteintes qui lui ont été portées, comme à un reste de l'idolâtrie de nos pères; ce seroit encore aujourd'hui une entreprise très-délicate de vouloir y toucher. L'on remarque que dans la réforme de leurs anciens usages, les Bretons imitent en quelque sorte la nature, dont ils sont si voisins par leurs mœurs : celle-ci produit lentement ses ouvrages; et ne les détruit qu'avec répugnance et par des degrés presqu'insensibles; il en est de même des Bretons.

jeux, que l'on célébroit avec pompe et magnificence : l'arène étoit entourée de barrières; la course des chars faisoit la partie la plus brillante de ce spectacle. Ces jeux furent renouvellés par Atrée, fils de Pelops, roi de Mycène.

La Lune, la 2.e des planètes.

Diane ou la Lune, adorée par les Scythes comme la première divinité du ciel après le soleil, avoit obtenu la seconde place parmi les planètes. Les Bretons nomment le jour consacré à cette déesse, *di lun*, latin *dies lunæ* gallois *dydd lun*, italien *lunedi*, espagnol *lunes*, français *lundi*. *Llun*, dans la langue des Gallois, veut dire un portrait, une effigie. Tout semble favoriser l'idée que la *Lune* fut ainsi nommée dans l'antiquité, de sa forme lorsqu'elle est dans son plein, parce qu'alors son image offre des traits assez ressemblans à ceux du visage. Les Bretons se servent aussi du mot *leun* pour dire plein; de-là par épenthèse, le latin *plenus*. *Lene* en grec, est pris par aphérèse pour la lune.

Mars, la 3.e des planètes.

Nous avons déjà remarqué que Mars, surnommé par les Scythes *Heusus*, en français l'*effroyable*, étoit une des divinités majeures de ces peuples: ils le représentoient sous une forme hideuse, et tel que dans leur opinion il convenoit de représenter le dieu du meurtre et du carnage. Mars, appelé par les Latins *Mavors*, par les Gallois *Mawrth*, par les Bretons *Meurth*; ce dieu, dis-je, dut sa dénomination dans l'antiquité, au celto-scythique

mawrther, un meurtrier ; gallois *mwrdwyr*, d'où s'est formé le français meurtre, *etc.* Les Gallois nomment le troisième jour de la semaine *di mawrth* ; latin *dies martis*; breton *di meurth.* Voyez l'article *Hœsus*, pag. 149.

Les Gaulois avoient consacré à Mercure le quatrième jour de la semaine, sous le nom de *di mercher* ; latin *dies mercurii* ; gallois *dydd merchwr* ; catalan *di mecres* ; espagnol *miercoles* ; français *mercredi.* Quelques étymologistes ont dérivé le nom de Mercure du latin *merx*, marchandise. *Latinis placet Mercurium sic dictum, quod mercium habebat curam.* *Merç* en breton, d'où est sorti le latin *merx*, veut aussi dire marchandise ; mais il paroît difficile de concilier une pareille interprétation avec l'éloignement, le mépris même que les Gaulois, entièrement adonnés à la profession des armes, avoient pour le commerce, et même pour l'agriculture qui en est la base. Si Mercure obtint des autels dans les Gaules, ce que nous sommes très-éloignés de vouloir contester, ce fut sans doute parce qu'il présidoit à la lutte, à tous les exercices gymniques, et en même-temps à ce qu'il y avoit de plus secret dans la magie. A ces titres seuls, il

Mercure, la 4.e des planètes.

devoit passer parmi les Gaulois pour une grande divinité. Mais sous le rapport de dieu de la magie, le nom que les Gaulois avoient imposé à Mercure étoit *armès*, qui signifie en breton, divination, prédiction de l'avenir. *Pezron, pag.* 122. Du celtique *armès*, est venu l'*ermes*, ou l'*hermes* des Grecs, qui veut dire interprête. Voyez l'étymologie du mot *Mercure*, pag. 171.

Jupiter, le 5.e des planètes.

Jupiter, *rectius Jupater*, *sive Joupater*; *Græcis Jopater* : ce dieu, fils de Saturne, eut pour aïeul le ciel, nommé aussi *Urane.* Jupiter étant le dernier des divinités majeures de l'Olympe, des dieux du premier ordre, fut sans doute par cette raison surnommé le Jeune. *Jupiter sic dictus à nominativo antiquo Jovis, quasi dicas juvenis; antiquitùs junis, undè remanet latinis, junior. Hinc etiam junonis nomen.*

Jupiter; ce nom, au lieu de faire dans les cas obliques *Jupitris* et *Jupitri*, fait *Jovis*, *Jovi.* Les anciens Latins employoient souvent *jovis* au premier cas. *Ju*, *jo*, *jov*, *jovis* et *juvenis*; tous ces mots façonnés sur l'enclume des Latins et des Grecs, sont des adoucissemens du primitif celtique *Iou*, *Iaou*, *Iouvanc*,

Iovanc, et *Iaouanc*, en breton le jeune; de-là l'italien *giovane*: le français *jouvance* a la même origine, et se rapporte visiblement au primitif celto-breton *Iouvanc, id est juvenis.* On sait que le nom de *Jouvance* ou *Jouvence,* fut donné dans l'antiquité à une fontaine merveilleuse, dont les eaux avoient la propriété de rajeunir ceux qui s'y plongeoient. Il paroît que la plume ingénieuse des Latins qui embellissoit et qui rajeunissoit tout, avoit usurpé sur nos vieux mots celtiques le même pouvoir que la fontaine de *Jouvence* exerçoit sur les corps: le mot *juvenis*, sorti de *Iouvanc*, en est une preuve. Les Bretons nomment le jour consacré à Jupiter, *dis ïou*, sive *di jou*; latin *dies jovis*; gallois *dydd jou.* Cicéron dérive le nom de Jupiter du latin *juvare.* Jupiter *sic dictus quod juvans pater.* On abandonne cette conjecture au lecteur; c'est à lui à prononcer si sur cette étymologie on peut appliquer à Cicéron ces paroles d'Horace: *Inutiles ramos amputans feliciores inserit.* D'autres font venir le mot Jupiter de l'hébreu *jehovah.* Jehovah *apud hæbreos aliud dei nomen proprium.*

Vénus, nommée aussi Cypris, mère de

Vénus, la 6.e des planètes. Cupidon et des Grâces, étoit fille de Jupiter et de Dioné une de ses concubines. Quelques poëtes ont préféré de la faire naître de l'écume de la mer, mêlée avec le sang du Ciel, père de Saturne. C'est dans la fameuse ceinture de Vénus, appelée *ceste*, où les grâces, les ris, les jeux et tous les plaisirs, avoient coutume de se réunir. Comme cette déesse présidoit à la beauté, dont la blancheur est le symbole, les anciens la nommèrent *Vénus*, de *ven*; en breton, blanche par excellence. *Ven*, en langue chinoise, veut dire la beauté; islandais *wen*, beau, agréable. Le jour consacré à Vénus et nommé par les Bretons *di véner*, ou *dir guêner*; en latin *dies veneris*, en français *vendredi*.

Saturne, la 7.e des planètes. Saturne, fils d'Urane (1) ou du Ciel, ayant été chassé de l'Olympe par Jupiter son fils, se retira dans le Latium auprès de Janus, roi de

(1) Le Ciel, le plus ancien des dieux, étoit nommé par les Grecs, *Ouranos*; en français, *Urane*; en latin, *Uranus*. Ces mots sont formés par apocope du celto-gallois *wr-an-éf*, l'homme ou le maître du ciel. Le mot latin, *cœlum*, paroît venir du gallois, *coël*, *coëling*, qui, dans cette langue, signifie *céleste*, tout ce qui appartient au ciel; latin, *cœlestis*. Ou bien de *cael* et *cavel*; en

cette contrée, qui le reçut avec humanité, et qui l'associa à son trône. Saturne parvint à établir parmi les Latins des lois protectrices des mœurs, et à faire germer dans leur cœur les principes éternels de morale, sans lesquels l'ordre social ne peut subsister. Le temps que Saturne passa en Italie, fut appelé l'âge d'or; il y fit régner l'abondance, en enseignant aux Aborigènes l'agriculture et l'art d'ensemencer les terres. *Saturnus enim cum regno pulsus, in italiam profugerat, janum Italiæque, indigenas agriculturam rurisque et satorum peritiam docuit.* Les Bretons nomment le jour consacré à Saturne *dis-addorn*, ou *dis-saddorn*; en latin *dies Saturni.* Le *dishaddorn* des Bretons est formé de *dis*, le jour, et de *had-dorn*, qui signifie dans cette langue, la main qui verse la semence, ou par métonymie, l'homme qui enseigne à ensemencer.

Du celtique *had*, pour dire semaille, s'est formé le latin *satus*, blé ou grain propre à semer; *sata*, blé déjà semé; l'allemand *saat*

---

celtique, un *berceau:* de la forme de la partie de l'hémisphère qui nous est visible, et qui imite le berceau. Ovide emploie quelquefois *cœles*, pour *cœlestis.*

a la même origine, ainsi que l'hollandais *zaat*, l'islandais *saat*, *etc.* On ne sauroit douter que tous ces mots ne dérivent du primitif celtique *had*, par le changement de l'aspiration *h* en *s*. Il est reconnu par tous les savans et les critiques, que les étymologies, et surtout celles du latin et des langues du nord, admettent le changement de l'aspiration *h* en *s*. Quintilien nous apprend que cette aspiration étoit insupportable aux organes des Latins, ils l'évitoient avec un soin extrême : de-là *satus* pour *had*, en breton semence ; sol pour *héol* ; de même que *sus* pour le grec *hus* ; *sal* pour *hals* ; *sex* pour *hex*, *etc.* *Sator* étoit un des dieux des laboureurs chez les anciens, on l'invoquoit dans le temps des semailles.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Du nom de première origine des élémens dans la langue des Bretons.

LE nom de la Terre, en latin *Terra*, a été emprunté du celto-gallois, *ter* et *tir*, *id est terra*, *antiquitùs tera*; en cornouaillier *ter* et *tir*, en irlandais et islandais *tir*. *Tera pro terrâ, in augurum libris*; *scripta cum-r-uno*: (Sic Varro *de Ling. Lat. L. IV.*) Du celtique *ter*, les Latins out fait *terere iter*, frayer un chemin; les Grecs *teréin*, fouler aux pieds. Le *terminus* des Latins s'est également formé du celtique *ter*, *id est terra*, et de *min*, qui, dans notre langue, signifie une pierre. *Termin* ou *termen*, est le seul nom que les Bretons donnent à une pierre bornale, plantée ou fixée dans la terre. De-là le nom de *Terminus* donné par les anciens au dieu qui présidoit aux limites des champs et des campagnes. Les fêtes de ce dieu s'appeloient à Rome terminales. Les poëtes feignent que lorsque Jupiter fut intro- La Terre.

duit pour la première fois dans le capitole, tous les dieux, par respect, se retirèrent, excepté le dieu Terme, qui ne bougea pas de place. On représentoit cette divinité sous la forme d'une tuile, d'une pierre quarrée, ou d'un pieu enfoncé dans la terre.

L'Eau. L'Eau en breton, *dour*, gallois *dwr*; *latinis* aqua, *antiquitùs durum*; le primitif *dour* a passé par inversion dans le grec *udor*, *aqua*, d'où les Latins ont fait *sudor*, *id est aqua manans à facie*. Le grec *ouron*, en latin *urina*, a la même origine. *Aqua*, *antehac durum*, *teste* Festo. Les Latins prononcent *dourum*: cette terminaison empruntée du celtique *dwr*, ou *dour*, *aqua*, se trouve dans presque tous les noms des villes des Gaules et de la Germanie, situées au confluent ou sur les bords de quelques rivières, ou de quelques fleuves. *Dour* est le terme dont les Bretons se servent pour parler de toutes les eaux courantes, et même de celles de la mer. De-là le nom de *Doris*, imposé par les anciens à la divinité la plus célèbre de l'élément liquide, à la mère des cinquante Néréides et Naïades : les premières étoient les nymphes de la mer; les Naïades présidoient aux fleuves, aux fontaines. Le mot

doris est quelquefois employé par les poëtes comme un synonyme du français *mer*, latin *mare*: c'est dans ce sens que Virgile a dit *doris amara*. Virgil. *Ecl.* 10.

L'Air, en breton *ær*, sive *ér*. Ce mot est pris dans notre langue, de même que dans le latin, pour le jour, ou pour l'air proprement dit. Du primitif celtique *ær*, est sorti le grec *aer*, ainsi que le latin *aër*; l'italien *aere*; l'espagnol *ayre*; le français *aérer*, *aérien*, *air*, *etc.* L'Air.

Les poëtes feignent que l'Erèbe, en latin *Erebus*, grec *Erebos*, et le Chaos son père, habitoient pendant le temps de la confusion des élemens, dans un antre d'une obscurité profonde, où l'air et la lumière ne pouvoient pénétrer. L'Erèbe fut ainsi appelé dans l'antiquité de deux mots celtiques *er*, *eb*, en breton privé d'air: d'*éb*, privation, et d'*er*, latin *aër*. *Chao*, dans notre langue, signifie un caveau, un antre, une caverne, un souterrain obscur: de-là le grec *kaos*, *id est hiatus*; kaoo, *id est hio*; koos, *cavitas*; françois cave, caveau, etc. *Chaos, sic dictus ob inanitatem, sive quod esset vastûs hiatûs. Græcis* Erebos, *sic dictus quod contegatur.*

Le Feu, en breton *tan*, gallois *tan*, cor- Le Feu.

nouaillier *tan*, irlandais *tine*, erse *tan*, hébreu *tannur*, id est *lucerna*; grec *optanein*, id est *torrere*. Du mot *tan*, le feu, en composition avec le celto-breton *ti*, maison, demeure, séjour, s'est formé le nom de *ti-tan*, donné par métonymie à Apollon, père de la Lumière, ou à la voûte du firmament, d'où les rayons du soleil semblent s'élancer comme d'une fournaise ardente. Nous trouvons aussi dans la fable des géans nommés *Tit-tans*, et par corruption *Titans*; mais il ne faut pas confondre leur dénomination avec celle du Soleil. Les géans qui entreprirent d'escalader les cieux et de détrôner Jupiter, dérivoient leur nom de celui de la Terre leur mère, nommée par les poëtes *Tith* ou *Tithée*; en latin *Thitea*, grec *Titaia*; et de *tan* en breton, le feu. Cette étymologie nous paroît d'autant plus certaine, que l'opinion de tous les anciens peuples étoit que le soleil ou le feu avoit développé le germe des hommes, sortis, de même que les plantes, du sein de la terre leur mère commune (1). *Tith* ou *Tithée*, la même que Cybèle ou la

Des géans nommés *Titans*.

(1) C'est dans ce sens que Callimaque nomme les Celtes, *Tit-tanum* posteri. CALLIM. v. 170.

Terre, avoit une si prodigieuse quantité de mamelles, qu'elle auroit pu nourrir tout le genre humain. *Tith* ou *thet*; dans la langue des Gallois et des Bretons, veut dire mamelle; delà le *tithene* des Grecs, pour dire nourrice. *Titen, titthe* et *tvthe, apud Græcos. Id est mamma.* Le soleil ou le feu avoit plusieurs noms appellatifs parmi les Celtes, entr'autres ceux de *Titan*, de *Bel* ou *Belenus*, d'*Irmensul, etc. etc.* mais le plus usité étoit celui d'*héol*, par abréviation d'*énéol*; en breton, l'ame de tout, l'ame universelle, *cor mundi :* dénomination qui caractérise de la manière la plus frappante et en même-temps la plus vraie, cet astre bienfaisant, le principe, le soutien de la vie; qui communique aux hommes, aux animaux, aux plantes, une chaleur si douce, si nécessaire à la conservation de leur espèce; qui fait croître et mûrir les dons du créateur, tandis qu'il répand sur l'univers la lumière la plus pure.

Ce que l'on a dit ici sur la théogonie des Ethniques, suffira, je pense, pour convaincre toute personne détachée de prévention, que le système religieux des anciens, l'histoire entière du ciel, basée sur la langue des Celto-

Scythes, a été évidemment l'ouvrage des théologiens de ces peuples; celui des Druides et des Semnothées leurs prêtres, qui s'étudièrent à donner à des inventions de leur imagination une origine sacrée.

Si mes observations, quelque fortes de preuves qu'elles paroissent être, ne portent pas la conviction dans les esprits, peut-être conduiront-elles un jour, par des recherches plus savantes et plus approfondies, à rectifier nos idées sur un système reconnu par les Grecs pour être le leur, mais qui paroît avoir la plus intime liaison avec l'histoire de nos siècles barbares, et particulièrement avec celle des Scythes nos ancêtres (1).

---

(1) Si l'on doit s'en rapporter au témoignage de quelques écrivains grecs, ce furent les Phocéens, fondateurs de Marseille, qui apportèrent dans les Gaules le culte de leurs divinités, environ six cents ans avant Jesus-Christ. D'autres ont avancé que le culte des dieux du paganisme avoit été inventé par les Egyptiens, qui l'introduisirent dans la Grèce, d'où il passa dans les Gaules et dans l'Italie. Hérodote paroissoit convaincu que les Grecs avoient emprunté leur système religieux des Egyptiens, mais Plutarque assure qu'Hérodote, en cela se trompe, et rejette son assertion, comme n'ayant pas la

Après avoir élevé sur tout ce qui pouvoit se trouver dans cet ouvrage du ressort des hy-

---

sanction d'Homère, ni celle des anciens auteurs. L'histoire ancienne est remplie de pareilles contradictions. Aristote, dont l'autorité est du plus grand poids, soutient que les Grecs dûrent les premières notions de la philosophie à ces mêmes peuples, qu'il leur plaisoit d'appeler *barbares.* Clément d'Alexandrie souscrit à ce sentiment, et insinue même que la philosophie et toutes les sciences occultes, devoient leur origine aux Semnothées et aux Druides. Les premiers étoient les prêtres des Scythes de la haute Asie; et les seconds, les ministres du culte établi parmi les Gaulois. *Clém. Alex. Strom. L. I, p.* 359. Platon vouloit que sur la théologie des dieux, on s'en rapportât entièrement aux barbares, plus instruits qu'aucun autre peuple sur l'histoire du ciel. *Priscis itaque viris hac in re credendum, qui diis ut ipsi dicebant geniti, parentes suos optime noverant.* Plato *in Timæo, ante medium.* Aristophanes et Euripide, célèbres critiques de l'antiquité, qui établirent entr'eux une lutte polémique, pour faire triompher la vérité, et pour éclairer leur siècle sur les origines anciennes, déclarent formellement que ce fut Orphée, qui le premier instruisit les Grecs dans les rites et dans les cérémonies de leur culte. Orphée étoit Scythe, et né dans la Thrace, et c'est pourquoi, au rapport de Nonnus et de Suidas, le culte religieux des Grecs étoit encore nommé par eux *threskeia, quasi thraskia*, parce qu'il fut inventé par un Thrace, par un

pothèses, les doutes lents d'un esprit réfléchi et mesuré, et avoir en tout montré plus de

---

philosophe Scythe. *Vid. Suéd. in Threskeneia. T. II, p.* 205. *Plutarch. de Exul. T. II. p.* 607. L'histoire, d'accord avec l'étymologie, reçoit ici sa pleine sanction de la langue des Scytho-Bretons: cette langue, comme j'en ai fourni la preuve, nous donne la clef de toutes les allégories de l'ancienne mythologie, et développe avec la plus grande précision la signification des noms propres et appellatifs de toutes les divinités adorées par les Grecs et par les Romains.

Il est reconnu que les Grecs n'avoient fait que perfectionner les inventions qu'ils avoient prises des Barbares leurs voisins. Les hommes éclairés parmi eux, avoient coutume de se fixer dans les pays étrangers, pour y acquérir des connoissances en tout genre, qu'ils rapportoient ensuite dans leur patrie, et qu'ils répandoient en Europe, comme des fruits de leur propre découverte. Ce fut ainsi que ce peuple nouveau, qui, de l'aveu de Platon même, n'avoit aucune connoissance de l'antiquité, ni aucune antiquité de connoissances, parvint, à force d'étude, de réflexion, d'art et d'imitation, à devenir les maîtres de ces mêmes peuples dont ils avoient été, pendant plusieurs siècles, les disciples. Les Grecs ne s'attachèrent avec tant de soin à envelopper leur histoire de fables et de fictions, qu'afin de faire perdre la trace de leur origine moderne. C'est à Ogygès, premier roi de Thèbes, que les plus anciennes traditions

véritable zèle pour la découverte de la vérité, que de certitude de l'avoir trouvée ; le même esprit me guidera dans la recherche des étymologies des dénominations de première origine des peuples sortis des Celto-Scythes, de

des Grecs s'élevoient. Le fondateur d'Athènes fut Cécrops, Egyptien, qui s'établit dans l'Attique 1582 ans avant Jesus-Christ. Danaüs, autre Egyptien, enseigna l'agriculture aux Grecs; Cadmus, Phénicien, leur fit connoître les caractères alphabétiques, l'une des plus belles et des plus heureuses inventions de l'esprit humain. Ce que l'on avance ici sur la foi des meilleurs historiens, est bien propre à nous fixer sur le degré de confiance que l'on doit accorder aux écrits d'Hésiode et d'Hérodote, dont les ouvrages ont paru être jusqu'ici le seul dépôt de nos connoissances, relativement à la haute antiquité, et dont les opinions ont été aussi servilement adoptées qu'implicitement suivies.

En admettant comme un fait, ce qui, de la part d'Hérodote, n'est qu'une supposition, que les Grecs avoient pris des Egyptiens les dogmes fondamentaux de leur religion, il en résulteroit, d'après l'interprétation que la langue des Bretons nous donne de tout le système religieux des anciens, que les Egyptiens eux-mêmes avoient puisé les bases matérielles de ce système dans la langue des Celto-Scythes, d'un peuple par conséquent plus ancien qu'eux.

même que dans celles des noms des montagnes, des promontoires, des caps, des fleuves, des rivières, des lacs, etc. dont je vais tenter de développer ici le sens, à l'aide du celto-breton. Mais s'il est des occasions où la vérité ne puisse se proposer qu'avec réserve et une sorte de timidité, c'est surtout lorsqu'on annonce de pareilles découvertes; un esprit sensé ne pouvant guère se livrer à approfondir cette partie mystérieuse de l'histoire, l'écueil de presque tous les savans, sans se sentir entraîné quelquefois à se méfier de ses propres applications.

Forcé de puiser le plus grand nombre de ces étymologies dans les mots à demi-barbares de ma langue, mon embarras devient en quelque sorte le même que celui où se trouva ce Gaulois qui, ayant à parler devant des Aquitains déjà façonnés à l'idiôme des Romains, craignoit que l'âpre rudesse de son accent ne fît une impression fâcheuse sur ses auditeurs. *Dum cogito me hominem Gallum inter Aquitanos verba facturum, vereor ne offendat illorum nimium urbanas aures sermo rusticior.* Sulp. Sev. *Ubi Gallum inducit post Umianum Aquitanum affantem.*

Vereor explicandis abundare nominibus ne injucunda reddatur ipsa descriptio, nisi cuiquam voluptatis loco fiat, cum ad aures perveniant Allotriges, Bardictæ, Plectori, cœterique deformioris appellationis homines. Strab.

CHAPITRE VIII.

Des noms des Nations Scythiques répandues en Europe et en Asie, rappelés par la langue des Bretons à leur véritable signification.

Scythes. LES Scythes, désignés par les Grecs sous la dénomination générale de Barbares, habitoient en Asie les contrées situées au-delà de la mer Caspienne (*transmare Caspium*) nommée aussi par Horace *Scytheus amnis*; et en Europe celles placées au-dessus du Pont-Euxin, du Danube et de la mer Adriatique. *Strab. L. XI.* Les Scythes, que l'on peut regarder avec raison comme la souche du plus grand nombre des nations qui peuplèrent à diverses époques notre vaste continent, étoient nommés par les Grecs *Scutai*, et par les Latins *Scythæ*. Ces peuples avoient pris leur dénomination de leur adresse à se servir de l'arc, de la flèche et du javelot. Leur nom trouve son équivalent et son interprétation dans le celto-gallois *scy-*

thel, sive *scytel*, un dard, un javelot, une flèche ; et dans le celto-tudesque *schütze*, prononcé *schitze*, latin *sagittarius*, un archer. *Scythæ sic dicti ob usum nempè telorum in bello* (1).

---

(1) Les Semnothées et les Druides ne nous ont laissé aucuns mémoires sur les Scythes, ni sur les Gaulois. Toutes les notions que les Grecs et les Romains nous ont données sur ces peuples, pourroient être contenues dans vingt-cinq ou trente feuilles d'impression. Dans cette disette presque entière de monumens historiques sur nos ancêtres, il paroît bien difficile d'écrire sur nos antiquités, sur les origines gauloises, sans se faire souvent des moyens aux dépens de la vérité : on ne nous accusera pas d'être tombés dans ce défaut. La méthode que nous avons adoptée, offre un grand nombre de preuves matérielles, et des résultats certains. Dans cet abrégé, tout ou presque tout, est démonstration ; avantage qu'on chercheroit inutilement, même dans les histoires qui passent pour être les plus exactes. En effet, dans celles-ci, les faits, quoique donnés pour vrais, ne sauroient s'élever au rang des vérités démontrées : ces faits restent nécessairement dans la classe des simples vraisemblances, dans celles des probabilités ; tandis que l'opposition continuelle qu'on trouve entre les opinions des anciens écrivains, ne sert qu'à nous jeter dans l'incertitude, et dans une sorte de pyrrhonisme de l'histoire ancienne, déshonorée le plus souvent par des fables.

Allobroges. Le nom des *Allobroges* désigne dans la langue des Bretons, des peuples aliens ou extrarégionnaires. Cette dénomination avoit sans doute été imposée aux Allobroges, parce qu'ils s'étoient expatriés, et qu'ils étoient allés porter la guerre dans des contrées éloignées de leur pays. C'est des Allobroges et des Tectosages dont parle Cicéron dans son oraison pour Fonteyus, lorsqu'il dit de ces Gaulois qui s'étoient séparés de leur nation pour passer en Asie. *Hæ sunt nationes quæ quondàm tam longè à sedibus suis Delphos usque ad Apollinem atque ad oraculum orbis terræ pythicum, vexandum profectæ sunt.*

Le nom des Allobroges est formé du breton *all*, autre, et de *bro*, pays, terre, contrée. Les Allobroges qui revinrent de l'Asie, se fixèrent dans le Dauphiné et dans la Savoie. Genève et Vienne étoient leurs chefs-lieux. *Strab. L. V, p.* 213. Génève est appelée par les anciens historiens, *Colonia Allobrogum.*

Tolistobroges. Les Tolistobroges vaincus par les Scythes asiatiques, passèrent dans les parties les plus occidentales de la Paphlagonie, et prirent vraisemblablement le surnom de Tolistobroges, pour marquer qu'ils avoient été chassés de

leurs anciennes demeures, ou qu'ils s'en étoient volontairement exilés.' *Tolistobrogæ galatiæ populi qui eo commigrarunt, sic Eratosthenes apud* Strab. L. V, Geogr.' *Tolistobroges*, ce nom tire évidemment son origine du celto-scythique *Told eus o bro*, en breton, chassés de leur pays natal.

Le nom des Ambrons indique l'origine gauloise de ces peuples. *Ambrones* sive *Ambroni*, ces mots signifient littéralement en breton, des hommes du même pays que nous. *Ambroni quœdam gens Gallica, sic Pomponius Festus.* Une colonie de ces peuples sortie de la Gaule transalpine, se fixa dans la Ligurie, le long de la côte de Gênes et sur les bords de Lemm, qui a sa source dans le canton suisse d'Underwalden, et qui se jette dans l'Aar au-dessus de Soleure. (*Vid. Plant. in Helvet. antiq. et nov. L. I, c.* 1.) Festus fait aussi mention d'une colonie d'Ambrons qui passa en Italie en même-temps que les Cimbres. De fortes inductions portent à croire que le nom des plus anciens habitans de l'Italie, celui des *Ombriens*, en grec *Ombroi*, leur venoit également du celto-Scythique *Om bro ni*, nos compatriotes. Denys d'Halicarnasse soutient que les Ombriens étoient *Ambrons.*

Celtes d'origine. De leur mêlange avec les Latins sortirent les Romains ; la langue de ces derniers mêlée de grec et de latin, est une preuve manifeste de leur origine : il en sera parlé avec quelque détail à l'article des Romains. Le cri ordinaire de guerre des Gaulois, étoit *ambroni* sive *ombroni*, patriotes, compatriotes. Dans le combat que les Romains livrèrent aux Ambrons et aux Cimbres près d'Aix en Provence, les Ligures, auxiliaires des Romains, reconnurent, à leur grand étonnement, au cri de guerre des Gaulois, *ambroni, ambroni !* qu'ils étoient aux mains avec des peuples qui parloient leur langue. *Antephonon kai authoi ten patrion Epiglesin avton einai. Responderunt et ipsi vocem eorum patriam esse.* Plutarch. in Mario. T. I, p. 416.

Les Ambro-Ligures et la colonie de Cimbres établie près de Vérone, étaient, au rapport de Polybe, sortis de la Gaule transalpine. *Polyb. L. XI.*

Cimbres. Il existe encore près de Vérone des descendans des anciens Cimbres, qui acquirent une gloire immortelle dans les guerres que les Gaulois eurent à soutenir contre les Romains, et surtout par la défaite du consul Cépion.

Bjornsthel,

Bjornsthel, auteur suédois, fait monter leur nombre à 60,000; le pays qu'ils habitent est dans une vallée entre Vérone et Trente. Le sénateur Marosini, de Venise, est en possession d'un livre qui traite particulièrement de la langue de ces descendans des Celtes, représentés comme le peuple le moins communicatif de l'Europe; mais en même-temps comme le plus intéressant à connoître par rapport à ses mœurs antiques et austères. Qu'il me soit permis d'exprimer ici le vœu que quelque savant de ma patrie, animé du desir de servir utilement son pays, et de le faire jouir un jour du fruit de ses découvertes, entreprenne de constater par ses recherches, et en se transportant sur les lieux mêmes, les rapports qui doivent encore exister entre les Bretons et les descendans des anciens Cimbres. Notre origine étant la même, le lien qui nous unit n'a pu se rompre par la dispersion, et nous ne saurions nous regarder comme étrangers les uns aux autres.

Appien et Cicéron donnent aux Cimbres transalpins que Marius défit près d'Aix, le nom de Gaulois. Plutarque désigne les Cimbres sous le nom de Cimbro-Scythes; il paroît qu'une colonie de ces peuples s'étoit fixée dans

la Westphalie ; de-là, peut-être, le nom de Sicambres que portent encore les Westphaliens ; *Sicambri, sic dicti quasi Scythæ Cimbri.*

Josephe, célèbre historien juif, et Zonares, font descendre les Cimbres de *Gomer*, fils aîné de Japhet, et remarquent que ces peuples furent primitivement nommés *Gomeri*, ensuite, par corruption, *Cumeri*, *Cimeri* et *Kimbri. Kimbri* sive *Cimbri sic dicti à Gomero Japheti filio, consentientibus ferè omnibus scriptoribus. Zonar.* et *Joseph.* Les Gallois d'Angleterre se sont toujours regardés comme les descendans des Cimbro-Scythes ; ils nomment encore de nos jours leur langue *Gumeraeg*, *Kumeraeg* et *Cymraeg* ; leur contrée est désignée dans tous les anciens titres sous la dénomination de *Kymru* et de *Cymru.* Dans les mêmes écrits, les Gallois ne portent d'autre nom que ceux de *Gumbri*, *Cumbri*, *Kumeri* et *Cymry. Undè Cambria*, *rectius Cimbria*, *hodie Wallia. Undè etiam Cumberlandia in Anglia*, *id est Cumbrorum sive Cimbrorum terrâ, olim pars Brigantium.* Les anciens étymologistes n'admettent qu'une légère différence dans la prononciation des lettres *c*, *g*, *k* et *q*. Un ancien comté de l'Angleterre et un ancien

château du pays de Galles, portent encore le nom de Montgomer, Montgomery, lat. *Mons-gomericus.*

Les Cimbro-Scythes établis sur les bords du Palus-méotide, nommé aussi le Palus-cimmérien, donnèrent leur nom au fameux détroit appelé le Bosphore-cimbrien. Une colonie de ces peuples se fixa dans le Jutland, au dessus du Holstein, et imposa son nom à la Chersonèse ou Péninsule-cimbrique, qui fait aujourd'hui partie du Danemarck ; de-là le nom de Cimbres donné quelquefois aux Danois par les anciens historiens.

Allains. Les Allains, au rapport de Claudien, passèrent dans les Gaules, des bords de la mer Noire, nommée aussi le Pont-Euxin ; leur dénomination, celle d'Allains, *Alani* sive *Allani*, annonce qu'ils étoient venus d'une contrée étrangère ; ce qui est rendu dans ce sens par le celto-breton *al lan*, autre pays, autre contrée. Les Allains se fixèrent en partie dans la Gaule celtique, *teste Propert.* et en partie dans la Catalogne, qu'ils occupèrent en conjonction avec les Goths. De la réunion des noms de ces deux peuples se forma par corruption celui de Catalans et de la Catalogne,

lat. *Catalonia*, *quasi dicas Gotholania à Gothis et Alanis qui ibi juncti habitarunt.*

Parthes. Les Parthes, sortis des Saces et des Massagètes, peuples Scythes de la haute Asie, habitant les contrées situées à l'orient de la mer Caspienne, se fixèrent dans la suite parmi les Médes. *Trog. apud Just. L. XLI. Steph. L. V, de Parth. Jornand de reb. getic. cap.* 6. Le nom de Parthes dérive du breton et du gallois, *Parthu*, qui signifie se diviser, se séparer. Justin remarque aussi que le nom de *Parthe* vouloit dire exilé. *Just. L. XLI.*

Dalmates. L'étymologie suppléera ici au silence des historiens sur l'origine des Dalmates. Ces peuples, sortis primitivement des Gaules, s'établirent dans l'Illyrie; les Dalmates étoient très-renommés, au rapport de Festus, par leur adresse à se servir de la fronde; *erant enim optimi funditores, sic Fest.* Les Dalmates, aujourd'hui les Esclavons, empruntèrent évidemment leur nom de l'arme de jet dont ils se servoient avec le plus d'avantage à la guerre; de la fronde, nommée en breton *dalm.*

Vandales. Le nom de Vandales, *Vandali*, semble indiquer que ces peuples, venus des bords

de la mer Noire, *mare Ponticum*, étoient des hordes d'Allains. *Vanden Allen*, signifie en breton, une bande ou un essaim d'Allains. Les Vandales, après avoir fait de l'Espagne un vaste désert, et après avoir ravagé les Gaules, se fixèrent en partie dans l'Andalousie, nommée anciennement la *Vandalatie*; le reste des Vandales forma des établissemens dans les environs de Meklembourg, sur les côtes de la mer Baltique.

Les Huns, sortis de la Tartarie européenne, rendirent, sous Attila leur roi, leur nom aussi redoutable que celui des Vandales. Ces Barbares furent cependant complètement battus dans les champs Cataloniques, près de Châlons-sur-Marne, par les Romains, joints aux Francs et aux Goths. Deux cents mille Huns perdirent la vie dans cette mémorable journée; le reste des vaincus se jeta, vers l'an 452, sur la Dalmatie, l'Illyrie, et depuis sur la Hongrie, qui a retenu le nom de ces peuples. *Hungaria sic dicta à Hunnibus qui ibi habitarunt.* Les Huns, de même que les Scythes, nous sont représentés par tous les anciens historiens comme des peuples dont les seules occupations, lorsqu'ils n'avoient pas les armes à la *Huns.*

main, étoient de se livrer aux plaisirs de la table et au doux repos : leurs femmes étoient chargées de tous les travaux domestiques et pénibles ; ils auroient cru se dégrader en les partageant avec elles. Les Huns couchoient par terre et ne se désabilloient jamais, ils avoient la réputation d'être de grands dormeurs. Le mot *hun* n'a d'autre propre signification dans la langue des Gallois d'Angleterre, que celle de paresseux, de dormeur.

Pannoniens. Le nom de Pannoniens que prirent les descendans des Huns, leur venoit assez vraisemblablement des étoffes coupées par bandes, ou des guenilles rapetassées qui servoient à les couvrir ; *hinc Pannonii, fortasse quasi Pannosi dicti. Pannosus*, en latin, a le sens du français couvert de haillons. Le mot latin *pannus*, drap ; *étoffe*, linge, chiffon, se rapporte au celto-breton *pan*, *pannen*, en français *panne*, espèce de velours.

Goths. Les Goths, lat. *Gothi*, eurent pour berceau la basse Scythie. Ces peuples, au rapport de Strabon, habitoient les bords de l'Ister, à l'embouchure du Danube. *Gentes ex Thracia ab utrâque ripâ istri.* (*Strab.*) Ces Barbares se répandirent dans les Gaules, en Espagne

et dans l'Italie, comme un torrent qui, après avoir rompu ses dignes, entraîne devant lui tout ce qui s'oppose à son passage. Aucune puissance ne put arrêter le cours de leurs conquêtes ; ils réduisirent à la subjection et à la barbarie presque tout le monde chrétien. Alaric à leur tête, pilla et saccagea Rome. Totila humilia cette ville superbe, et ébranla l'empire romain, que les Goths et les Vaudales auroient infailliblement renversé, si Bélisaire, dont les services furent depuis si indignement méconnus par l'ingrat Justinien, ne leur avoit été opposé. La plus grande partie des Goths se fixa dans la Lombardie, en Espagne, dans la Catalogne, en France et dans la partie méridionale de la Suède, entre la Suède propre, la Norwège et la mer Baltique : cette dernière contrée est encore appelée de leur nom la Gothie ou le Gothland, en français le pays des Goths. Il paroît que les Goths avoient puisé leur nom dans leur propre idiôme, dans celui des Scythes. *Goths*, sive *Gotz*, dans la langue des Bretons, signifie les vieux, les anciens ; dénomination que ces peuples avoient peut-être adoptée, pour se distinguer des autres nations scythiques qu'ils avoient devancées

dans les irruptions que celles-ci firent en Europe à différentes époques.

Gothins. Les Gothins, que Tacite comprend au nombre des Scytho-Gaulois que Sigovèse établit le long de la forêt d'Hercynie, et qui pénétrèrent dans la suite dans la basse Silésie, où ils se fixèrent, avoient emprunté leur nom de leur propre idiôme, de celui des Scythes. *Goths-int*, en celto-breton, signifie ce sont des Goths. Les Gothins, au rapport de Tacite, parloient encore de son temps la même langue que les Gaulois. *Tac. de mor. Germ. cap.* 143.

Ostrogoths, Visigoths. Les Ostrogoths et les Visigoths s'établirent dans les Gaules vers l'an 412; ce furent ces nouvelles hordes de Goths qui, après s'être emparées d'une grande partie de la Gaule transalpine et de l'Espagne, achevèrent de renverser l'empire romain, déjà miné par ses propres vices et par des troubles intérieurs. *Procop. Goth. p.* 340. Quelques étymologistes rapportent le nom de ces peuples à celui des parties occidentales et méridionales de la Suède, où ils formèrent des établissemens. Sans me rendre juge de ce sentiment, j'observerai seulement que le nom des Visigoths

paroîtroit dériver du latin *Visigothi*, les mêmes que les Goths, semblables aux Goths. L'on auroit aussi quelque raison de croire que la dénomination des Ostrogoths se rapporte au latin *Ostrogothi*, sive *Istrigothi*, les Goths de l'Ister ou des bords de l'Ister. C'est à l'embouchure de ce fleuve que Strabon place les anciennes demeures des Goths, des Gèthes et des Daces.

Le Danube, nommé aussi l'*Ister*, avoit reçu cette dernière dénomination des Scythes, par allusion peut-être à l'abondance des poissons testacées qu'on trouve à son embouchure, *ob Ostreosa ora*. Les mots *ist* et *istri*, d'où paroît s'être formé celui d'*Ister*, le Danube; ces mots, dis-je, se retrouvent encore dans la langue des bretons pour dire des huîtres. De-là le latin *ostrea*, *ostreum*; espagn. et port. *ostra*; ital. *ostrica*; anglais *oister*; tudesque *oster*.

Saces, ou *Saques*.

Strabon, un des plus fidèles observateurs de l'antiquité, place dans les contrées de la haute Asie, situées à l'orient de la mer Caspienne et au-delà de l'Iaxarte, les demeures des anciens Scytho-Saces ou Saques, nation pauvre, libre et indomptable. *Strab. L. XI*, *p.* 551.

Hérodote dit que les Saces ou Saques, joints aux Scythes-Massagètes, rendirent leur nom formidable dans les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Perses et contre les Mèdes. Des colonies de ces peuples, sorties de la Margiane, de l'Hyrcanie et de la Bactriane, s'emparèrent successivement de la plus grande partie de l'Asie mineure, de l'Arménie et de la Grèce, et vinrent occuper les contrées placées au-dessus du Pont-Euxin. Ces Scythes asiatiques, qu'on présume avec raison être la souche des Scythes européens, et par conséquent des Gaulois, s'étant subdivisés, formèrent les nations barbares qui inondèrent à différentes époques le continent de l'Europe. Le nom des Saces ou Saques, en grec *Sakai*; en lat. *Sacæ*, paroît tirer son origine du genre et de la forme de l'habillement de ces peuples, de l'espèce de dalmatique fermée, dont les Scythes étoient les inventeurs, et qu'ils portoient par-dessus leur tunique : ce vêtement s'appeloit *sack* ou *sac'h*, en latin *sagum, sakaï, sive sacæ, sic dicti, quod sagis induti essent, sive quod sagati.* Les Romains imitèrent dans la suite le sage des Celto-Scythes, et en firent un habillement militaire, une espèce

de hoqueton ou de cotte-d'armes ; *ad saga* étoit leur cri pour courir aux armes ; *ad saga ire* signifioit prendre les armes, endosser *la saye*.

Le nom des Saxons sembleroit annoncer que ces peuples étoient les descendans des Saques ou Saces. *Sohn*, en tudesque, répond au latin *filius* ; *son*, en danois, a la même signification ; en belgique *sone*, anglais *son*, le fils. *Indè fortè saq - sohnes*, *id est saquorum filii*, *nunc* Saxones *dicti*. On pourroit encore dériver le nom des Saxons de l'arme dont ces peuples faisoient le plus d'usage à la guerre, celui de la flèche, nommée par les Scythes *saës*; en gallois *saeth*; indè *saethydd*, id est *sagittarius*, un archer ; de-là le nom *saëson*, que les Gallois donnent encore aux Anglais descendus des Saxons, qui, de même que les Scythes, étoient très-renommés par leur adresse à se servir de l'arc et de la flèche. *Saxons.*

Le nom des Celtes-Tectosages, fondateurs de Toulouse, paroît dérivé du celtique *teg* sive *tec*, latin *tectum* et de *sach*, *sac'h* (1), en *Tectosages.*

(1) Du breton et du gallois, *sac'h* ; latin *saccus*, sont sortis l'espagnol et portugais, *saco* ; l'italien *sacco* ; le grec *sakkos* ; l'hébreu *shak* ; l'anglois *sack* ; l'allemand *sach* ; l'hollandais *zak* ; le catalan *sac'h*. Le français *sac-*

français une saye, latin *sagum*. *Undè Tectosagi, quasi dicas, Sagis Tecti, induti, operti.* Cette conjecture paroît plus vraisemblable que celle des savans qui dérivent le nom des Tectosages de l'allemand *Teutsagen*, parler la langue de *Teut*, ou de *Teut sahne*, issus de *Teut.* Pellout. *L. I, p.* 94. On trouve aussi des Tectosages placés par les géographes le long de la forêt Noire en Allemagne. Du celtique *tec*, sive *teg*, sont dérivés les mots lat. *tectum*, *tegmen*, *tegimen*, *tegillum*, *tegere*; *tegula*, sive *tegulum*, une tuile, une ardoise, tout ce qui sert à couvrir les maisons. Pezron fait venir le *tebenna* des grecs, pour dire la *toge*, en latin *toga*, du celtique *tec* sive *teg*, lat. *tectum*; et de *ben* ou *pen*, *caput. Quasi dicas tectum capitis*, parce que les Grecs, de même que

---

cager se rapporte aussi au primitif celtique *sac'h*, latin *sagum*, parce qu'anciennement, quand on vouloit piller ou saccager une ville, la prendre de vive force pendant la nuit, on faisoit porter aux soldats de larges chemises par-dessus leurs habits, afin qu'ils pussent se reconnoître dans l'obscurité; on employoit aussi cette ruse pour faire les approches d'un poste ennemi et pour les surprendre dans les nuits d'hiver, quand la terre étoit entièrement couverte de neige.

les Romains, se servoient d'un pan de leur longue robe, *vestis laciniâ*, pour se couvrir la tête dans les mauvais temps. *Pezr. p.* 418.

Danois. Danois, latin *Danus*; Belgique *Dane marker*; allemand *Denn marcher*. Les Danois, sortis des Cimbro-Scythes qui donnèrent leur nom à la Chersonèse cimbrique, aujourd'hui le Danemarck, avoient emprunté leur nom du scythique *den*, en breton un homme (1), et de *marc'h*, cheval; épithète d'attribut donnée anciennement aux peuples des contrées scandinaves, qui, de l'aveu des historiens anciens, faisoient consister leur principale force dans leur cavalerie et dans leurs chariots armés de faulx; ce qui est encore rendu dans ce sens par le mot scandinaves, *id est utentes scanditione*, et par le celto-tudesque *markomann*, hommes de cheval, cavaliers. *Vid. Ammian. Marcell. de Alan, L. XXXI.* Les Marcomans, nommés par Paterculus Marcomanni, par Claudien Markomannes, sont pris par quelques historiens pour les peuples qui habitoient an-

(1) On trouve encore les mots *den*, *daen*, employés dans la langue allemande, pour signifier un homme de corps, un vassal, *onder daen*, id est subjectus.

ciennement la contrée nommée la Mark, près de l'Autriche ; et par d'autres pour des peuples de la Bohême, d'où ceux-ci, sous la conduite de Marobodue (1), chassèrent les Boïens. *Velleï. Paterc. L. II, cap.* 108.

Teutons. L'origine des Teutons est encore un problême qui ne sauroit, à bien dire, s'expliquer que par des fables. L'histoire des premiers âges de ces peuples ne nous offre pas plus d'instruction que celle des premiers âges des autres grandes nations, à moins qu'attachant quelqu'importance à des fictions, nous ne regardions, d'après le récit des anciens, le dieu Tuiston ou Tuiscon, né de la terre, et Mannus son fils, comme les premiers auteurs de ces peuples célèbres. *Teutones sic dicti à Teutone ipsorum deo, sic Claudian. sive à Teutate. Apud alios à Tuistone vel à Tuiscone, quem indigenum et à terra ortum antiqui existimabant.* Tacit. de Mor. Germ. c. 2. *Man Tuisconis filius ; ab eo viri dicuntur mann manni. Eum Germani cœlo locarunt, ejusque auxilium in maximis periculis implorabant.* Sic Minshæus. p. 289.

(1) *Maro-bod-du ;* ce nom est purement gaulois, et signifie en breton, branche noire dessechée ou morte.

Pour ramener le mot *Tuiscon* à sa véritable signification, il paroît nécessaire de remonter à la fable de Cybèle. Cette déesse, prise allégoriquement pour la Terre, fut surnommée *Tithée*, à cause de ses énormes mamelles ; les poëtes feignent qu'elles étoient si abondantes, qu'elles auroient pu nourrir tout le genre humain. Tithée ou la Terre, étoit regardée par les anciens comme la mère des Géans, appelés de son nom Titans. Le mot Tithée, en latin *Tithea*, grec *Tutaia*, la mamelue, est dérivé du celto-scythique *tith* et *teth*; en gallois et en breton, mamelle. Du celtique *tith* s'est aussi formé l'anglo-saxon *titte*, le vieux teutonique *tutte*, et le belgique *tuyte*. Du mot *tuyte*, *id est mamma*, en composition avec le tudesque *sohn*, *filiùs*, paroît s'être formé le nom de *Tuiscon*, *rectiùs Tuytsohn*, fils de *Thuyte* ou de Tithée, c'est-à-dire, le fils de la Terre. Il ne répugne nullement de croire que les anciens Germains se soient donnés pour les enfans de la Terre ; cette erreur leur étoit commune avec les Scythes, les Grecs, les Perses, etc. qui regardoient les hommes comme des productions sorties de la même matrice que les plantes ; mais c'est en vain que les éty-

mologistes s'efforceroient de dériver le nom de Teutons de *Teut* ou *Teutates*, un de leurs prétendus dieux. Je répéterai encore ici, dans la crainte de prescription, ce que j'ai déjà avancé, que *Teutates* n'étoit pas le nom propre d'une divinité, mais le nom patronymique ou appellatif du dieu que les Germains, de même que les Gaulois, reconnoissoient pour être le père de tous les hommes. *Teu-tat-és*, ces mots rendus littéralement par le celtique ou breton, *teut-tad-é*, signifient des hommes le père il est. Si l'on me demande quel étoit ce père des hommes? Je répondrai que tout favorise l'opinion que c'étoit le *Dis* des Celtes, non pas Pluton, dieu des enfers, mais le Soleil, père du Jour. *Vide plura sub voce Teutates, p.* 132. L'interprétation de *Teutates* par celle de père *teut*, est dans un sens entièrement inverse de sa vraie signification : cette interprétation n'est pas admissible.

Teut est le mot dont les Bretons se servent pour parler des hommes en général, ou d'une grande multitude d'hommes. *Teut, sive tud, apud Brit. id est innumeri homines.* Le nom de *Deutschland*, l'Allemagne, *rectiùs Teutschland*; signifie en breton, le pays, ou la

pépinière

pépinière des hommes, et non la contrée du dieu *Teut.* Cette dénomination paroît s'accorder avec l'épithète d'attribut conservée par tous les anciens auteurs de l'Allemagne, à cette vaste contrée, regardée de toute antiquité comme la matrice, la pépinière, la fabrique des hommes, nommée par les Latins *vagina* et *officina gentium*; et par les Germains, *das volkreiche deutschland*, l'Allemagne riche ou féconde en hommes. *Alamanorum land*, *Germanorum* sive *Germanorum land*, le pays de tous les hommes. Si j'avois besoin de nouvelles autorités pour étayer mon opinion sur le mot celtique *teut*, pris ici dans le sens d'hommes, d'un grand nombre d'hommes, ce seroit dans l'idiôme des Allemands même que je voudrois les puiser, ainsi que dans les langues les plus anciennes de l'Europe : en effet, nous voyons que dans presque toutes ces langues, les mots *deut*, *tud*, *thiude*, *etc.* y sont toujours pris dans le sens d'hommes, de peuples, de nations.

Diet, *homines*, *sic in glossâ Lipsii*, Thiude *gentes*, Thiadon *nationes. In Gothicum* Thiot, *populus*, *vulgus*; *hinc* Thiodan, *rex curator populi Conferatur verelius*, folio 54. *Goldast*, *ad parœneticos veteres*, p. 371. *Goth.* Thiuda

gentes, etc. Inde manifesta origo à tud *sive* teut, *id est homines; nomen* Teutonum, *id est hominum, populorum, generationum, etc.*

Diaulites. Le nom des Diaulites, *Diaulitæ*, peuples des Gaules, dont parle César, et que Pline place dans la Lyonnaise, ou Gaule celtique; avant les Rennois, *Rhedones*, est formé du celto-breton *diaul*, sive *diaoul*, en français le diable. César et Pline les nomment indifféremment *Diaulitæ* et *Diablintes*, les Diables. On croit que ce sont les habitans du Perche.

Celtes. L'antiquité des Celtes est le point d'histoire le moins contesté; mais on pourroit classer leur nom dans le nombre de ceux de notre langue, tellement défigurés par les Grecs et par les Latins, qu'ils ne sauroient se prêter aujourd'hui pour nous qu'à des données incertaines sur leur véritable signification. C'est ainsi que des médailles rares et précieuses, après avoir été long-temps mêlées parmi les monnoies courantes, perdent à la longue leur caractère distinctif, et ne servent plus que foiblement à l'avantage de l'histoire, à nous en retracer les particularités intéressantes.

Leibnitz dérive les mots Celtes ou Kaltes, grec *Keltoi*, latin *Celtæ*; de même que les

mots *Galatæ* et *Galli*, de l'allemand *gelt*, valeur numérique ; parce que, suivant ce savant étymologiste, les Gaulois avides de gloire, la cherchant partout, offroient volontiers leurs services à ceux qui étoient en état de les payer. *Vid. Leibnitz. Collectan. T. XI, p.* 104.

S'il nous reste un moyen d'interprèter le nom des Celtes en grec *Keltoi*, par l'idiôme des Bretons, de même que le nom des Gaulois, en latin *Galli*, *Galatæ* ; il paroît que ce ne peut être que par le celtique *gœl* ou *gœll*, qui signifie jaune ou roux, parce que les Celtes ou Gaulois avoient presque tous les cheveux blonds ou roux. *Quod Celtæ, ut tradit Strabo, essent flavis aut fulvis capillis ; sive quod essent croceo colore depicti. Undè vox* Celtæ, *quasi* Gaëltæ *non inconcinnè derivari potest.*

La lettre *g* étoit inconnue aux anciens Latins ; c'est pourquoi, selon Fabius, ils la remplaçoient partout par la lettre *c*.

Littera g, *ignota erat veteribus Latinis, itaque* c, *pro* g, *ubique ponebatur; enimverò* c, *ita ipsius* g, *vias obiit, ut interdum monente Fabio, per* g, *sonaret. Ut in Caïus, à Græco gaïos; amurca, à Græco amorge, etc.* Du celtique *gœl* ou *gœll*, blond ou roux ; *flavus*

sive *fulvus aut rufus*, sont sortis le tudesque *gelb*, *flavus*; le belgique *gheel*; l'italien *giallo*; l'anglo-saxon *geal* et *gealvè*; l'anglais *yello*; le chaldéen *chelta* ; *id est flavus*, *croceus*; l'anglais *gall*; l'anglo-saxon *gealla*; en franç. *jaunisse*.

Tous les peuples descendus des Scythes étoient, au rapport d'Athénée, faciles à reconnoître, par la couleur jaune de leurs vêtemens, par leurs belles formes, et surtout par leur longue chevelure blonde ou rousse, qu'ils laissoient flotter sur leurs épaules; ils étoient très-jaloux de ce bel ornement, et en prenoient un soin particulier. Strabon fait la même remarque qu'Athénée, en parlant des peuples sortis de la basse Scythie, au nord de l'Europe, habitant les bords de l'Ister. Nous lisons dans Sidoine Apollinaire que les Gélons, qui tiroient leur origine des Scythes, étoient dans l'usage de se peindre le visage, les cheveux et le corps d'une couleur rouge ou tannée, et de se servir dans cette vue du suc de certaines plantes bulbeuses dont la propriété n'étoit connue que d'eux seuls: ils marchoient presque nuds, pour faire admirer leurs belles formes, ou pour attirer les regards sur les peintures

et les emblêmes dont leur corps étoit orné. Le nom de *Gélons* n'est pas sans analogie avec le celtique *gœl*, flavus, sive *rufus. Hunc autem morem Scythis prœsertim Gelonibus maximè in usu fuisse, constat apud Fest.* Solinus remarque que les anciens Ecossais étoient dans l'usage, de même que les Ibères et les Galiciens d'Espagne, de faire teindre de préférence la laine de leurs troupeaux en jaune, pour s'en faire ensuite des vêtemens; cet usage subsiste encore dans la Galice. Claudien observe que les ingrédiens dont se servoient les Gaulois pour obtenir des cheveux roux, étoient tirés du suif de chèvre et de la chaux pilée, mêlée avec de la cendre de bois de hêtre (1).

(1) Il paroît que les cheveux roux étoient autrefois autant estimés que les cheveux parfaitement blonds, et les perruques de cette couleur le sont aujourd'hui de nos belles Françaises. Du temps d'Auguste, les dames Romaines, après avoir long-temps soupiré pour obtenir de leurs maris des pelisses de peau de martre, comme l'on soupire après la félicité suprême, changèrent subitement de goût; on les vit, dit Martial, rendre un hommage public à la chevelure rousse des Gaulois, et faire venir à grands frais, du fond du nord, de la Germanie et des Gaules, des tours de cheveux rouges, ainsi que des savonnettes et des cendres pour teindre leurs cheveux en

Les Calédoniens ou Ecossais des montagnes se nomment encore dans leur langue les *gaels*, les blonds ou les roux. *Camden Brit. pag.* 20. Tacite parle aussi de la chevelure rousse des Calédoniens.

Après avoir exposé les raisons qui me portent à croire que le nom des *Celtes* ou *Keltes*,

---

cette couleur. Il n'auroit tenu qu'à ces belles Romaines de paroître brunes, la nature avoit fait pour elles tous les frais de cette superbe parure; mais par un caprice difficile à expliquer, la couleur rousse sembloit avoir encore à leurs yeux un attrait plus séduisant. *Vide Martial. L. VIII. Val. Max. L. II, c.* 1. *Festus, p.* 72. Tertulien dit que les dames Romaines qui teignoient ainsi leurs cheveux en rouge, insultoient à la nature qui les avoit partagées d'un plus bel ornement, et renioient en même-temps leur patrie, où de semblables cheveux étoient entièrement inconnus.

A l'égard de la mode de porter du rouge et du vermillon, que les Françaises ont aussi empruntée des Gaulois, leurs sauvages ancêtres, un de nos plus ingénieux écrivains les a pleinement justifiées de ce reproche, en disant que les généraux Romains en mettoient bien lorsqu'ils entroient en triomphe à Rome, et que de jolies Françaises étoient bien fondées à croire que chaque jour étoit pour elles un jour de triomphe. *Saint-Foix, Essai historique sur Paris.*

est dérivé du celtique *gœl* ou *gœll*, en français les blonds ou les roux, je suis cependant forcé de convenir que les fils qui lient ce mot à l'idiôme des Bretons, sont si déliés, qu'ils se brisent ou s'échappent presque tous sous les doigts : ainsi la vérité est encore ici plutôt desirée qu'on ne peut se flatter de l'avoir trouvée. *De hujus vocabuli* Celtæ, *quœ sit recta ratio pronunciare non ausim, itaque allusiones hœ sunt, potius quam veræ rationes.*

Quintilien observe que les Romains et les Grecs prononçoient les mots Gaulois si mollement, qu'ils leur donnoient presque toujours en parlant, et même en écrivant, un sens opposé à celui qu'ils avoient dans l'usage ordinaire : c'est ce que César semble insinuer, en disant que les Gaulois s'appeloient Celtes entr'eux, tandis que les Romains les désignoient sous le nom de Gaulois. *Qui ipsorum linguâ Celtœ, nostrâ verò Galli vocantur.* Cæs. L. I. Init.

L'opinion la plus générale sur la dénomination des Gaulois, en latin *Galli*, *Galatœ*, grec *Galatai* et *Galatoi*, est que ces peuples l'avoient emprunté du grec *Gala*, qui veut dire lait ; parce que les Gaulois étoient galac- *Gaulois.*

tophages, comme le sont tous les peuples Nomades, réduits à vivre du lait de leurs troupeaux, ou parce qu'ils avoient la peau d'une blancheur extrême, *Galli sic dicti à lacteo candore.* Sic Isidor.

Justin rejette cette étymologie, et remarque que la Galatie, aujourd'hui la Natolie, quoique renfermée dans la Grèce, avoit reçu son nom des Gaulois, qui s'y fixèrent sous la conduite de Lutarius un de leurs chefs. *Galli à Bithyniæ regi invocati, regnum cum eo partâ victoriâ diviserunt, eamque regionem Gallo Græciam cognominaverunt.* Just. L. XXV, cap. 2.

D'autres dérivent le nom des Gaulois de l'hébreu *gaal*, qui veut dire racheter, *liberare*; *undè Galli sic dicti quasi liberi.*

Il est reconnu que toutes les nations sorties des Celto-Scythes, dispersées dans l'Europe et dans l'Asie, avoient conservé des dénominations puisées dans leur propre langue, et que ces peuples avoient pris ces dénominations de la couleur de leurs cheveux, de celle de leur peau diversement peinte, ou de quelques qualités par lesquelles ils se faisoient remarquer. Ce sentiment est celui des meilleurs historiens. *Vid. Claudian. Fest. Just.* etc.

Strabon étoit persuadé que les Gaulois avoient emprunté leur dénomination de leurs hauts faits militaires. En adoptant l'opinion de Strabon, et en rapportant le nom des Gaulois, *Galli*, au celto-breton *galloud*, qui veut dire courage; *galloudec*, valeureux; on trouveroit dans l'histoire, dans la gloire immortelle que les Gaulois acquirent par les armes, de fortes raisons de s'arrêter à cette étymologie. Mais l'épithète de *comati galli*, que les Romains donnoient aux Gaulois, favoriseroit aussi l'opinion que ces peuples avoient emprunté leur nom du celto-gallois *gualtog*, sive *gualtoc'h*; en français, l'homme chevelu. Les cheveux, dans leur longueur, étoient chez les Gaulois le caractère distinctif des hommes libres: ils ne les coupoient qu'à leurs prisonniers. On ne doit pas entendre par le mot prisonniers, des captifs; l'esclavage ne fut jamais connu parmi les nations descendues des Scythes. Ainsi, en se fixant à l'une ou l'autre de ces dernières étymologies, on ne doit regarder les mots *galli*, *galatæ*, *gallici*, *galaici*, *galataï*, *etc.* que comme des modifications du primitif celtique *galloud*, sive *galloudec*, les valeureux; *gualtog*, les che-

velus ; ou *gaëll*, les roux ou les blonds.

Français. Le nom des Français, en latin *Franci*; en tudesque *Franxen*, *Franken*; ce nom dérivé du celtique *frank*, indique que la condition de nos ancêtres fut de toute antiquité celle d'hommes libres, francs et généreux. Ces peuples se glorifioient de n'avoir jamais été soumis, et de ne payer aucun tribut aux Romains. *Franci sic dicti quod liberi, sive quod sinceritate et virtute, cœteras nationes superabant.*

Gens supra Rhenum ad Oceanum pertingens, tam præclarè ad bellorum usus munita, ut appellationem ab ipsis Franci nominentur. Guich.

Les Francs, dont les anciennes demeures étoient entre le Rhin et l'Elbe, et selon d'autres entre l'Elbe et le Véser, passèrent de la Belgique dans le reste des Gaules, dont ils firent la conquête, après avoir vaincu à différentes époques, les Romains, les Visigoths et les Bourguignons. On pourroit conclure de la remarque suivante de Claudien; que la résidence des Francs étoit au-delà de l'Elbe.

Pascat Belga pecus, mediumque ingressa per Albim.
Gallica Francorum montes armenta pererrent.

Claudian.

Les historiens sont partagés de sentiment, non-seulement sur l'origine de ces peuples (1),

(1) Les Français rejettent avec mépris la fable qui attribue leur origine à un prince Troyen, nommé *Francion*, fils d'Hector; cette chimère, créée par Grégoire de Tours, ne paroît aujourd'hui avoir de consistance, que dans l'opinion des hommes qui aiment à se repaître d'erreurs et de fables, comme les reptiles aiment à se repaître de poussière. Voici les conjectures qui paroissent se rapprocher le plus de la vraisemblance, sur l'origine des Francs.

Ambigat, Tétrarque, et selon d'autres, roi de la Gaule celtique, voyant ses états surchargés d'une population immense, fit publier qu'il enverroit Bellovèse et Sigovèse, ses neveux, fils de sa sœur, établir des colonies dans les pays où les dieux et les augures les conduiroient. *Tit. Liv. cap.* 34. Trois cents mille Gaulois se dévouèrent à suivre la fortune de ces deux jeunes aventuriers. *Just. L. XXIV, cap.* 4. Cette transmigration se rapporte au règne de Tarquin l'ancien, deux cents ans avant le siége de Clusium, et de la prise de Rome par les Gaulois. *Livius, L. V.* Bellovèse franchit les barrières des Alpes qui avoient paru jusqu'alors insurmontables, et s'établit le long du Pô, vers l'an 590 avant Jesus-Christ.

Sigovèse, conduit par des augures moins heureux, dirigea sa marche vers la forêt d'Hercynie, qui s'étendoit le long du Danube jusqu'aux frontières de la Dace, et établit diverses colonies dans les environs de cette forêt, entr'autres, une de Volces-Tectosages, et une de Boïens:

mais même sur celui des chefs des Francs, qui prit le premier le titre de roi dans les Gaules. Les suffrages de ces écrivains, si on les compte, attribuent cet honneur à Pharamond, fils de Marcomir; si on les pèse, il semble appartenir à Clodion.

---

ces derniers étoient sortis du Bourbonnois, les premiers du Languedoc. *Possidonius perhibet Boïos quondam Hercyniam incoluisse silvam.* Les Boïens pénétrèrent dans la suite dans la Bavière, appelée de leur nom *Boiaria, hodie Bavaria;* et dans la Bohème, *Bojohemum, nunc Bohemia.* Une partie des Tectosages, de même que les Gothins qui, au rapport de Tacite, parloient encore de son temps la langue gauloise, se fixèrent dans les forêts de la Pannonie, nommée aujourd'hui la Hongrie. Les Semnones, peuples également sortis des Gaules, s'établirent dans les contrées occupées de nos jours par les Suèves ou Souabes. L'on peut présumer, sans blesser les vraisemblances, que les Francs, dont la langue, les mœurs et les coutumes ne différoient guère, au rapport de Possidonius, de celle des Gaulois, tiroient leur origine d'une des colonies nombreuses que Sigovèse implanta dans la Germanie, la Noricie, l'Illyrie et dans la Pannonie. En admettant ici comme un fait ce que l'on avoue n'être qu'une très-grande probabilité, les Francs, en chassant les Romains des Gaules, n'auroient fait que rentrer dans l'ancien héritage de leurs ancêtres, dans leur patrie primitive.

Sidoine Apollinaire dit que les Francs combattoient la tête nue, et que la vîtesse avec laquelle ils fondoient sur l'ennemi, égaloit celle des traits qu'ils leur lançoient : le grand nombre, ajoute le même auteur, pouvoit accabler les Francs, mais jamais les étonner ; le courage étoit encore peint sur leur front même après la mort.

Ce furent ces peuples belliqueux qui jetèrent les fondemens de cette redoutable puissance, érigée par leurs fiers descendans en une république, qui, dès son aurore, se montre déjà l'émule de Rome dans sa plus grande splendeur, et que la révolution la plus étonnante que puissent présenter les fastes de l'univers, soutenue par les succès les plus éclatans, portera au plus haut degré de la gloire, quand les héros Français, après avoir rendu impuissans les efforts de dix rois conjurés contre leur république naissante, après avoir ébranlé tous les trônes, consentiront enfin à joindre l'olive de la paix aux nombreux lauriers moissonnés par eux dans les champs de la victoire.

D'après l'opinion la plus générale sur la descendance de plusieurs des peuples dont les contrées se trouvent aujourd'hui enclavées

dans la France, il paroîtroit que les Normands sont sortis des Danois, des Suédois et des Norwégiens; les Bourguignons des Boïens, qui s'établirent dans la Bavière et dans la Bohême; les Picards des Flamands; les Poitevins des Pictes, représentés de nos jours par les Ecossais; les Bretons des Gaulois, sans aucun mélange de sang étranger; les Basques des Phéniciens ou des Pélasges, qui passoient pour les plus anciens habitans de la Grèce; les Languedociens des Tectosages; les Dauphinois des Allobroges; les Marseillois des Phocéens; et que les peuples de l'ancienne Aquitaine, aujourd'hui la Guienne, sont venus du nord de l'Espagne; les Provençaux de l'Italie, etc. De-là, les différences si sensibles que l'on remarque à travers le caractère général des divers peuples qui composent aujourd'hui la masse de notre nation. Il en résulte encore que l'on doit moins s'étonner si plusieurs peuples de la France ont conservé un idiôme, un langage qui leur est propre, ou au moins quelques nuances de la langue de leurs pères.

C'est dans les coutumes, les anciennes institutions, les usages, et particulièrement dans

la langue des peuples qui habitent les montagnes et les lieux les moins accessibles, que l'on trouve la preuve la plus sûre de leur origine.

Le nom des Germains, puisé dans leur propre *Germains.* langue, est formé de deux acceptions tudesques ; de *gar*, qui veut dire tout, et de *man*, homme. (*Germanus*) *vox ex duabus dictionibus Teutonicis formata*, *nempè à* gar, *id est totus*, *et à* man, *latinis vir ;* Verstegan. *Undè etiam Germaniæ nomen.* Minshœus, pag 89.

Strabon donne au nom des Germains une interprétation différente. *Germani tum formâ, tum moribus et victu, Celtis seu Gallis sunt similes ; rectè itaque mihi videntur Romani hoc nomen eis imposuisse, cum eos fratres Gallorum vellent ostendere. Romani etiam suâ linguâ Geminos fratres vocant Germanos.* Strab. L. IV.

Pline dit que le nom de Scythes s'étendoit aux Sarmates et aux Germains. Aventinus remarque que les anciens Hongrois (les Huns) ne désignoient jamais les Germains que sous le nom de Scythes et de Scythules. Les Huns, sortis de la Tartarie européenne, étoient eux-mêmes descendus des Scythes ; ainsi leur aveu

devient ici une forte présomption en faveur de l'origine scythique des Germains.

Pausanias, Dion Cassius, Appien, Suidas, etc. donnent aux Germains et aux Gaulois le nom commun de Celtes.

Allemands. Les Allemands, ***Alemanni, Al-manni:*** cette appellation est moderne. Le nom de ces peuples annonce qu'ils étoient un mélange de diverses nations. Les Allemands ne paroissent guère dans l'histoire sous cette dénomination, que vers le troisième siècle, sous Caracalla (1).

---

(1) L'on remarque que la plupart des anciens peuples qui dans leur langue avoient une dénomination propre, étoient connus sous des appellations différentes dans les idiômes étrangers. C'est ainsi que les Gaulois, qui se nommoient *Celtes* entr'eux, étoient appelés par les Latins, *Galli.* Les Egyptiens nommoient les Israélites *Huesi*, tandis que ceux-ci ne se reconnoissoient sous d'autre dénomination que sous celle d'Hébreux et de Juifs. Les Syriens, suivant l'historien Josephe, s'appeloient entr'eux Arméniens. Les Egyptiens, qui se nommoient *Chusians*, furent appelés par les Grecs, Ethiopiens, de la couleur de leur peau. Les Numides étoient nommés par les Romains, Maures. Les Grecs donnoient le nom de Celtique à toute l'Europe occidentale, et ils appeloient Scythie toute l'Europe orientale quoiqu'il y eût dans ces contrées des nations qui n'avoient aucun rapport d'origine

Les

Les Germains s'étant emparés du pays nommé *Décumate*, lui donnèrent le nom d'Allemagne, qui passa par succession de temps à toute la Germanie; la contrée Décumate, renfermoit le duché de Wirtemberg et une grande partie de la Souabe. La Souabe, que les Marcomans avoient abandonnée dès le temps d'Auguste pour s'établir en Bohême, demeura pendant long-temps déserte; mais insensiblement il y passa des colonies gauloises de l'Alsace et de la Franche-Comté. Ces aventuriers, nés sujets de l'empire, continuèrent de reconnoître les lois des Romains, qui n'exigeoient d'eux que le dixième du revenu de leurs terres: c'est de là que l'on donna à ce pays le nom de Décumate. *Vid. Schoëpflin. Alsat. Illust. T. I, p.* 174.

Un esprit réfléchi qui s'attacheroit à appro- *Bretons insulaires.*

avec les Celto-Scythes. Ils ne désignoient jamais ces derniers que sous la dénomination injurieuse de Barbares: ils appeloient leur langue un idiôme rude et grossier, tandis qu'ils y avoient puisé en partie les élémens et la richesse de la leur. Mais ces mêmes Barbares avoient rendu leur nom si illustre par leurs actions éclatantes, par leurs immortels triomphes, que de leur temps il n'étoit pas très-humiliant de le porter.

fondir les diverses histoires écrites par les légendaires sur l'origine des anciens peuples, ne seroit presqu'occupé qu'à réfuter leurs fables. Quoi de plus ridicule, par exemple, que le conte qui nous a été transmis par Geoffroi Ab-Artur, évêque de Saint-Asaph, sur la descendance des Bretons insulaires. Si l'on en croit ce prélat et quelques historiens qui ont partagé son opinion, le fondateur de la nation bretonne fut Brutus (1), prince Troyen, qui débarqua en Angleterre 1108 ans avant Jésus-Christ; c'est-à-dire, environ 334 ans avant la première olympiade. *Sunt qui à Bruto dictos*

(1) Geoffroy Ab-Artur, mort il y a environ cinq siècles, soutient, dans son histoire de Brutus, ou plutôt dans son roman, plus fabuleux que celui d'Amadis des Gaules, que ce Brutus étoit fils de Silvius, neveu d'Ascagne, et petit neveu du pieux Enée : celui-ci étant fils de Vénus et d'Anchise, par une suite de cette ascendance, les Bretons insulaires tireroient incontestablement leur origine du grand Jupiter. Il faut qu'un historien compte beaucoup sur la patience ou sur l'ignorance de ses lecteurs, pour leur débiter gravement de telles inepties. Au lieu d'éclaircir l'histoire, de pareils mémoires ne font qu'en augmenter les ténèbres et le chaos, et nous jeter dans une sorte de septicisme sur la plupart des faits rapportés dans les anciennes annales.

Britannos, et Britanniam quasi Brutaniam volunt; Minshæus, p. 173.

Nous ne nous arrêterons pas à examiner cette origine. Pour arriver jusqu'à Brutus, à travers trente siècles, dont deux au moins de ténèbres et de la plus profonde ignorance, on trouveroit infailliblement des abymes qu'il seroit impossible de combler, et dans lesquels on courroit risque de se perdre (1).

---

(1) Les savans s'accordent assez généralement à admettre trois époques, ères ou dates, depuis la création. La première finit au déluge de Noé, qui eut lieu l'an du monde 1656. Cette époque renferme les temps obscurs et incertains. Des nuages sans fin s'élèvent entre nous et les événemens arrivés dans ces premiers âges. La seconde époque commence au déluge, et finit à la première olympiade des Grecs, l'an de la création 3174, et selon d'autres, 3776. Cette époque est regardée comme celle de l'âge rude et des temps fabuleux. Si l'on excepte les ouvrages immortels d'Homère qui ont fait l'admiration de tous les siècles, et ceux d'Hésiode, on trouve bien peu de transactions des premiers écrivains dignes d'être citées. La plupart des fables des anciens doivent être rapportées à ces siècles d'ignorance. Homère vivoit l'an 3000 du monde.

La troisième époque date depuis la première olympiade, sept cents soixante-quatorze ans avant Jésus-Christ

Breton, latin *Brito*, *Britannus;* anglais *Briton;* celto-gallois *Brithon :* cette dénomination dérive du celtique *Brith*, qui, dans cette langue, veut dire tacheté, moucheté. Les anciens Bretons, *Britones*, furent ainsi nommés, de l'usage où ils étoient de se peindre le corps et le visage d'un pastel de couleur bleue; soit par ostentation, ou pour paroître plus formidables aux yeux de leurs ennemis. *Britanni incertum ob decorem an ob quid aliud ultro corpora infecti.* Pomp. Mela.

Omnes se verò Britanni vitro inficiunt, quod cœruleum efficit colorem, Cæs. L. V. *Picti Britanni*, Sic Martial.

Britho, en celto-gallois, répond au latin

---

jusqu'à nos jours 1796. Celle-ci est nommée le temps historique, parce que le récit des faits arrivés dans ces derniers siècles sont supposés contenir la vérité, quoique les commencemens de cette époque renferment aussi beaucoup de fables, jusqu'à l'histoire que nous a laissée Thucydide de la guerre de Lacédémone contre Athènes. Cet historien fleurissoit l'an 3519 du monde, quatre cents vingt-neuf ans avant Jésus-Christ. Les nations les plus éclairées, même celles placées à côté des Hébreux, passent pour n'avoir eu que de bien foibles connoissances de l'antiquité, avant l'époque où Thucydide écrivoit.

variegare, bigarrer, peindre de différentes couleurs. *Brithil*, dans la même langue, est la dénomination que l'on donne au poisson parsemé de taches, que nous nommons une truite.

Britain, par contraction de *Brith dain*; ce nom, devenu par métonymie ou par antiphrase celui que les Anglais donnent aujourd'hui à leur contrée, paroît avoir été dans le principe la dénomination des habitans, ou plutôt de l'habitant de la Grande-Bretagne. Le mot *britain*, formé du breton *brith dain*, ou de *brith den*, n'a qu'une seule acception dans notre langue, celle d'homme moucheté, tacheté, bigarré, peint. Les Gaulois, au rapport de S. Jérôme, avoient une prononciation aspirée et sifflante, que les Latins s'attachoient soigneusement à éviter. De-là le celtique *brith*, *britho*, *brith-dain*, rendu en latin par *brit*, *brito*, *bri-tannus*.

Les anciens légendaires Gallois, dans la vue sans doute de donner une sorte de consistance à la fable de *Brutus*, qui nous a été transmise par un de leurs compatriotes Geoffroi Ab-Artur, introduisirent dans toutes leurs anciennes chroniques le mot *Brutaniaid*,

pour désigner les Bretons ; mot visiblement corrompu de *brith dynion* ou *brith-dynioned*, qui, dans la langue de ces mêmes Gallois, signifie des hommes peints, mouchetés.

Les Anglais, qui se parent encore aujourd'hui si improprement du beau nom de *Bretons*, sont ramenés à leur véritable dénomination par les Armoriques ou Celto-Bretons du continent. Ceux-ci ne les reconnoissent et ne les désignent jamais sous d'autre nom que sous celui de *Saozonet*, les Saxons. C'est dans le même sens que les Gallois d'Angleterre les nomment aussi *Saëson;* les Irlandais *Sasonag*, ou *Saxsonach*, et que les Ecossais des montagnes les appellent *Zouznak*. Cette dénomination paroît avoir pour époque la conquête que les Saxons firent de l'île Britannique, environ l'an 819. Les Saxons, quoique subjugués à leur tour par les Normands, restèrent cependant la nation la plus nombreuse dans la Grande-Bretagne : leur langue, mêlée de celtique, de français et de langue romance ou romaine, est encore la langue dominante dans cette contrée. Boniface, évêque de Mayence, originaire de l'île Britannique, ne nommoit jamais sa patrie que la Saxe au-delà de la mer.

Les peuples connus sous le nom d'Armoriques, empruntèrent cette dénomination de leur voisinage des bords de la mer. *Populi inter Celtas, ex civitatibus Oceanum attingentibus, quæ* Armoricæ *appellantur.* Cæs. L'on voit par ce passage que César, contre l'usage ordinaire des Romains, donne aux peuples de l'Armorique le nom de Celtes, au lieu de celui de Gaulois : ces deux dénominations étoient donc synonymes. Le nom d'Armorique, en breton *armoric*, a été formé par contraction du celtique *oar armoric*, qui signifie sur la petite mer; dénomination qui fait allusion à la Manche, au canal sur les bords duquel S. Malo, S. Brieuc, Morlaix et quelques autres de nos villes maritimes de Bretagne sont situées. Le nom d'Armoriques, qui dans l'origine ne dut être commun qu'aux seuls peuples établis sur le bord de la Manche (ainsi nommée de sa forme), s'étendit dans la suite à tous ceux des Gaulois dont les contrées s'avançoient jusqu'à l'Océan aquitanique.

Bretons Armoriques.

Morbihan; ce nom a dans la langue des Bretons la même signification que celui d'*Armoric* ou d'Armorique. Cette dénomination devint celle de la mer qui baigne les côtes

de Vannes ; par allusion au canal de l'Océan, aux extrémités duquel sont situées les villes de Vannes, d'Auray, etc. Du mot celtique *mor*, la mer, s'est aussi formé le nom des *Morins* ; dénomination sous laquelle sont connus, dans les anciennes histoires, les peuples des Gaules qui habitoient les côtes de Boulogne, en face de l'Angleterre.

La langue des peuples de l'Armorique, ce monument parlant de leur antique origine, semble remplacer sur les faits qui font le plus d'honneur à notre nation, le silence de l'histoire ; en effet, si celle-ci nous apprend que la valeur impétueuse, mais mal conduite des Gaulois, nos ancêtres, fut obligée de céder à la discipline et à la politique des Romains; la langue celtique, conservée dans l'Armorique dans sa pureté originelle, dépose que notre liberté, quoique fortement attaquée par les Romains, et menacée dans des temps moins reculés par des peuples également valeureux, par les Francs, par leurs descendans, et par les Bretons insulaires, ne succomba cependant jamais toute entière sous aucune des atteintes qui lui furent portées.

L'histoire du moyen âge nous donne à con-

noître que pendant les fréquentes incursions des Francs, des Vandales, des Alains, des Goths, Visigoths, et des autres peuples qui inondèrent les Gaules vers la fin du quatrième siècle et au commencement du cinquième ; le courage national qui s'étoit éteint parmi les Gaulois, parut à cette époque s'être retiré avec la liberté au milieu des Armoriques. *Vid. Prosp. Chron.* Ces peuples valeureux, après avoir secoué le joug des Romains, et après s'être ainsi frayé la route à l'indépendance, surent maintenir, par leur courage, la forme de gouvernement qu'ils avoient eux-mêmes adoptée. *Zozim. L. VI* (1).

En portant des regards rétrogrades sur les anciens peuples, nous les voyons presque tous *Albionites.*

(1) Quelle différence entre les moyens qu'employèrent les Bretons Armoriques pour conserver leur indépendance, et ceux que les Bretons insulaires mirent en usage pour assurer la leur ! Ces derniers, parvenus à se soustraire à la domination des Romains, mais trop dégradés sans doute par un long et dur esclavage, pour se former de justes idées de la liberté, et pour rendre permanens ses avantages inappréciables, se voyant pressés et resserrés de toutes parts par les Pictes et par les Saxons, se jetèrent dans les bras de la timidité. Ils s'abaissèrent à

se donner pour les enfans des dieux, remplir le ciel de leurs ancêtres, et dédaigner d'en reconnoître au-dessous de la condition de rois, de princes, ou au moins de géans. C'est ainsi que les Anglais se flattent encore quelquefois d'être les descendans d'un fils de Neptune, nommé *Albion*, qui ayant eu l'audace d'attaquer l'Hercule Gaulois, et de vouloir

---

adresser à Aëtius, gouverneur des Gaules, une lettre écrite dans le style d'une lamentation. Cette lettre étoit ainsi conçue :

A Aetius, trois fois consul, les gémissemens des Bretons insulaires.

« Notre position est affreuse. Des flots de Barbares » inondant nos contrées, nous poussent vers la mer, et » celle-ci nous rejette vers les Barbares. Dans cette cruelle » extrémité, nous n'avons à choisir qu'entre deux genres » de mort; ou de périr par le fer de nos ennemis, ou » d'être engloutis par les flots. » *Béde*, *L. I*, *c.* 13, *p.* 51.

Aëtius n'ayant répondu à cette lettre que par un compliment de condoléance, les insulaires, dont le malheur avoit affoibli l'antique et naturelle énergie, eurent recours à leurs expédiens ordinaires dans les temps de calamité : ils implorèrent l'assistance des Armoriques qui envoyèrent à leur secours des forces suffisantes pour les délivrer de la merci de leurs ennemis. *Girald. Cambr. L. VI*, *pag.* 43.

l'empêcher de passer le Rhin, paya de la vie son insigne témérité. La fable d'*Albion* paroît avoir été sérieusement adoptée par quelques historiens anglais, entr'autres par Perrotus et par Girald. Cambr. *Vid. Camd. pag.* 24. Albion, *hodiè Anglia, sic dicta ab Albione gigante qui ibi regnavit.*

Dans le systême des partisans de cette idée, l'empire de l'Océan seroit incontestablement échu aux Anglais ; mais il semble cependant aujourd'hui que ces fiers insulaires, sans rejeter absolument leur prétention à la suprématie des mers, comme descendans de Neptune, ambitionnent encore plus de fonder leur droit sur la force que sur la raison.

D'autres étymologistes s'arrêtent avec complaisance à l'idée que le nom d'*Albion* est formé du grec *olbios*, qui veut dire fortuné, faisant allusion à l'heureux climat et à la fertilité de l'Angleterre, qu'ils regardent comme le jardin d'Eden, le paradis terrestre, ou comme les îles fortunées si vantées par les anciens. *Tanta visa est magnæ Britanniæ felicitas, ut nonnulli crediderunt fortunatas esse insulas, beatorum sive insulas, in quarum laudes effusi lascivire videntur poetæ.* Sic Minshæi Pietas in patriam, p. 173.

Laissons les enfans d'*Albion* se complaire dans leurs douces illusions, et bornons-nous, comme historien détaché de prévention, à examiner si l'étymologie de leur nom n'a pas une source plus naturelle et plus dégagée du merveilleux, que celle où elle paroît avoir été puisée.

Pline dit que l'île nommée Bretagne, avoit été connue plus anciennement sous la dénomination d'*Albion*; et qu'à ces époques reculées, les îles adjacentes et dépendantes de celle-ci, étoient les seules qui portassent le nom d'îles Britanniques. *Camden. p.* 23.

Si l'on admet que les Bretons insulaires étoient Gaulois d'origine, ce qui paroît incontestable, on seroit fondé à dériver leur ancienne dénomination, leur surnom d'*Albionites*, d'*Albans* ou d'*Albins*, de leur ancienne langue, du celtique *alb* (1), latin *albus*; de

---

(1) *Alb*, sive *alp*, apud *celtas*, id est *albus*. Vid. *Pezr. p.* 372. *Bullet. Dictionn. p.* 38. Hinc græcis *alphos*; syris *alben*, id est *albescere*; chald. *alban*, aliis *laban*, id est *albere*; teuton. *alpiz*, id est *cygnus*. Les Sabins, qui étoient Gaulois d'origine, nommoient le blanc *alpum*. Sic *Festus*. De-là le nom des montagnes des *Alpes*, dont nous aurons bientôt occasion de parler.

la blancheur de peau qui distinguoit éminemment tous les peuples descendus des Celto-Scythes, et particulièrement les Bretons insulaires; où du celtique *al*, lat. *alter*, *alius*, et de *ban*, qui dans la langue erse (un des dialectes du celte) veut aussi dire blanc; d'autres blancs, ou d'autres Gaulois. De-là le nom d'*Ellan-ban*, l'île des Blancs, donné à l'Irlande, dans les anciennes chroniques de ce royaume. *Albioni sicdicti ob albedinem, si comparentur cum populis obscuri coloris.* César dit des Gaulois: *Corpora nempè mirificâ specie. Reliquis enim populis candidiores existunt.* (Isid.) Les anciens Bretons insulaires perdirent vraisemblablement leur surnom d'*Albionites* (de blancs), quand l'usage de se peindre le corps et le visage d'un pastel de couleur bleue prévalut parmi ces peuples, et leur fit adopter la dénomination de Bretons, c'est-à-dire, d'hommes peints; *Britones*, sive *Britanni.*

Albins. *Albans.*

On trouve des *Albins* et des *Albans* dans presque toutes les contrées de l'Europe et de l'Asie, où les descendans des Scythes (remarquables par la blancheur éclatante de leur peau) implantèrent des colonies. Pline fait mention de plusieurs peuples connus sous le



nom d'*Albins*. Albini *gentes ex Scythis à Jasone oriundi*. Albanes *populi Hispaniæ citerioris* (*Plinius*). Les géographes placent une contrée nommée l'*Albanie*, dans l'Epire ; et une autre du même nom, entre l'Ibérie et les bords de la mer Caspienne, dans le pays habité par les Scythes-Saces et Massagètes de la haute Asie. Une province nommée l'*Albanie*, est bornée à l'est par la Thessalie, et au nord par la Macédoine. Les Ecossais des montagnes nomment encore leur contrée *Alban* et *Albin*, en français l'*Albanie*. Les Irlandais, au rapport des anciens historiens, s'appeloient anciennement dans leur langue *Albany*. Dans les Gaules, on trouve les *Albigeois*, Albigenses. *Albii*, les peuples du diocèse de Riez. *Albenses*, les peuples du Vivarais ; *Albici*, les peuples des environs de Marseille, etc. etc.

Les synonymes du celtique *alb*, sont dans notre langue *can* (d'où est venu le latin *candor*, *candidus*, *candeo* ; *cani*, les cheveux blancs, etc.) et *ven*, ou *guen*, d'où sont dérivés les mots *venus*, *venustas*, *venustus*, *venustè*, *etc.*

Vénètes. Les peuples de l'Armorique, qui, pendant le siége de *Vannes*, leur capitale, opposèrent

une si courageuse résistance aux forces combinées des Romains, commandées par César et par Brutus, furent surnommés *Vénètes*, de la blancheur de leur peau. On trouve des peuples connus sous la même dénomination dans la Sarmatie. On découvre également des Vénètes, *Venedoci*, et *Guinethi*, dans la province de Galles et sur un promontoire de la province de Donegall en Irlande. Les Vénitiens, *Veneti*, tiroient leur origine, au rapport de Strabon, des *Vénètes* de l'Armorique. Les îles de Glénan et de Groix, étoient aussi nommées anciennement les îles *Vénètes*; *Venetiæ insulæ*. Le golphe de Dantzick dans la Baltique, porte le nom de *Sinus Venedicus*.

Il résulte de tous ces rapprochemens, que le nom symbolique et caractéristique de Blancs, c'est-à-dire, d'*Albins*, d'*Albans*, d'*Albanes*, d'*Albionites* ou de *Vénétes*, fut dans la plus haute antiquité, la dénomination d'adoption d'un grand uombre de nations descendues des Celto-Scythes.

Angleterre, en latin *Anglia*; Saxon, *Engle lond*, et *Engle land.* Teuton, *England*; belgique, *Engel land*; en anglais, *England.* *Angleterre.*

L'étymologie de ce nom a été l'objet de re-

cherches intéressantes de la part des savans et des critiques.

On laissera dans l'oubli celles qui n'auroient jamais dû en sortir, telle que l'histoire d'une princesse *Angèle*, et d'un prince nommé *Angulus*, regardés, par quelques historiens, comme les fondateurs de la monarchie anglaise, et comme les premiers qui imposèrent à l'Angleterre le nom qu'elle porte aujourd'hui.

On seroit peut-être fondé à rejeter pareillement l'opinion inconsistante de *Goropius* qui conclut de la passion des Anglais pour la pêche, et de leur adresse dans cet exercice; que leur nom vient du belgique *angle*, qui, dans cette langue, veut dire un hameçon.

Doit-on attacher plus d'importance au sentiment de ceux qui infèrent de la rare beauté des Anglais, que leur nom en latin, *Anglus*, a été formé par contraction d'*angelus*, un ange, ou du belgique *enghel*, qui, dans cette langue, a la même signification. *Angli sic dicti, quod speciosi ut angeli.* Le vénérable Bède nous apprend que le pape Grégoire, surnommé le Grand, étoit assez partisan de cette idée; des monarques anglais parurent la consacrer, en prenant des anges pour support de leurs armes,

et

et en faisant frapper des monnoies du plus pur or, avec l'empreinte des figures de ces nonces célestes. Ces monnoies ont été long-temps connues en France et en Allemagne sous le nom d'*angelots*. Mais comme tout ce qui sort de la sphère des choses vraisemblables, ne sauroit fixer un seul instant l'attention d'un esprit réfléchi, ni intéresser l'histoire ; nous ne nous arrêterons pas à examiner le dégré de confiance que méritent ces étymologies qui toutes reposent sur la même base.

Les Anglais rejettent avec mépris le sentiment de ceux qui dérivent le nom de l'Angleterre du mot *angulus*, un angle.

Nec ab angulo nomen Angliæ inditum, ut trito illo versu astruitur.

Anglia terra ferax et fertilis angulus orbis,
Insula prædives quæ toto vix eget orbe.

Nous voyons par l'histoire, qu'Egbert, roi des Saxons de la partie occidentale de l'Angleterre, après avoir réuni en une seule domination celle de six autres souverains de l'île Britannique, vers l'an 819 de notre ère, changea à cette époque le nom de cette contrée en celui d'*England* ; en français, l'Angleterre.

Mais la même histoire ne dit nulle part que ce nom fût emprunté de celui des *Angles*, d'un peuple *danois*, qui, à l'abolition de l'eptarchie, se vit, ainsi que les *Jutes*, forcé de reconnoître les lois d'Egbert, prince *saxon*. Il est même si peu fait mention des *Angles* dans les évènemens qui précédèrent l'entière réduction de l'ile Britannique, que l'on seroit autorisé à croire que la part que ces peuples, sortis de la peninsule cimbrique (1), eurent à cette conquête, ne fut pas de nature à leur mériter l'insigne honneur d'imposer leur nom à l'Angleterre. En effet, si l'histoire avoit

(1) Il paroit difficile de déterminer au juste quel fût le berceau originel des *Angles*. Ces peuples se fixèrent dans le Northumberland, Mercie, et dans quelques parties de l'est de l'Angleterre. Les *Jutes* occupoient le comté de Kent et l'ile de Wight. Les *Saxons* étoient répandus dans l'est, le sud et l'ouest de la Grande-Bretagne.

Les uns font sortir les *Angles* de la Westphalie, où l'on trouve *Engern*; d'autres de la Poméranie, où fleurissoit anciennement la ville nommée *Angolen*. Camden les fait venir de la petite province de Danemark, nommée *Angel*, au-dessous de la ville de Flessembourg. *Camden. Brit. p.* 130. On trouve aussi en Allemagne des villes du nom d'Engelheim, Ingolstad, Engleburg, Englerute, etc. etc.

consacré dans ses annales, d'une manière exacte, un fait aussi digne d'être rapporté, dès-lors, l'opinion des savans, qui se trouve encore partagée sur l'étymologie du mot *England*, l'Angleterre auroit été invariablement fixée.

En cherchant la source où la dénomination de l'Angleterre, celle d'*England*, a été puisée, il nous semble la découvrir dans la langue même des anciens habitans de la Grande-Bretagne ; dans le primitif celto-gallois *ing*; breton *eng*, id est *strictus*, *augustus*; *et* land, *terra* : *quasi dicas terram augustam*; *propter Angliæ augustias versus septentrionem et occidentem.*

Ce qui justifieroit cette interprétation, est que l'Angleterre présente une infinité de parties qui se terminent en *angles*, les uns saillans, et les autres rentrans. Dans le nombre des premiers, sont des caps, de nombreux promontoires qui se prolongent très-avant dans la mer, et dont les plus remarquables sont dans les comtés de Cornwall, de Kent, de Caërnarvon, et d'Aberdeen en Ecosse.

La Tamise, le Sévern, le Welland, l'Humber, etc. forment aussi à leur embouchure des angles rentrans.

L'île d'*Anglesei*, l'ancien séjour des Druides, nommée par les Romains *Mona*, semble avoir également emprunté sa dénomination de sa configuration topographique, sa forme étant à bien dire triangulaire.

Le nom de *Caërnavon*, qui est celui d'un comté de la province de Galles, séparé de l'île d'Anglesey par un court trajet de mer; ce nom, dis-je, rendu par le Breton, *Kern-ar-von*, ou *Kern-ar-mon*, signifie une corne ou un angle contigu à l'île de *Mon. Angulus spectans Monam.* Cette corne est le promontoire nommé *Langanum*, vis-à-vis d'Anglesey. Le changement de la lettre *m* en *v*, a souvent lieu dans la langue celtique: c'est dans ce sens que nous disons *vam* ou *mam*, la mère; *vab*, ou *mab*, le fils.

Cornwall (comté de l'Angleterre), ce mot dans le celto-breton, sous-entend une corne ou un angle du pays de *Galles* ou de *Walles*, en face du pays de *Walles*; *Angulus spectans Walliam.* Les Gallois nomment encore le pays de Cornwall (*Kerniw*), en breton, cornes ou angles.

Kent (comté de l'Angleterre); ce mot a dans la langue celto-belgique, qui a formé en

partie l'anglais moderne, le sens du latin *angulus*, un *angle*; de-là le nom du promontoire de cette province, appelé *Cantium.* Cantium *promontorium sic dictum*, *quod angulum Angliæ denotet.* Du celto-belgique *kent*, un angle, s'est formé le français *canton*; l'angle d'un écusson, en terme héraldique.

Guernesèy, une des îles anglaises, dont la forme est celle d'une harpe, a également emprunté son nom du celto-breton *Kerniow-è*; et par corruption, *Guernesey*; en français, formé d'angles ou de cornes.

Tel est l'exposé succint des observations que j'ai cru devoir ajouter à celles qui ont déjà paru sur l'étymologie du nom d'Angleterre: le lecteur impartial donnera une sanction morale à celles qui lui paroîtront les plus propres à satisfaire sa raison.

On trouve des Celto-*Brigantes* en Angleterre, en Irlande, en Ecosse, en Espagne, en Portugal, dans les Alpes allemandes, etc. Bragance, chef-lieu de Brigantes, fut appelée du nom de ces peuples, *Brigantia.* La ville de Briançon, en France; celle de S. Jacques de Compostelle, en Galice; une cité dans les Alpes allemandes, près du lac nommé *Bri-* *Brigantes.*

gantinus lacus; ces trois villes sont désignées, par les auteurs latins, sous le nom de *Brigantium*. La Corogne, ville et port de la Galice, en Espagne, a conservé le nom de port des Brigantes, *Brigantinus portus*.

La dénomination de *Brigantes*, paroît dérivée du celto-gallois *bryc-cant*, quasi *brig-gant*, hommes portant des culottes; *homines femoraliis induti*. L'usage de porter des culottes fut inventé par les Celto-Scythes. Les Grecs, les Perses, les Mèdes, les Arméniens, les Romains même n'adoptèrent que très-tard les hauts-de-chausses. Le vêtement de ces derniers étoit une espèce de simarre ou robe longue, nommée *toge*. Les Romains imposèrent aux peuples de la Gaule narbonnaise, le nom de Gaulois culottés, *Galli braccati*, de l'usage où étoient ces peuples de porter de grandes culottes, nommées en breton *bragues* ou *bragou*, en gallois *bryc*. Les Brigantes d'Angleterre habitoient l'Yorckshire, le Lancashire, Durham, le Westmorland, et le Cumberland. Ces peuples, de même que les autres Bretons insulaires, avoient coutume de se peindre et de se scarifier les chairs. Martial les nomme *Picti Brigantes*; Adrien Julius les appelle *Cœruleo cute Brigantes*.

D'anciens légendaires, du nombre de ceux qui, dans nos siècles d'ignorance, crurent écrire l'histoire, en la déshonorant par des fables, accréditèrent de leur temps l'idée que les Ecossais, en latin *Scoti*, en anglais *Scots*, avoient emprunté leur nom de celui d'une princesse nommée *Scotta*, fille de Pharaon, roi d'Egypte, et femme d'un certain *Gaïthelus*, fils de Cécrops, fondateur d'Athènes. D'autres insultant encore davantage à la raison humaine, dérivent le nom des Ecossais, du grec *scotoi*, en latin *obscuri*, les obscurs. *Scoti, secundum quosdam, à tenebris adepti*(1). De pareilles interprétations se réfutent d'elles-mêmes : on ne les rapporte que pour faire voir combien il est facile de perdre son pole au milieu des ténèbres des origines anciennes, quand on se laisse guider par l'imagination, dans une carrière où il paroît impossible de faire un pas, sans être éclairé par le flambeau d'une langue de première invention. Isidore de Séville, et Rabanus Maurus, soutiennent que Ecossais.

(1) Un père de l'église avoit bien raison de dire : *Ut somniorum interpretatio ita et verborum origo pro cujusque ingenio prædicatur.*

les Ecossais, *Gotho-Scythes* d'origine, avoient puisé leur nom dans leur propre idiôme. *Vidè Florileg. L. IX.*

La dénomination des Ecossais, dans l'ancienne langue britannique (dans celle des Gallois d'Angleterre) est *Ysgothiad*, et celle de leur contrée *Ysgotland*; id est *Gothorum regio*. Ces dénominations annoncent que les Ecossais sont les descendans des *Scytho-Goths*, dont ils ont conservé l'appellation. Nous trouvons aussi les mots *Ysgoths*, employés par quelques anciens auteurs anglais, pour parler des Ecossais. Il résulte de ces diverses observations, que le latin *scoti*, l'anglais *scots*, sont des mots incontestablement sortis par contraction du gallois *Ysgoth*, *Ysgothiad*, *Ysgoths* et *Yscots* (1); en français, les *Goths*.

L'*erse* ou le *gallic*, est encore de nos jours la langue vulgaire des peuples qui habitent les montagnes d'Ecosse. Les *Erses*, ou montagnards, se prétendent un peuple vierge, sans mélange de sang étranger; tandis que les Ecossais qui habitent les parties orientales (le plat-pays), comptent au nombre de leurs ancêtres,

(1) L'*Y*, en gallois, répond aux articles relatif, *le*, *la*, *les*.

des Anglo-Saxons, des Danois, des Norwégeois et des Normands. La langue de ceux-ci est l'anglais moderne.

Sidoine Apollinaire nous apprend que les Pictes étoient en possession de ce nom, avant la conquête que les Romains firent de l'île Britannique. Végèce fait aussi la même remarque. Les *Pictes* empruntèrent leur nom, de l'usage où ils étoient de se faire des incisions sur les chairs, et d'y introduire la préparation de couleur bleue, nommée *glastum*, dont parle Pline. *Plin. de Vocab. Gall. c. I*, *p.* 22. *Pictes.*

Claudien dit de ces peuples:

> *. . . . . . Ferroque notatas.*
> *Perlegit exanimes Picto moriente figuras.*
> CLAUD. de Bel. Geth.

Pictes; ce mot, dans la langue des Bretons, signifie proprement piqueté, marqueté, moucheté. Le latin *pictus*, peint, s'est formé par antiphrase du celtique *pik*; latin *pungere*, piquer avec une pointe; gallois, *pig*.

Les peuples du Poitou, *Pictones*, sive *Pictavi*, étoient dans l'usage, de même que les *Pictes*, de se scarifier les chairs. Une analogie de nom, quelques rapports entre ces deux

peuples dans les mœurs et dans les coutumes, parurent, sans doute, des raisons suffisantes à Jean *Picard*, et au célèbre *J. Scaliger*, pour faire descendre les Poitevins des Pictes de l'île Britannique. Ces derniers, vaincus par les Ecossais, passèrent sour leur domination vers l'an 740. Ces deux peuples, depuis cette époque, ne forment qu'une même nation.

Calédoniens. Les *Pictes* sont aussi connus dans Tacite, sous le nom de *Calédoniens*. Selon cet historien, Agricola, général de Domitien, fut le premier Romain qui pénétra dans les forêts de la Calédonie ; la neuvième légion qui formoit l'avant-garde de son armée, y fut taillée en pièces. Les anciens Calédoniens, nourris dans les principes d'une sauvage indépendance, n'obéissoieut qu'à des chefs qu'ils se choisissoient eux-mêmes : en les élevant au-dessus d'eux, ils les prévenoient que ce n'étoit pas en qualité de maîtres. Des hommes valeureux, disoient-ils, qui avoient le sentiment de leur dignité, pouvoient bien descendre à une dépendance utile, mais jamais à une soumission d'esclaves.

Les Calédoniens furent pendant long-temps aux Ecossais, ce que les Tartares sont aujour-

d'hui aux Turcs ; quelquefois vaincus, rarement soumis, et comme tels impatiens du joug, toujours prêts à le secouer et à le briser en éclats.

L'histoire des Pictes ou Calédoniens, celle qui remonte aux premiers siècles de notre ère, n'offre d'autre peinture que celle de la vie la plus rude, et les détails les plus affligeans de guerres et de dévastations. Les Calédoniens avoient emprunté leur nom du celtique *caled*; en breton dur, rude : *Caledoni sic dicti, quod asperi essent et regio ipsa horrida.* Camd. On trouve aussi en Epire, dans l'ancienne Grèce, une contrée qui porte le nom de Calédonie. L'Océan calédonien, ou la mer septentrionale d'Ecosse, est nommée par les géographes, *mare Caledonium*. Une partie des Gallo-Belges, les peuples du pays de Caux, en Normandie; ceux de Châteaubriand et de Calais, furent aussi connus anciennement sous le nom de *Calètes*, de *Caletœ* et de *Caleti*.

Gallois ou Wallois d'Angleterre.

Dans les noms qui tirent leur origine de la langue saxo-teutonique, la double lettre *W* paroît avoir la plus grande affinité avec la lettre *g*(1); de-là la dénomination de *Wal-*

(1) *In verbis anglicanis, sive saxonibus quœ à teu-*

lois, donnée aux peuples de la province de *Galles*. C'est ainsi que les Anglais disent *William*, *Warden*, *Warren*, *Warrior*, *Walter*,

---

tonibus originem traxerunt, littera w, *propiùs accedit ad cognatam* g (*Girald. Cambrensis.*) Gérald, historien anglais, étoit né dans le pays de Galles. Ce savant, et plusieurs de ses compatriotes, ont marché dans la carrière des sciences et des lettres, sur la même ligne que les écrivains anglais, quand ils ne les ont pas surpassés. L'on trouve des ouvrages intéressans en tout genre d'érudition, écrits en *gallois*. Ces ouvrages sont d'autant plus précieux, qu'ils ne sauroient être suppléés par ceux des Bretons. Nous n'avons aucun monument ancien écrit dans notre idiôme, dans une langue mieux conservée et plus pure que ne l'est celle des Gallois, par la raison que les Bretons ont été moins exposés que les insulaires à de grandes révolutions, et que nous n'avons point eu de savans qui, sous le vain prétexte de perfectionner notre langue, de la porter à un haut point de richesse et de variété d'expressions, se soient attachés à la décomposer, c'est-à-dire, à la dénaturer; ce qui n'est pas sans exemple dans l'histoire des révolutions des langues.

Parmi les nations descendues de Gaulois, qui ont conservé le nom de ces peuples, avec une légère altération, nous comptons les Wallois ou Gallois d'Angleterre; les Wallons ou Gallo-Belges; les Wallaches ou Wallachiens de la Hongrie; les Galliviens ou Gallowaidiens d'Irlande; les Gallowaidiens d'Ecosse, nommés dans les auteurs latins,

Wallachie, *Wales*, etc.; et que les Français rendent les mêmes mots, par *Guillaume, Gardien, Garenne, Guerrier, Gaultier, Galatie*, *Galles*, etc.' Ces exemples pourroient suffire pour démontrer que le mot *Wallois* est manifestement le même que celui de *Gallois.* Mais quelques étymologistes, s'éloignant de ce sentiment, ont préféré de dériver la dénomination des *Gallois*, en latin *Walli*, du nom d'une prétendue reine nommée *Waldonea.* Mylius le rapporte à l'anglo-saxon *Walwian* (en belgique *wellen*) id est *vadere*, *vagari*, ou au teutonique *wanderen*, sive *wandelen*, id est *peregrinari.* D'autres enfin, dérivent le nom de Gallois, en anglais *Welsch*, *Welschman*, de l'anglo-saxon *wealh*, *wealch*, ou *wealer*, un étranger, *exterus.* J'observerai sur le sentiment de Mylius, que les mots *walvian* et *wellen*, interprètés par ce savant, par le latin *vadere*, *vagari*, n'ont d'autre signification propre, que celle de l'anglais *to wallow*, qui signifie se rouler, se vautrer. L'étymologie du

Gaelwalli et *Gallovidii*; les Galiciens de Pologne; les Galiciens d'Espagne, en latin *Gallœci*, sive *Gallaici*; les Galates de l'Asie; les *Westphaliens* de l'Allemagne, sortis des Scytho-Sicambres, etc.

nom de Gallois ou Wallois, expliquée par le teutonique *wandelen* ou *wanderen*, en latin *peregrinari*, voyager hors de son pays, manque également de justesse. Cette étymologie, qui auroit pu s'approprier (par une similitude apparente entre les mots) au nom des *Vandales*, qu'on représente comme un peuple errant et vagabond; ne sauroit s'appliquer, sous aucun rapport, à un peuple tel que les Gallois d'Angleterre : ceux-ci fixés au sol où ils sont nés, ne le quittèrent jamais. A l'égard de l'interprétation du mot anglais *welsch*, latin *wallus*, par l'anglo-saxon *wealch*, *wealh*, ou *wealer; id est exterus peregrinus :* le célèbre Buchanan remarque, d'après Mekerus, que ces mots anglo-saxons, ne sous-entendoient pas seulement dans cette langue un homme errant ; mais qu'ils vouloient dire, dans un meilleur sens, et dans une plus stricte acception, un Gaulois.

Irlande, Irlandais. Dans l'impossibilité d'interprèter par le celtique, les différentes dénominations données à l'*Irlande*, par Aristote, Méla, Juvenal, Martin d'Héraclée, Claudien, etc. nous nous arrêterons seulement à celles qui sont encore restées à portée de notre optique, aux noms d'*Iris*

et d'*Irin* ; que l'on trouve dans Diodore de Sicile, pour désigner l'ancienne Hybernie. (*Diod. Sicul. L. V, p.* 214.) *Iris* et *irinis* ; ces mots formés par contraction du celto-gallois *hyr-ynys*, signifient une longue île, *extensa insula.* C'est dans ce sens que les Bretons insulaires l'appellent *Ire-land*, mots visiblement dérivés du celtique *ir*, sive *hir*, long, *extensus* ; et de *land*, id est *terra* ; par allusion à l'étendue immense de cette île qui passe pour avoir trois cents milles de longueur, sur près de deux cents milles de largeur inégale.

L'opinion la plus générale, sur l'origine des peuples qui habitent aujourd'hui l'Irlande, est que leurs ancêtres étoient sortis de la Galice, de la partie de l'Espagne nommée le cap Finisterre ; et par les anciens géographes, le promontoire celtique, *promontorium celticum* ; ou que ces peuples vinrent du cap Ortégal, nommé par les anciens le promontoire *Iernas* et *Ierna-Mela.* Ce promontoire de la Galice se trouve en face de l'Irlande.

Tout semble favoriser l'idée que l'*Irlande* a été habitée primitivement par des Gaulois. Le grand nombre de mots communs aux Irlandais et aux Bretons, en est une preuve mani-

feste. L'on peut conjecturer que les premières colonies de Celtes, qui pénétrèrent en Irlande, étoient sorties des Galiciens et des Celtibères d'Espagne. Le nom de Gallo-Glasses, *Cæruleï-Galli*, que portoient les soldats Irlandais qui servoient dans la cavalerie ; les dénominations de *Gallive*, ou de *Galwai*, de *Fingall* et de *Dongall*, conservées à des comtés d'Irlande ; celle d'*Inch Gall.* (*Gallorum insulæ*), donnée en langue *erse* aux îles Hébréïdes, voisines de l'Irlande, toutes ces dénominations celtiques, semblent attester la présence des Galiciens ou Gaulois dans l'Hybernie. Les Galiciens (nommés par les Espagnols *los Gallegos*), étoient sortis des mêmes ancêtres que les Ibères : les premiers se fixèrent dans l'Espagne citérieure, en-deçà de l'Ebre, *Iberus* ; les seconds avoient leurs demeures sur les bords de ce fleuve dans l'Aragon et dans une partie de la Castille. Mais des colonies de ces derniers s'étendoient aussi, de l'aveu de tous les historiens, jusqu'aux parties les plus reculées de l'Espagne citérieure. *Indè Hispania*, Hiberia *nuncupata*. Ce qui sembleroit indiquer qu'une colonie d'*Ibères* passa en Irlande, est le nom d'*Hybernie*, que cette île a conservé. Ptolomée place sur le

le promontoire *Notium*, et sur deux autres caps de la province de Desmond, au midi de cette île; des peuples venus d'Espagne, appelés dans diverses copies, *Iverni*, *Iberni* et *Iberi*. Varron observe que les *Ibères* d'Espagne (1) étoient sortis originairement de l'Asie, du pied du mont Caucase, où l'Ebre prend sa source, ou de la contrée de l'Asie, baignée par l'Ebre, nommée aujourd'hui la Géorgie, confinant avec l'Arménie. *Nennius*, un des plus anciens auteurs anglais, de même qu'Henri d'Huntingdon, font remonter l'origine des Irlandais, et celle des Ecossais, aux *Scythes*, dont ils avoient conservé les mœurs et toutes les coutumes (2). Mais ce sentiment a trouvé

Hybernois ou Ibères.

(1) Le nom des *Ibères* n'est pas sans analogie avec le gallois *y byrr*, qui veut dire l'homme de petite stature. *Ber*, en breton, répond au latin *parvus*. Les Gaulois passoient en général pour être d'une taille avantageuse; mais il devoit y avoir parmi eux, comme en France et ailleurs, des races ou castes d'hommes, remarquables par leur petite stature. Les Celto-Bretons en fournissent, au milieu de nous, un exemple frappant; leur taille, en général, ne s'élève guère au-delà de cinq pieds un ou deux pouces.

(2) Solinus nous apprend que les anciens Irlandais

jusqu'ici peu de partisans : il ne paroît cependant pas exister plus de doute sur l'origine des Irlandais, des Ecossais et de tous les peuples de l'Angleterre, que sur celle des Celtes, des *Ibères* ou Celtibères, des Gaulois, des Goths, des Vandales, des Huns, des Allains, des Slaves ou Esclavons, des peuples de la Scandinavie, des Germains, etc., etc. Tous ces peuples ont eu incontestablement les Celto-Scythes pour ancêtres, et sont sortis du tronc de cet arbre antique, dont les nombreux ra-

ne ratifioient leurs traités, et ne cimentoient leurs ligues, qu'en buvant réciproquement de leur sang. Ils étoient dans l'usage, de même que les Scythes, de boire le sang des animaux qu'ils tuoient à la chasse, et de s'en frotter le corps et le visage. *Solin. L. XXXV, p.* 251.

Ce fut vraisemblablement de cette coutume barbare, peut-être aussi de leur belle carnation, des couleurs vives qui animoient leur teint, que les anciens Irlandois empruntèrent et conservèrent pendant long-temps, dans leur propre langue, la dénomination de *goiddelod*; en gallois *gwaeddelod* et *gwyddelod*, id est *sanguinolentus. Goid* est aussi l'expression dont nous nous servons en Bretagne, pour dire sang, *sanguis. Lod*, veut dire portion. *Hybernis*, goidd *et* gedd. *Apud Wallos*, gwad *et* gwydd, *id est sanguis. Hybernis*, gwydeif *et* goiddif, *sanguinem mittere : Britonibus*, goidi *sive* guadi, *sanguinare.*

meaux ont ombragé autrefois presque tout l'ancien monde, et dont les racines profondes et aussi anciennes que la terre, paroissent avoir pris naissance en Asie, le berceau originel des hommes. C'est donc à tort que l'on a reproché aux Grecs d'avoir confondu presque tous les peuples occidentaux sous le nom de Celto-Scythes; et d'avoir par-là, assure-t-on, rendu l'histoire de l'ancienne Gaule inexplicable, ou au moins très-obscure.

La célébrité des Romains, les prodiges de courage qui les élevèrent à l'empire du monde; les succès de leur politique, ont rendu leur nom si fameux dans les fastes de l'histoire, qu'il seroit en quelque sorte honteux d'ignorer quels ont été leurs ancêtres. *Romains.*

Les Albains ou *Albanes* du pays latin, ont été regardés assez généralement comme les fondateurs de Rome. Ces peuples, de même que les *Ausones*, étoient sortis du Péloponèse, aujourd'hui la Morée, presqu'île au sud de la Grèce, dont elle forme une partie considérable : leur langue, leurs institutions, leurs mœurs austères, leurs inclinations belliqueuses, sembloient attester leur origine des anciens Laconiens ou Spartiates. Du mélange des Al-

bains et des Ausones avec les *Celto-Ombriens* et les Sabins, sortirent les Romains, ces peuples valeureux qui donnèrent dans la suite des lois à tous les peuples de la terre. On ne sauroit contester aux Albains et à Romulus, petit-fils de Numitor, l'honneur d'avoir fondé Rome (1); mais de l'aveu des meilleurs historiens, les *Ombriens*, et les Sabins, Celtes d'origine, étoient déjà établis en Italie, long-temps avant les colonies grecques qui y passèrent, dans le nombre desquelles on compte aussi les Pélages.

(1) L'époque de la fondation de Rome date de l'an de la création 3198, et tombe sur la fin de la sixième olympiade. Les olympiades étoient chez les Grecs une manière particulière de supputer le temps. Ce comput ou cette manière de compter par olympiade, fut trouvée par Yphitus. Chaque olympiade consistoit en une révolution de quatre années, et non de cinq, comme il est démontré qu'Ovide l'a avancé par erreur. La première olympiade remonte à l'an de la création 3174. L'ère chrétienne, qui est le point fixe d'où nous commençons à compter les années, se rapporte à la naissance de Jésus-Christ, sous Auguste, l'an 3948 du monde, et de la fondation de Rome 750 ans. Les Romains datoient leur ère de la fondation de Rome sur le mont Palatin, l'an 3198 de la création. Cette ère étoit intitulée : *Ann. urbis Romæ conditæ.*

Tunc Umbri, *multas Italiæ partes habitabant, eratque gens multùm antiqua et ampla.* Dyonis. *Hist. Rom. L. I.* Umbrorum *gens antiquissima Italiæ existimatur.* P.in. *L. III, cap.* 14. Umbri *antiquissimus Italiæ populus.* Sic Florus, *L. I, cap.* 17. Umbroni *quædam gens Gallica.* Sic Pompon. Fest. (Ombroi, genos Galaton), *id est Ombroi genus Gallorum.* Tezet. Schol. in Lycophron. Alex. *pag.* 199. Bocchus, *absolvit Gallorum veterum propaginem* Ombros *esse.* Solin. *c.* 8. Umbri *Italiæ genus est, sed Gallorum veterum propago.* (Isid. Orig. L. IX, cap. 2.) D'après de telles autorités, il ne doit pas exister plus de doute sur l'origine des Ombro-Celtes de l'Italie, que sur celle des Albains et des Ausones. Les Sabins, avec lesquelles les Romains s'allièrent par l'enlèvement qu'ils firent de leurs filles, étoient sortis des Celtes Ombriens. *Dyon. Halic. L. II, p.* 112. Leur langue étoit la même que celle de ces derniers. *Mutato cum sedibus nomine* Sabinos *pro* Umbris *fuisse appellatos, constat apud zenod.* (Vid. Dyonis. Halic. L. I, p. 91. Pompon. Fest. pag. 78.) Denys d'Halicarnasse, qui avoit médité et digéré pendant vingt ans les mémoires qu'il publia dans

la suite sur les antiquités romaines, et sur l'origine des peuples latins, insinue que les *Ombriens* étoient venus de la partie supérieure de l'Italie, et qu'il y avoit une colonie de ces peuples établie au milieu des Ligures. Plutarque prouve que les Ligures d'Italie étoient eux-mêmes des *Ambro*, ou *Ombro*-Celtes d'origine, et sortis des Gaulois transalpins, regardés comme la tige de tous les Gaulois établis en Italie. Polybe assure la même chose. *Polyb. L. II.* Le nom des Ombriens, en grec *Ombroi*, par contraction d'*Ombroni*; et celui des Ambrons, *Ambroni* sive *Ambrones*; ces mots sont évidemment Gaulois. *Ombroni* et *Ambroni*, signifient littéralement, en breton, des compatriotes, des hommes du même pays que nous; et dans un sens plus étendu, des Gaulois comme nous. Des étymologistes du nombre de ceux qui ont, pour les Grecs et pour les Latins, la même docilité qu'on trouve dans les disciples pour les maîtres qui les ont formés, dérivent le nom des Ombriens, du grec *ombros*, qui, dans cette langue, veut dire une pluie abondante. A l'appui de cette conjecture, ils citent une grande inondation, ou plutôt un déluge vrai ou supposé, auquel les *Ombriens* eurent le bonheur

d'échapper. On abandonne cette conjecture aux lecteurs impartiaux. Sans doute qu'ils ne croiront pas, que lorsqu'on est arrivé à une origine grecque ou latine, il soit impossible d'aller au-delà.

L'étymologie, d'accord ici avec l'histoire, concourt à identifier l'origine des *Ombriens*. Les Romains, sortis de ces peuples, des Albains et des Ausones, étoient donc incontestablement un peuple Gallo-Grec (1). La langue

(1) Denys d'Halicarnasse nous apprend que Romulus, issu des rois d'Albe, et élevé par des descendans des Grecs, s'efforça d'introduire dans son petit état, les coutumes et la manière de vivre des peuples de la Grèce; tandis que Numa, Gallo-Sabin par ses pères, favorisa toujours, pendant son règne, les usages et la religion des Celtes. *Dyon. Halicarn. L. I, p.* 71; *et L. II, p.* 120. Du temps de Tarquin, qui étoit Corinthien d'origine, les coutumes des Grecs prévalurent tellement à Rome, que les Romains, à cette époque, étoient regardés généralement comme un peuple descendu des Grecs, sans aucun mélange. *Vid. Plutarch. Camill. tom. I, p.* 140. *Pellout. Hist. des Celtes, tom. I, p.* 186. Il ne faut pas confondre les Celto-*Ombriens* de l'Italie, avec les Gaulois que Bellovèse conduisit dans cette contrée, environ cinq cents quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ. Les premiers étoient établis dans le pays Latin de temps immémorial;

des Romains, mêlée de grec et de gaulois, devient une démonstration et le complément de toutes les preuves sur leur descendance. *Romani autem sermone, nec prorsus Barbaro, nec absolutè Græco utuntur, sed ex utroque mixto, accedente in plerisque ad proprietatem linguæ Eolicæ.* Dyon. Halicarn. Antiq. Rom. L. I, p. 16.

La langue des Bretons nous a conduits par l'étymologie, à la source où les dénominations des anciens peuples descendus des Celto-Scythes, ont été puisées. Cette langue nous servira également de guide pour remonter aux noms imposés par nos premiers parens, à plusieurs des montagnes, promontoires ou caps de l'Europe et de l'Asie. Tous les noms de ces vieux enfans de la terre, paroissent tirer leur origine des objets sensibles, représentatifs et significatifs des choses; de ceux de comparaison, qui, dans l'enfance du monde, s'offrant pour la première fois à la vue des hommes, parlèrent matériellement à leur sens.

---

les seconds n'y passèrent que sous le règne de Tarquin l'ancien.

CHAPITRE IX.

Des dénominations de première invention, conservées dans la langue des Bretons ; celles des montagnes, des promontoires, des caps, etc.

PIRENÆI *montes*, les Pyrénées. L'histoire, ou plutôt la fable, nous a transmis que des bergers ayant, à une époque qui n'est pas connue, mis le feu à des bruyères des Pyrénées ; les flammes poussées par la violence du vent, se communiquèrent aux forêts immenses qui couvroient leur surface, et occasionnèrent la fusion des métaux qu'elles renfermoient dans leur sein : ce qui donna lieu aux anciens de nommer ces montagnes *Pyrénées*, du mot grec *pvr* ou *pyr*, le feu. *Pyrenœi, sic Dict. à Vocab. Grœc.* Pyr; *id est* ignis, *quod olim silvœ injecto à pastoribus igne universœ conflagraverunt.* Les poëtes enchérissant sur cette fable, attribuèrent à leur tour, le nom des Pyrénées, à *Pyrène*, fille d'un roi gaulois, *Pyrénées.*

nommé Bétrix. *Pyrène*, se voyant délaissée par Hercule, avec qui elle avoit véeu dans une trop grande intimité, se livra au désespoir, et erra de montagnes en montagnes, jusqu'à ce qu'enfin parvenue à celle des Pyrénées, elle y trouva son tombeau, laissant après elle un fils pour plaindre sa destinée.

De pareilles fables, tirées du recueil des transactions fantastiques des faiseurs de romans, ne sauroient être regardées que comme le fruit incertain de leur imagination, et ne méritent aucune attention sérieuse.

Pyramide. Doit-on ajouter plus de foi à l'interprétation que quelques étymologistes nous ont donnée du mot *pyramide*. Ce nom a incontestablement la même origine que celui de *Pyrénées*. Dans l'opinion des *hellénites*, le mot *pyramide* s'expliqueroit par la forme même de ce corps géométrique, qui se termine en pointe, telle que la flamme lorsqu'elle s'élève. *Pyramis ita dicta secundum quosdam à voce græcâ* pyr, *sive* pyr *ignis* (1) *quod in modum ignis in acutum desinat.*

(1) Platon semble convenir que le mot *pyr* étoit étranger à la langue des Grecs. *Vide itaque ne nomen hoc*

Les pyramides étoient des piles de brique, d'une hauteur prodigieuse, bâties en spirale, *in spiram ductæ* (1); de même que les pyres ou bûchers, en latin *pyræ*, sur lesquels on brûloit les corps des morts. En fixant ces masses énormes, de même que les pics des *Pyrénées*, l'on voit que leur figure est celle de cônes

---

pvr *barbaricum sit; neque enim facile est istud græcæ linguæ accommodare.* Plato *in Cratyl. circa medium.* Clem. Alex. *Strom. L. I.*

(1) Un souverain d'Egypte fit élever à Memphis une pyramide regardée comme le plus étonnant monument sorti de la main des hommes : mais le faîte de cette pyramide ne se terminoit pas en pointe aiguë, et telle que la flamme, lorsqu'elle s'élève. Cinquante personnes pouvoient être placées à l'aise autour d'une table, sur son couronnement. On employa tant de milliers d'ouvriers à élever ce superbe monument, que le seul compte des légumes monta, assure-t-on, à l'énorme somme de 1060 talens. Trois des anciennes pyramides d'Egypte subsistent encore, sans que ces immortels ouvrages aient pu sauver de l'oubli le nom des princes qui les firent ériger. La plus grande a 2640 pieds de circuit à sa base, et 500 pieds de hauteur perpendiculaire. On assure que cent mille ouvriers y travaillèrent trente ans de suite. Parmi les obélisques d'Egypte, il y en avoit plusieurs de cent quatre-dix pieds de haut, et d'une seule pièce. Un de ces obélisques transporté à Rome, a été rétabli par Sixte-Quint.

renversés, de véritables poires : *ab amplo enim incipiunt*, *et in angustum desinunt.* Si les noms de première invention; tels que ceux des montagnes, furent pris, dans l'antiquité, dans les objets sensibles de comparaison qui s'offrirent pour la première fois à la vue des hommes, dès-lors, il n'existe aucun doute que les Pyrénées, habitées de toute antiquité par les Celtes, ne dérivent leur dénomination de l'idiôme de ces peuples; du celtique *pyr*, sive *pér*, latin *pyra*.

Pour caractériser de la manière la plus positive, tout ce qui a la forme de poire, les Bretons ne se servent encore aujourd'hui d'autres termes que de ceux de *pyren-é*, sive *péren-é*. Hinc pyrenæorum *montium nomen à formâ* pyri, *non inconcinnè derivari potest.* Du celtique *pyr*, sive *per*, s'est formé le latin *pyrum*; l'anglais *pear*; l'anglo-saxon *pere*; le danois *pere*; l'hollandais *péere*; le français *poire* : de même que les dérivés latins, *pyratium*, lieu planté de poiriers. *Pyrus*, un poirier, etc.

Virgile a dit, avec raison, que les vapeurs épaisses qui s'élèvent et qui se condensent sur les montagnes, sont des obstacles pour les bien reconnoître. *Majores cadunt altis de montibus*

umbræ (Virg.). Les anciens géographes ont donné le nom d'*Alpes* à plusieurs montagnes qui, de nos jours, sont connues sous d'autres dénominations. Strabon et Ptolémée placent la source de la Saône dans les *Alpes*; tandis que la montagne au pied de laquelle la Saône prend sa source, se nomme aujourd'hui *Vosges*. Alpes.

Silvius donne le nom d'*Alpes* à une montagne célèbre de la Thrace, désignée par nos géographes sous le nom de *monte Santo*, ou d'*Agios Oros*. Le mont Saint-Bernard, qui fait partie des *Alpes*, est nommé dans tous les anciens auteurs, *Penninus*.

Les Alpes, lat. *Alpini montes*, sive *Alpes*; grec *Alpeis*; belgique *Alpen*. Alpinæ, *sive Alpici*, les habitans des Alpes. Tous ces mots sont celtiques. *Al-pez*, signifie en breton, une autre chaîne, une autre partie de montagnes. *Al-pen*, veut dire une autre sommité. Ces mots paroissent formés du primitif celto-breton *al*, autre, et de *pez*, partie, pièce, portion; ou d'*al*, autre, et de *pen*, tête, cime, faîte, etc. latin *cacumen*.

L'on pourroit aussi, avec vraisemblance, dériver le nom des Alpes du celtique *alp*, sive *alb*; en français *blanc*; latin *albus*, par

allusion aux neiges qui couvrent le sommet des Alpes. *Alpes à candore nivium sic dictæ, quod eorum juga perpetuis nivibus albescunt.* Sic Fest. *Sabini nempè* Alpum *dixere, quod postea latini* album. (*Fest.*) Ce sentiment a été adopté par Pezron, très-savant étymologiste breton. *Vid.* Pezr. *p.* 372.

Canigou. Une des plus hautes montagnes des Pyrénées orientales, dont le sommet est toujours couvert de neige, est encore nommée de nos jours, *le Canigou*, id est *canum jugum*, sive *canum fastigium.* Le latin *canum jugum*, la cime blanche, ou la cime couverte de neige; ce nom dérive son origine du celtique *can*, qui veut dire blanc; et de *joug*, qui est le terme dont les Bretons se servent pour rendre la partie supérieure du dos, celle qui se trouve entre les épaules. Le celtique *can* a aussi formé les mots franç. *candeur*, *candide.* Virgile se sert du mot *canus*, pour dire couvert de neige; et de *cana fides*, pour parler de la bonne foi des anciens. *Cana veritas*, la pure, la simple vérité. Le français *joug*, pris dans le sens de marque de servitude, en latin *jugum*, se rapporte incontestablement au primitif celtique *joug*, id est *dorsi pars superior.*

Les Celtes Cisalpins, au rapport de Tite-Live, nommoient *penne*, et *pinne*, la plus haute pointe du mont, nommé S. Bernard, qui fait partie des Alpes Pennines. *Livius*, *L. XXI*, *cap.* 28. Jupiter, le souverain des dieux, fut surnommé par les Celtes, *Penninus*, de *pen*; en breton, chef, tête, principe; ou parce qu'il avoit un sanctuaire sur le sommet de l'Apennin, nommé en latin *Apenninus*, et *penninus*; en grec *Penninos*. *Pen-en-us*, en breton, signifie cime élevée au-dessus des autres. La plus haute sommité du mont Saint-Bernard, se nomme aujourd'hui mont Jou, lat. *mons Jovis*. Les montagnes du Valais, entre la Savoie et la Suisse, sont aussi nommées en latin, *Penninæ*. *Apennin.*

L'*Imaüs*, qui divise la Scythie ou grande Tartarie (en latin *Scythia intra*, et *extra Imaum*), emprunta vraisemblablement son nom de sa grande élévation. *Emaus*, et par corruption *Imaüs*, ces mots sont celto-scythiques, et renferment le sens du français : ce mot, ou cette montagne est élevée au-dessus, ou par-dessus les autres. *Imaüs.*

Le mont *Pellenus*, dans l'île de Chio, fut ainsi nommé, au rapport de Pline, de son ex- *Pellenus.*

cessive hauteur. Les poëtes feignent que sa cime faisoit violence au ciel pour y entrer, *Pell-enus*; ces mots sont celto-scythiques, et dérivés de *pell*; en breton, loin, très-loin, *us*, au-dessus.

Pélion. Le nom du mont Pélion, dans la Thessalie a la même origine que celui du mont *Pellenus*.

Pella. Une des plus hautes montagnes de l'Ethiopie, est nommée *Pella*. Ce nom signifie en breton la plus élevée, ou la plus éloignée.

Cragus. *Cragus*; cette montagne de la Lycie, dans l'Asie mineure, emprunta son nom du celtique *craig*; en gallois, le sommet de rochers escarpés.

Berekinthe. Cybèle avoit un sanctuaire fameux sur le sommet de *Berekinthe*, montagne de Phrygie. Ce nom, rendu par le celtique *Ber-é-keigne*, annonce que la cime ou la croupe de cette montagne est très-retrécie. *Ber*, en breton, répond au latin *strictus, brevis*; keigne, *id est dorsum*.

Pen-ygent. *Pen-ygent*, une des montagnes des plus élevées de l'Angleterre, fut ainsi nommée dans l'antiquité, de sa forme, qui représente la tête d'un bœuf. *Pen-ygen*; en breton, répond au latin

latin, *bovis caput.* La dénomination du mont Taurus a la même origine. Le mot *taurus* répond au breton et au gallois, *taru*, *tarw* et *taro*; en français, *un taureau.* Le mont Taurus sépare l'Asie en deux parties, et s'étend depuis la mer orientale jusqu'à la mer de Pamphilie, vers le couchant. *Taurus.*

Les *Cévènes*, montagnes du Languedoc, entre l'Auvergne et le Vivarais; en latin, *Gebennici montes*, furent ainsi nommées de leur configuration; du celtique, *kéven* ou *kében*; en gallois, des crêtes de montagnes, *montium fastigia.* *Cévènes.*

Benïar; cette montagne au centre de l'ancienne Scythie ou grande Tartarie, fut ainsi nommée de sa crête, qui imite les inégalités de celle d'une poule; ce qui est rendu dans ce sens, par le celto-breton, *ben-ïar*, id est *caput sive crista Gallinæ.* *Benïar.*

Le mont *Ventoux* reçut cette dénomination des Celtes, parce que son sommet étoit entièrement dégarni de bois; de *ven*, en breton arbre, et *touse*, pelé; latin *abrasus*, sive *mons arboribus defectus*; ou de *pentouse*; en breton, tête pelée, tête rase. *Ventoux.*

Ce nom imposé dans l'antiquité, au géant à *Atlas.*

qui Jupiter avoit donné la charge de soutenir le ciel sur ses épaules, ainsi qu'à la montagne la plus élevée de l'Afrique; paroît formé par contraction et par transposition, du celtique *alt*; en breton, sommet, hauteur. *Pezr. p.* 372. De-là le latin *altus*. Le mont Imaüs porte aussi le nom d'*Alth*. L'anglais *tall*; l'hébreu *thall*, élevé; l'anglo-saxon, *teala*, haut en stature; le français *taille* : ces mots se rapportent également au celto-gallois *tal*, c'est-à-dire, *elevatus editus*.

Athos. Le mont *Athos*, latin *Atho mons*, dont la chaîne immense traverse la Thrace et la Macédoine, dérive évidemment son nom du celtique *atho*; en breton, continuation ou répétition de montagnes.

Ménéaré. *Ménéaré*, en latin *Iterum mons*. Ce nom est celui que nous donnons à la montagne la plus élevée de l'Armorique. *Apud Celtas*, aré, *sive* adaré, *id est rursus*; *adhuc*; Méné, *latinis*, mons.

Arménie. L'*Arménie*, latin *Armenia* : cette contrée, regardée comme la plus montagneuse de toute l'Asie, dut sa dénomination dans l'antiquité à sa configuration topographique, à la forme de son sol montueux. Nous lisons dans nos

livres sacrés, que ce fut sur une des montagnes de l'Arménie, sur celle d'Ararat, que l'arche s'arrêta après le déluge universel. Le mot *Arménie* répond au celto-breton *arméné*, la montagne par excellence, le lieu montagneux; *arménéou*, les hauteurs, les montagnes. Quelques étymologistes rapportent le nom de l'Arménie à celui d'Aram, fils de Sem. *Armenia nomen accepisse creditur, ab* Aram *filio Sem; ita Armenia quasi* Aramia *tradunt : lubentiùs tamen apud nos à Celtico*, Arméné, Arménéou, *id est* montes; *à montibus qui Armeniam circumquaque cingunt.* Les plus fortes inductions portent à croire, que le nom de l'*Arménie* remonte à la langue primitive; à celle de cette famille chérie du ciel, qui seule échappée à la submersion totale de la terre, imposa à la contrée élevée où elle aborda, la dénomination la plus propre à la caractériser. L'*Arménie* est aujourd'hui connue sous le nom de Turcomanie d'Asie.

L'Armagnac, *Armeniacus ager* : cette contrée, la plus montueuse de la Gascogne, dérive également son étymologie, du breton *arméné*, lieu montagneux. *Armagnac.*

Arbella, l'une des plus anciennes villes de *Arbella.*

l'Assyrie, placée par les géographes à l'extrémité de cette immense contrée, vers les confins de l'Arabie, emprunta vraisemblablement son nom dans l'antiquité, du celto-scythique *Arbella*, en breton, et littéralement la plus éloignée.

Pélopo-nèse. *Péloponèse*; latin, *Peloponnesus*. Cette péninsule d'Europe, nommée aujourd'hui la Morée, et qui est jointe au reste de la Grèce par un isthme d'environ cent soixante-quinze milles de longueur, sur six milles de largeur, fut ainsi nommée de sa grande étendue; du celtique *pel-é-pen-é*; id est *in longitudinem multum extensa*; de *pel*; en breton, *longè*; et de *pen*, caput.

Pelorus. Le cap Faro, en Sicile, en face de l'Italie, reçut dans l'antiquité la dénomination de *Pelorus*, parce qu'il se prolonge dans la mer, à une distance immense. *Pelorus*, promontorium *sic Dict. quod sit magnœ longitudinis*; Casaub. *Pelorub*, en breton, signifie tout ce qui est à une très-grande distance de nous.

Belerium. Le plus grand promontoire de l'Angleterre, nommé *Lands-end*; en français, l'extrémité de la terre, est désignée par Diodore de Sicile, sous le nom de *Belerium*, mot dont la racine est *bel*; en breton, loin, tout ce qui paroît dans un grand éloignement.

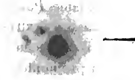
Penmarc'h, alias *Penmar*; le promontoire de l'ancienne Armorique, appelé *Penmarc'h*, emprunta ce nom de sa forme extérieure, qui représente la tête d'un cheval; de *pen*, en breton, tête; et de *marc'h*, cheval. *Pen-marc'h.*

Bec-ar-ras, le *Bec-du-rat*; un promontoire de ce nom, en face de l'île de Sein, *Sena*; presque au méridien du cap Lézard, fut ainsi nommé, de sa configuration, du celtique *bec*, lat. *rostrum*; et de *raz*, latin *mus*. *Bec-ar-ras.*

Le cap *Finisterre*, à l'extrémité de l'Espagne, et à la pointe la plus occidentale de la Galice, nommé par Pline le promontoire *celtique*, reçut des anciens le nom de *Fin-tyr*; en gallois, la fin de la terre. Méla place un promontoire celtique dans la Lusitanie. *Pomp. Mela. L. III*, c. 1. On trouve aussi à l'extrémité de la Moscovie, près de l'embouchure de la rivière d'Oby, un cap ou promontoire que Pline désigne sous le nom de promontoire celtique. *Promontorium celticœ Lytarmis*. (Plin. L. VI, c. 13.) Les *Celtes* occupoient donc les deux extrémités de l'Europe vers l'orient et vers le couchant. *Finisterre.*

Ce nom est celui de plusieurs contrées et promontoires de l'Europe et de l'Asie. Le Jut- *Chersonèse.*

land, qui a la forme d'une presqu'île, est connu sous le nom de *Chersonèse* cimbrique. Le cap ou promontoire Noventum, dans le Galloway en Ecosse, est cité par Ptolémée, sous le nom de *Chersonèse.* On trouve la *Chersonèse* aurée au-dessus du Gange. La *Chersonèse* hellespontique près du détroit de Gallipoli, qui sépare l'Europe de l'Asie. L'ancienne *Chersonèse* taurique, *Taurica Chersonesus*, dans la petite Tartarie ou Scythie d'Europe, entre le Pont-Euxin et le Palus-Mœotide. Le mot *Chersonèse* répond au breton *ker-son-é*, et signifie ce qui est droit et prolongé, tout ce qui est sans aucune sinuosité.



CHAPITRE X.

Des Rivières et des Fleuves de l'Europe et de l'Asie, dont les noms celto-scythiques se trouvent conservés dans la langue des Bretons.

Le Danube, latin *Danubius:* ce fleuve, qui reçoit les eaux de plus de soixante rivières avant d'arriver à la mer, étoit appelé par les Scythes *Don* et *Dunay*, de la profondeur de son lit. Le Danube est aussi connu sous le nom de *Danow* et de *Donau*. Le *Don*, ou le grand Tanaïs, *Tanaïs major*; le *Donecz*, ou le petit Tanaïs, *Tanaïs minor*; le *Thermodon*, fleuve de la Scythie, sur les bords duquel habitoient les Amazones; le *Dwin*, fleuve de la Moscovie, qui se jette dans la mer Blanche; le *Tisindon*, fleuve de la Perse; le *Don*, rivière d'Ecosse; le *Don*, rivière de la Livonie; le *Tidon*, rivière de la Lombardie. Toutes les dénominations de ces fleuves ou rivières, s'expliquent par le celto-breton

Le Danube. *Le Don, ou Tanaïs.* *Le Thermodon.* *Le Dwin.* *Le Tisindon.* *Le Tidon.*

don, latin *profundus*, *altè descendens*. La Dordogne, *Dordonia*, fut ainsi appelée de la profondeur de son lit, du celto-breton *dour*, *don*; gallois *dwr den*; lat. *aqua profunda*. Le nom de la Durance, *Durantia*, sive *Druentia*, rivière de Provence; celui de la Drome, rivière de Dauphiné, en lat. *Druma* et *Druna*; de l'Adour, rivière, qui prend sa source dans les montagnes qui séparent le Bigorre de l'Espagne, en lat. *Aturus*; du Douero, *Durius*, rivière d'Espagne; du Dur, *Durus*, rivière d'Irlande; du Dor, rivière dans l'Herefordshire en Angleterre; de la grande Doire, *Duria major*; de la petite Doire, *Duria minor*, rivières d'Italie, etc. Les dénominations de ces rivières se rapportent évidemment au primitif celtique *dour*, gallois *dwr*, id est *aqua*.

La Dordogne. *La Durance.* *La Drome.* *L'Adour.* *Le Douero.* *Le Dur.* *Le Dor.* *La Doire.*

Le Tage. Le Tage, latin *Tagus*; ce fleuve emprunta sa dénomination du primitif celtique *taguet*, id est *strangulatus*, *coangustatus*, parce qu'il est obstrué dans son cours par les difficultés qu'il a à surmonter en passant à travers des précipices et des gorges; ou par rapport à la quantité prodigieuse de limon qu'il charie continuellement. *Tagus* forsan *sic dictus*, *à prisco*

vocabulo celtico taguet, *id est strangulatus; quoniam in adversos montes, et loca aspera, nititur difficultates superare.* Le nom de *Tagonius* donné à l'Hénarez, autre rivière d'Espagne, a la même origine que celui du Tage, *Tagus.* *L'Hénarez.*

Le Rhône, *Rhodanus*; le nom de ce fleuve paroît lui venir du celtique *rhod*, en gallois et en breton, une roue, latin *rota*, par allusion au cours inégal du Rhône, et aux nombreux circuits qu'il fait avant d'arriver à son embouchure. *Le Rhône.*

La *Saône*, en latin *Araris*, sive *Arar.* On trouve plusieurs rivières sous cette dénomination dans la Tartarie ou ancienne Scythie, dans l'Arménie, dans la Perse et dans l'Europe. Une rivière nommée l'*Aar*, traverse le pays de Soleure dans la Suisse; une autre baigne l'Yorckshire en Angleterre. L'Hérauld, rivière du Languedoc, est aussi nommée en lat. *Arauraris.* Le cours de la Saône est si lent en quelques endroits, que l'œil a peine à discerner de quel côté ses eaux se dirigent; de-là l'épithète d'*Araris Tardior*, ou de *Lentus Arar*, que les poëtes latins lui ont donné. Le nom d'*Arar*, sive *Araris*, est dérivé du celto- *L'Arar, ou La Saône.*

gallois *ar*, sive *aradr*, une charrue ; en breton *arar*, par allusion à la lenteur du cours de l'*Arar* ou de la Saône, comparée à la marche pesante de la charrue.

Le Mein. Le *Mein*, en latin *Mœnus* ; le nom de cette rivière, dont le fond est graveleux, paroît formé par contraction du celtique *Meinnus*, sive *Meignus*, qui veut dire un fond pierreux, ou un fond rempli de cailloux.

L'Elbe. L'*Elbe*, fleuve d'Allemagne, latin *Albis*, l'Elbe dut vraisemblablement sa dénomination à la qualité de ses eaux, pures et limpides. *Albis fluv.* sic dictus *fortasse quia mundus et nitidus.* Albis *affinitate alludit* ad vocem celticam *Alb.* latin *Albus.* Le mot *albus* a aussi dans le latin la signification de net, clair, pur, etc. Le Tibre est nommé dans quelques auteurs, *Albula.*

Le Tibre.

La mer Rouge. La mer Rouge, *mare Rubrum*, nommée le golphe Arabique ; cette mer, qui mêleroit ses eaux à celles de la Méditerranée, sans l'isthme de Suès qui joint l'Asie avec l'Afrique, fut ainsi appelée de son fond de sable qui est rouge ; de même que le *Rubicon* ou le *Rugon*, rivière qui séparoit anciennement l'Italie de la Gaule cisalpine. Les lettres radicales des mots

Le Rubicon. Le Rugon.

Rubrum, *Rubico*, *Rugo*, se trouvent dans le primitif monosyllabique *ru*, id est *ruber*; français, *rouge*.

Le *Rhin*, lat. *Rhenus*. Ce fleuve paroît tirer l'étymologie de son nom, du cimbro-danois *rhun* ou *rhuna*; en français, cours rapide. *Rune* a la même signification en anglo-saxon. De-là le verbe *runian*, qui veut dire courir avec vivacité; belg. *runnen*; tudesque, *renxen*; citato cursu ferri. *Le Rhin.*

La *Vilaine*, rivière de France dans l'ancienne Bretagne, et l'*Ouse*, rivière d'Angleterre dans le Wiltshire, furent ainsi nommées de leur fond vaseux et de leurs eaux troubles et bourbeuses; du celtique *vil*, et l'*Ouse*, immundus, *sordidus*, *squalidus*. Du primitif celt. *vil*, s'est formé le latin *vilis*; le franç. *vilain*. *La Vilaine.* *L'Ouse.*

Les anciens peuples de l'Istrie, en Italie, se disoient descendus des Istriens de la Colchide, aujourd'hui la Mingrelie, dont le pays étoit traversé par un fleuve nommé l'*Ister*. On trouve aussi des Istriens, *Istrici*, dans la Sarmatie d'Europe. Le Danube portoit anciennement le nom d'*Ister*. Strabon place sur les deux rives de l'*Ister*, dans la Thrace, les demeures de plusieurs nations scythiques. *Gethæ* *L'Ister.*

idem qui Gothi et Daci, gentes ex Thraciâ ab utrâque ripâ Istri. Il paroît que les fleuves connus sous le nom d'*Ister* avoient reçu cette dénomination des Celto-Scythes, de ce qu'à leur embouchure, comme à celles de tous les grands fleuves, les poissons testacées que nous nommons huîtres; en breton *ist*, *istri*, s'y trouvoient en grande abondance.

La Tamise. La *Tamise*, en anglais *Thames* ou *Tames*, lat. *Tamesis*, fut ainsi nommée dans l'antiquité, de sa rencontre avec l'*Is* ou l'*Isis*, aujourd'hui l'*Owse*, rivière du Wiltshire, *Tam-is*, en celto-breton, veut dire partie ou portion de l'*Is* ou de l'*Isis*; du celtique *tam*, latin *portio*, s'est formé l'hébreu *tham* ou *thamam*, id est *secare*, *partiri*. Le grec *temo* et *temno*, id est *scindo*, divido; *entamein* id est *partiri*. Tous ces mots, de même que le français *entamer*, ont la même origine.

Le Moine. Le *Moine*, rivière du comté d'Ofmaïo, en Irlande, dont le lit est très-profond, mais qui est remarquable par le peu de largeur de son encaissement, fut ainsi nommé du celtique *Moéne*, latin *Strictus*, *angustus*.

L'Ebre. L'*Ebre*, ou l'*Ibère*, en latin *Iberus*. Ce fleuve, dont les bords sont très-élevés, avoit

vraisemblablement emprunté sa dénomination dans l'antiquité, de la profondeur de son lit qui est étroit, et où ses eaux se trouvent encaissées comme dans un berceau. *Yber*, en gallois, veut dire un berceau ; *ber*, dans la langue des bretons, a la double signification du français *berceau*, et du latin *parvus strictus*. Pelloutier rapporte le mot *Ibère*, au tutesque *Uber*, qui veut dire au-dessus, au-delà : mais comme dans l'opinion de ce savant, né à Leipsick, la langue allemande diffère aujourd'hui presqu'en entier de son archétype, du gaulois qui la forma (*Vide Pellout. L. I, p.* 274.), nous ne saurions accorder une entière confiance aux étymologies celto-scythiques expliquées par la langue *tudesque*. L'histoire nous fournit une preuve que, dès le le temps de *César*, la langue tudesque n'offroit plus que de foibles restes de la langue celtique. *Arioviste*, né dans la Germanie, ne parvint, dit César, à parler la langue gauloise, qu'après avoir fait un séjour de plusieurs années dans les Gaules. *Cœs. L. XLVII.* La conséquence qu'on paroît fondé à tirer de cette remarque, est que, si la langue allemande avoit été, du temps d'Arioviste, un dialecte

bien conservé de la langue celtique , ce prince germain n'auroit pas eu besoin de passer dans les Gaules un temps considérable, pour apprendre une langue dont les élémens devoient se trouver renfermés dans la sienne.

CHAPITRE XI.

Des noms des villes de l'Europe et de l'Asie, altérés dans leur désinence, dans leur forme ancienne, et rappelés à leur véritable signification par la langue des Bretons.

NOUS avons démontré qu'un grand nombre de contrées de l'Europe, et même de l'Asie, ont emprunté leurs noms de la langue des Celto-Scythes, telles que les *Albanies*, les *Chersonèses*, les *Vénéties*, les *Istries*, les *Galaties*, les *Cimbries*, la *Dalmatie*, la *Pannonie*, *l'Ombrie*, etc. Il nous seroit également facile de constater, par des preuves fondées sur l'étymologie, que toutes ces contrées renferment encore de nos jours une infinité de villes et cités, qui ont conservé des dénominations gauloises. Mais comme le plan abrégé de cet ouvrage ne nous appelle pas à entrer dans des détails aussi étendus, nous nous bornerons à rétablir ici celles de ces dénominations qui,

ayant passé de leur signification première et naturelle, à une signification nouvelle, semblent se dérober à notre connoissance, par le sens équivoque qu'elles présentent dans le latin et dans le grec.

Nous voyons, par exemple, que la terminaison latine *dunum* ou *don*, qui est celle de plusieurs anciennes cités de l'Europe et de l'Asie, est prise par le plus grand nombre des étymologistes, dans le sens du français, élevé, et désigne dans leur opinion, des villes situées sur des hauteurs. Mais comme les fautes des savans sont contagieuses, et qu'il est des erreurs qu'il est important de relever pour l'avantage de l'histoire, j'observerai que la terminaison latine *dunum* se rapporte toujours au primitif celtique *don* et *doun*; gallois *dwfn*, latin *profundus*. Broduna, *id est loca in vallibus posita*. Sic Plinius. *Brodunum*, au rapport de Pline, désignoit, dans la langue des Celtes, un pays enfoncé, ce qu'annonce visiblement ce mot, formé de *bro*; en breton, terre, pays, région; et de *don*, id est *profundus*; de là le surnom de la ville de Digne en Dauphiné, *Dinia*, *civitas*, *Ebroduntiorum*; Digne, chef-lieu, ou cité des habitans du plat-pays.

pays. *Segindunum*, Sémendrie, ville de la Servie sur le Danube; *Campodunum*, sive *Campidona*, ville d'Allemagne sur Liler; *Cœsarodunum*, Tours, sur la Loire; *Regiodunum*, Don-le-roi, ville du Berri, sur l'Auron; *Dunum*, le Don, ville de Lorraine, sur la Meuse; *Aberdeen* ou *Aberdon*, ville d'Ecosse, sur le Don; *Teredon*, ville de l'Arabie déserte, au confluent du Tigre et de l'Euphrate; *Rugindon* en Pannonie, *Scardon* en Dalmatie, *Calydon*, dans l'Achaïe; *Capedon*, dans la basse Hongrie; *Avendon*, dans la Croatie; *Charcédon* en Afrique; *Carrodon*, sur le Boristhène; *Chalcédon*, aujourd'hui *Scutari*, sur le canal de Constantinople: toutes ces dénominations celto-scythiques désignent des villes situées dans des lieux bas, enfoncés. *Chalcédon*, je cite ce seul exemple, est un mot formé du celto-breton *calz*; en français, beaucoup, et de *don*, profond; *id est*, *valdè descendens.* Du celtique *don*, est dérivé le grec *endon*, id est *infrà.* Duno, *id est mergo*; l'anglais *down*, en bas; *to-fall down*, tomber; *to-lie down*, se coucher; *to go down*, descendre. Si nous nous arrêtons à l'étymologie du mot *Lugdunum*

(1), Lyon : nous découvrons que cette ville, située, pour l'avantage de son commerce, au confluent du Rhône et de la Saône, ne fut pas bâtie dans l'origine sur une hauteur, comme on l'a avancé par erreur ; mais dans un lieu bas, enfoncé. Sa dénomination, celle de *Lugdunum*, se rapporte évidemment au celto-breton *loc-don* (2), en latin *locus profundus*. Du celtique *loc-don*, sive *loc-doun*, les Latins ont fait par imitation *Lug - dunum* ; les Grecs, *loug-donesia, loug-douna et loug-dounon*. (Vid. Steph. et Ptolém.) Il paroît difficile que l'interprétation du mot *Lug-dunum*, telle qu'on la donne ici, puisse être combattue par aucune solide objection : cette étymologie, aussi

(1) Ce nom est commun à plusieurs villes des Gaules et de l'Allemagne. Leyde, est nommée *Lugdunum-Batavorum* ; Saint-Bertrand, dans le Comminges, *Lugdunum-Convenarum* ; Glogace, en Silésie, *Lugdunum, etc.*

(2) Les mots *loc* et *loc'h*, sont encore les termes dont les Bretons se servent pour dire un lieu, une place, une demeure. De-là le latin *locus* ; le franç. *logis*, *loge*, *etc.* Nous disons en breton, *loc Tudi*, le lieu habité par Saint Tudi ; *loc Renan*, la cellule ou l'habitation de S. René ; *loc Mari*, et *loc Maria*, le lieu consacré à Marie, le lieu où Marie est vénérée ; *locus Mariæ*.

juste dans son application, qu'elle est facile dans sa dérivation, semble entraîner toutes les conjectures. Plusieurs opinions ont cependant partagé les savans sur cette étymologie. Nous trouvons dans les historiens, le mot *Lougdonesia*, Lyon, rendu par la colline des Corbeaux. *Vid. Plutarch. de Fluv. T. II*, *p.* 151. Charier interprète le latin *Lugdunum*, par la colline du Peuple. *Char. hist. du Dauph. L. I*, *p.* 96. D'autres veulent que le mot *Lugdunum* signifie la colline de *Lucius*, ou de *Lugdus*, prétendu roi des Gaulois. Le savant Pelloutier a consacré la négative de toutes ces interprétations, en rendant le mot *Lugdunum*, par la colline des Auspices. *Pellout. L. I. p.* 292.

L'on pourroit encore citer un grand nombre d'étymologies du mot *Lugdunum*, dérivées de la langue grecque ou de celle des Latins. Mais si Lyon étoit la métropole de la Gaule-celtique, nommée par les Romains *Lugdunum celtarum* ; si cette vérité est reconnue par l'universalité des historiens, n'est-ce pas s'abuser étrangement, et perdre un temps inutile, de chercher dans des langues tributaires de celle des Celto-Scythes, le nom d'une ville dont ces peuples furent les premiers fondateurs.

On ne sauroit admettre d'exception à la règle que l'on vient d'établir, concernant la terminaison *dunum*, interprètée par le celtique *don, doun et dwfn*, id est *profundus*; que pour les villes, ou pour les habitations qui se trouvent situées sur des terres, sur de très-petites élévations. La terminaison latine du nom de ces villes peut alors se rapporter au celtique *dunen*, sive *duchen*, qui dans notre langue signifie une monticule, un mamelon, une petite éminence; de-là sans doute la dénomination de *Dunes*, donnée aux falaises des côtes de Flandre, aux monticules factices que l'on voit près de Furnes, entre Dunkerque et Niewport, ainsi qu'à toutes les collines sablonneuses qui règnent sur les côtes de l'Océan et de la Méditerranée. *Duynen* (Belgis), *id est cumulus arenæ*, sive *mons arenarius*. Dunen *et* Duynen, *vocantur arenosi montes Oceano in Hollandiâ et Flandriâ objecti.*

La terminaison *durum*, qui est aussi celle de plusieurs villes de l'Europe et de l'Asie, est une terminaison celtique; elle annonce que toutes les villes connues sous cette dénomination, sont situées sur le bord de rivières, de fleuves, de la mer, ou de quelques eaux

courantes. L'eau est nommée en gallois *dur*, *dwr* et *dwrf*; en breton, *dour*. *Divodurum*, au rapport de Pline, étoit le nom que les Celtes donnoient au confluent de deux rivières. Ces mots sont formés par contraction du breton *dioudour*, qui signifie le concours de deux eaux, la rencontre de deux rivières. L'on pourroit citer ici de nombreux exemples de villes situées près des fleuves ou rivières, dont les noms ont retenu les monosyllabes *dur*, *dwr*, ou *dour*, id est *aqua*; tels que Durazzo, ville de la Grèce, à l'embouchure de la rivière Argentaro; *Dourlach*, ville du marquisat de Bade, en latin *Durlacum*, sive *Duriacum*; Reims en Champagne, *Durocortorum Remorum*; Durestadt, ville de la Gueldre, *Durostadium*; Dorchester, ville d'Angleterre, *Durotrigum*, *apud alios* Durnovaria; *Duroverum*, Cantorbéry; *Durobrovœ*, Rochester. Les dénominations suivantes ont la même origine. *Duren*, ville du duché de Juliers, en latin *Marcodurum*; Issoire en Auvergne, *Issiodurum*; Metz en Lorraine, *Diviodurum*; Brivodurum, Ebodurum, Bragodurum, Batavodurum *inferioris Germaniæ*, *etc. etc.* Quelques savans étymologistes, et entr'autres Pelloutier,

dérivent le mot *durum* de l'allemand *thur*, ou *dur;* latin *ossium*, une porte, une entrée, une ouverture. *Pellout. L. I*, *p.* 292. J'ai déjà exposé les raisons que j'avois de regarder la langue allemande comme une langue qui ne sauroit, sous aucun rapport, soutenir la comparaison avec le Scyto-breton, pour expliquer les origines anciennes; mais comme il ne me convient pas de donner, sur ces origines, ma raison pour règle de celle des autres, et que la mesure de ma vue ne sauroit être la mesure exacte des choses (1), je m'en rapporte sur l'étymologie des mots *dur* et *durum*, comme sur toutes celles que j'ai rendues par le *scyto-gallo-breton*, au jugement et à la décision des hommes instruits; et conclurai avec Horace: *Si quid novisti rectiùs istis, candidus imperti; si non, his utere mecum.*

(1) Pline a avancé une grande vérité, lorsqu'il a dit: *Res verè ardua vetustis novitatem dare, novis autoritatem, obsoletis nitorem, obscuris lucem, fastiditis gratiam, dubiis fidem.*

CHAPITRE XII.

Dissertation historique sur le cheval ; de sa dénomination dans la langue des Celto-Scythes ; Origine des noms de Maréchal*, de* Marquis*, de* Margraff*, etc.*

La dénomination de *marc'h*, qui est celle du cheval dans la langue des bretons, lui fut imposée par les Celto-Scythes. *Ippon onoma* marka *vpo ton kelton*; equus *nomine* marka *apud Celtas*. Pausan. Phocid. L. XIX, p. 844.

Le mot *marc'h* (*equus*) se retrouve encore avec ses lettres radicales, celles de première invention, dans le *marre*, *marac'h*, *marhe* et *marck*, des langues anciennes, pour dire cheval. *Gothicum*, maere, *caballa*; *in lege Bojoriorum*, Titulo 10, 13. *Si equus est quem* marac'h *dicimus*; *conferatur leg. Alem.* Titul. 692. *Appendix ad Koenigshorii chronic. Alsatiæ*, p. 644. Gug. *reddit* marac'h, *equum pugnatoris*. Marh *equus*; marhe *jumenta*;

glossæ veteres. Marich *equa*; marck *equus*; goldast *in Paræneticos*, p. 408. *Apud Wallos Angliæ*, marc'h pren, *equulus*. Marhfall, *in lege Bajuvariorum lapsus de equo*; marh *worf*; *dejectio de equo in terram*. Leg. Bajuv. p. 410. Le mot breton *marc'h* (*equus*) est encore en usage dans la langue de presque toutes les nations Scytho - Tartares. *Vide* Leybnitz *in Miscell.* Berol. *T. I*, *p*. 3.

Plusieurs maisons de l'Europe, dont l'origine remonte aux siècles les plus reculés, telles que celles de la *Mark*, de *Markhausen*, en Allemagne; de *Marsch* en Hollande; de *Konigsmark* en Suède; de *Penmark* en Bretagne, etc.; tiennent encore à honneur d'avoir conservé des rapports avec le nom devenu si particulièrement l'objet de ces recherches.

Pour ne rien omettre d'un sujet que je me sens entraîné à approfondir, et qui ne paroîtra pas à mes lecteurs entièrement dénué d'intérêt; j'observerai que c'est dans le nom du cheval, lié avec celui des plus hautes dignités, que les hommes valeureux, chez tous les anciens peuples, se glorifioient de trouver les preuves de leur illustration : ce que l'on ne s'attachera pas à démontrer ici, pour flatter la vanité,

mais pour être fidèle à l'histoire, et pour restituer à l'animal le plus courageux, le plus utile et le plus nécessaire à l'homme, associé de tout temps à ses travaux, ainsi qu'à sa gloire; des attributs qui, dès les premiers âges, lui furent accordés, pour le rétablir enfin dans des honneurs et des droits déjà presqu'éteints et oubliés de nos jours (1).

---

(1) Si j'avois à parler ici des qualités brillantes du cheval, je me renfermerois dans l'éloge aussi vrai que pompeux qu'en fait *Job* dans le trente-neuvième chapitre de son Livre; cet éloge est si propre à nous pénétrer d'intérêt pour cet intrépide compagnon de l'homme, que je ne puis résister au plaisir de le rapporter ici tout entier. Une traduction en atténueroit le sens.

« *Terram ungula fodit, exultat audacter, in occursum* » *pergit armatis. Contemnit pavorem, ned cedit gladio;* » *super ipsum sonabit pharetra, vibrabit hasta et clypeus, fervens et fremens sorbet terram, nec reputat* » *tubæ sonare clangorem.* »

Toutes les médailles gauloises portant l'empreinte du cheval, nous retracent que cet animal courageux étoit le symbole caractéristique de la nation celtique, ainsi que celui de la guerre.

Les plus grands hommes de l'antiquité ne dédaignèrent pas d'élever des monumens à la gloire des chevaux qui les avoient fait triompher dans les combats, dans les jeux ou dans les courses. Darius étant monté sur le trône de

Marchecq, *marc'heguer*, écuyer, homme de cheval; ce nom est celui que l'on donne

---

Perse, se fit ériger une statue équestre, avec cette inscription remarquable : *Darius*, fils d'Hystaspe, par la valeur de ce cheval, et celle d'*Ebarre*, son écuyer, a conquis le royaume de Perse.

Alexandre solemnisa l'évènement du passage du Granique, qui lui ouvroit le chemin de l'Asie, en se faisant représenter par *Lypsippe*, monté sur son cheval de bataille, au milieu des cavaliers de sa cornette, qui perdirent la vie en cette occasion. Le même monarque pleura *Bucéphale* qui mourut des suites de ses blessures, à l'âge de trente ans. Il fit bâtir dans l'Inde une ville en son honneur, et la nomma *Bucephala.* En perdant son cheval, le compagnon de sa gloire, Alexandre dit qu'il n'avoit pas moins perdu qu'un ami fidèle et affectionné.

Dans l'Asie, l'on fait encore le plus grand cas des chevaux de race. On n'y a aucun égard à la noblesse des hommes, mais on en a de très-grands pour celle des chevaux : cette prévention est telle, que les Turcs, sortis des Scythes, ne font aucun présent de ces animaux, sans y joindre un tableau bien constaté de leur descendance.

Arrien et Strabon remarquent que les chevaux des *Scythes*, quoique petits, étoient plus prompts, et résistoient plus long-temps à la fatigue et à la course, que les grands et beaux chevaux que l'on tiroit de la Thessalie, de la Cilicie et du Péloponèse. Il n'est pas indifférent à mon sujet de rapporter ici, qu'on retrouve encore dans

encore en Bretagne à un cavalier. *Marhegues*, en bas breton, veut dire aller à cheval. Du celtique *marhecq*, cavalier, sont sortis par analogie l'anglais *marquess*, l'italien *marquese*, l'espagnol *marques*, le français *marquis*; lat. *marchio*, un homme de cheval, un cavalier. Tous ces mots imités du primitif *marc'hecq*, sont évidemment des adoucissemens introduits dans les langues anglaise, italienne, espagnole

---

nos chevaux bretons (transplantés par les Scythes nos ancêtres dans les Gaules) les qualités qu'on attribuoit à leur espèce dans l'antiquité. Nos chevaux de race, quoique très-petits, soutiennent d'une manière brillante la réputation qu'avoient ceux d'allure des Scythes, de n'être égalés pour l'agilité et pour la vîtesse, que par ceux des Parthes. Strabon dit de ces chevaux Scythes, nommés *tolularii equi; sunt autem Parthicorum similes, nam et agilitate et currendi dexteritate reliquos.* Strab. Geogr. L. III. Arian de Venat. p. 213.

Athénée confirme les mêmes remarques, et ajoute que les chevaux des Scythes étoient si petits, que ces peuples qui faisoient au soleil le sacrifice de ce qu'ils avoient de plus cher, celui de leurs chevaux, passoient parmi les Grecs, pour ne lui immoler que ces patiens et utiles animaux, dont le nom prête aujourd'hui tant au ridicule, et qui étoient inconnus dans la Scythie, dans un pays trop froid pour la conservation de leur espèce.

et française, pour parler avec plus de délicatesse. *Impetratum est à consuetudine ut peccare suavitatis causâ liceret.* Combien de fois, dans la langue française sur-tout, la règle du langage n'a-t-elle pas été ainsi forcée de fléchir sous la loi de l'agrément. En prenant cette langue au berceau, en la suivant à travers ses différens âges, l'on se convaincroit aisément que rien n'est moins français, que le français que nous parlons aujourd'hui. Pour s'en assurer, il suffiroit de comparer notre langue devenue si polie avec celle des Francs, et même avec la langue en usage dans le neuvième et dans le dixième siècles.

L'on pourroit, à quelques égards, appliquer à l'idiôme des Bretons, ce que Pomponius Méla disoit de celui des barbares : *Insueta illorum verba nostro ore concipi nequeunt.* En effet, la difficulté de prononcer le mot primitif *marc'h*, pour dire cheval, paroît avoir forcé de recourir à un équivalent ; et à le chercher dans le nom du chameau, de ce grand cheval de charge, employé en Asie (contrée regardée comme le berceau des Celtes) aux mêmes usages que le cheval l'est en Europe ; en grec *kaballes* ;

id est *equus magnus*, *equus onerarius*, *equus clitellarius*. De-là le *caballus* de la basse latinité; l'italien *cavallo*; l'espagnol *caballo*, *cavallero*; le français, cheval, cavale, cavalier, chevalier, etc.

L'*equus* des Latins paroît également venir d'*œqualis*, par opposition du dos uni, des proportions nobles et régulières du cheval, comparées aux formes grossières et inégales du chameau.

Æquus, id est *planus*; *sic ab* æquo *dicitur* æquor, *quia nihil magis planum œquumve quam mare tranquillum.*

Vossius, ce savant si versé dans la connoissance des langues anciennes, rendoit indifféremment *equus* le cheval, par *œquus*.

Equus *ab œqualitate dictus est ut quidam putant*, *prima littera detracta quœ diphtongum faciebat.* Sic Card. Perroto, *in Corn. cop. ad vocem* equus.

Camelus, *sic dictus ob eminentiam dorsi*, *à voce celticâ* Cam. *id est incurvatus*, *arcuatus.*

Le nom de *maréchal*, qui désignoit en France la première dignité militaire, tire son origine du celtique *marc'h*, cheval, et du celto-tudesque *schalck*, ou du saxon *scalk*, *Maréchal.*

serviteur; *qui equorum curam gerit, qui præest stabulo*. Sic in Leg. Aleman. p. 381. *Lex Salica*, tit. 6. *Distinguit marischalcum, servum scilicet à stabulo, à stratore, et fabro ferrario.*

Les fonctions du maréchal se réduisoient dans le principe à veiller sur les chevaux du prince et sur ses écuries. Ce nom ayant passé dans la suite au chef de la cavalerie, devint par succession de temps, celui du général, du commandant en chef des deux armes, de la cavalerie et de l'infanterie.

Marschalck, *à servo ab equis, ad præfectum stabuli, præfectum equitum, deinde totius exercitus, traducta significatio*. Vid. Frisch. Kilian. etc. *ad vocem* marschalk.

Marstall, désigne en Allemagne l'écurie des chevaux du souverain; *stabulum regis principis aut comitis equile*. Ce mot est visiblement dérivé du celtique *marc'h*, cheval; et de *staul*, étable; latin *stabulum*. Marstaller; *sive* ober stall meister, *magister equitum*. Vid. Script. Brunswik, T. III, p. 459.

Marchaussi : ce nom est celui que nous donnons en Bretagne à l'écurie, à la maison du cheval; ce qui est aussi rendu dans ce sens

par l'allemand *marh haus*, domus *equi*; sive *equi stabulum*.

Le nom de *maréchaussée* dérive évidemment son étymologie du primitif celtique *marchaussi*, et se rapporte au cheval, à la cavalerie.

Connétable, *constabularius*, sive *comes regii stabuli*, comte, chef de l'etable, de l'écurie. Le connétable fut ainsi nommé, parce que les fonctions de ce grand officier se rapportoient, dans le principe, à la surintendance des écuries du prince. Cette place devint dans la suite un office de la couronne, et parvint, après la bataille de Bouvines, à être regardée comme la première dignité de l'État, dans la personne de Mathieu de Montmorenci, à qui Philippe Auguste la conféra en 1218.

Le nom de *margraff*, qui est aujourd'hui celui d'un prince souverain dans le cercle de l'Empire, remonte à une haute antiquité, et paroît avoir appartenu à des chefs de la cavalerie, avant d'avoir été imposé à des commandans de frontières : *margraff, dux, comes, præfectus equitum*; *æquè ac* heer-graff, *sumitur pro duce belli*; *teste* Jeroschin (1). *Margraff.*

(1) Les Grecs avoient aussi des *polemarks* qui rem-

Quoiqu'isolé dans mon opinion sur cette étymologie, je ne saurois me ranger du sentiment de ceux qui soutiennent que les *margraffs* durent originairement leur nom au commandement qu'ils exercèrent sous l'autorité des empereurs, sur les *marches*, c'est-à-dire, dans l'opinion reçue, sur les frontières. Et que ces mêmes contrées, ces marches, en tudesque *marken*, *marken - lænder*, furent ainsi nommées de leur position locale, eu égard au reste de l'empire Germanique, dont elles étoient les frontières (1). Les bords du Leyder,

---

plissoient les premières charges militaires, et qui avoient la conduite de l'aîle droite de leur armée. *Polemarchos apud Græc. dux equitum in bello.* Sic Diogenian. cent. II, prov. XCVI.

(1) *Sunt qui à* marck, *limes, regio finilima derivant; et administratorem finium reddunt. Conferatur* Schilter. .... *an hoc sensu unquam accepta vox sic dubitat* Wachter, *in suo Gloss.*

Le mot *mark*, pris par quelques auteurs dans le sens de frontières, n'a d'autre signification dans presque toutes les langues, que celle de marque, indice, borne, pierre bornale. Ce mot est encore connu sous ce rapport dans l'anglo-saxon *mearc*; le gothique *mark*; holl. *markc*; anglais *mark*; italien, espagnol et catalan *marça*; basque *marra*, etc. Je pourrois citer plusieurs autres exemples

le

le Raab, les montagnes de Bohême, l'Océan, la Méditerranée, voilà quelles furent les limites de l'ancien empire Germanique, bien plus

propres à justifier ces observations; mais en voici un qui les justifie toutes. Le mot *mark*, *markstein*, *markungstein*, ne désignent littéralement dans la langue allemande, que des marques, des indices, de simples bornes, des pierres bornales. Le seul mot de cette langue qui soit proprement pris dans le sens de frontières, est *grœnzen*.

La vraisemblance prêtant ici à mon opinion une force presque à celle qu'elle obtiendroit de la conviction, il répugne infiniment de se prêter à l'idée que le mot *mark* ait pu, sous le règne de Charlemagne, désigner des frontières; que les limites d'un aussi vaste empire que celui de ce monarque, aient consisté dans des marques, de foibles indices, des limites factices, des pierres bornales; que le nom de *margraff*, en un mot, ait eu en aucun temps le moindre rapport avec de telles marques, ou si l'on veut, avec de telles limites.

Les frontières d'un empire présentent communément aux états qui les avoisinent, des barrières difficiles à surmonter; des chaînes de montagnes, des fleuves, des torrens, etc.

La marche de Brandebourg, ouverte de toutes parts, et ayant près de six lieues de plaines, a-t-elle pu, par exemple, être comprise dans le nombre des marches ou frontières qui couvroient les vastes états de Charlemagne, ou qui les séparoient?

V

connues sous le nom de *grænzen*, que sous ceux de *mark, marken*, ou *marschen.*

D'ailleurs, est-il constaté par l'histoire que toutes les contrées désignées sous le nom de *marches*, telles que la marche de Brandebourg, divisée en quatre ou cinq marches; la marche Trévisane, celle d'Ancône, d'*Oster stader marsch, etc.*, aient été les frontières de l'Empire germanique ou de quelques autres grands états? Il paroît assez vraisemblable que les marches (autrefois des marais), en tudesque, *marschen* (1), plus abondantes en pâturages que les autres contrées, et plus propres par-là à nourrir et à entretenir des chevaux, empruntèrent dans l'antiquité leur dénomination du celtique *marc'h* (*equus*), de la propriété de leur sol, des avantages qu'on en retiroit pour

(1) Les plaines, qui dans le principe étoient les grands réservoirs des eaux, durent à la retraite de celles-ci, et avant d'avoir acquis la consistance de terres solides, n'être autre chose que des marais, des lieux abondans en pâturages: en tudesque *marschen*; anglois *marsh*, *marish*; latin *palus*. Hérodote dit des plaines fertiles d'Egypte, qu'elles étoient un don de la rétrocession des eaux du Nil. *Nonnius* nomme la Hollande un des bienfaits du Rhin, et du vent du nord qui dessécha ses marais.

la cavalerie, l'arme la plus redoutable comme la plus nombreuse des anciens: ce sentiment paroît être en quelque sorte avoué par les auteurs allemands, de qui j'ai emprunté les remarques suivantes; *Die reuter marsch* (*bey coldingen*); id est *niedrigland*, mehr zu wiesen und weiden als æckern bequem. *Regio ad prata magis et ad pascua quam ad agros apta.* Wie *die marschen; stormarschen, etc.* Chron. Oldemb. p. 384 et seq.

Nous connoissons par l'histoire, que Charlemagne établit le premier des *margraffs* sur les frontières de son Empire, pour les garantir des incursions des Barbares; mais la même histoire ne dit nulle part, de manière à exclure tout doute, que ces *margraffs* durent leur nom au commandement particulier qu'ils exercèrent sur ces mêmes frontières (1).

Charlemagne possédoit, outre la Gaule presqu'entière, le continent de l'Italie jusqu'à

(1) L'institution moderne des *margraffs*, celle qui nous est connue paroît avoir pour époque l'an 776. Le premier qui fut investi de ce titre par Charlemagne, fut un français nommé Makaire, qui devint dans la suite duc de Frioul.

Bénévent ; toute l'Allemagne, les Pays-bas, une partie de la Hongrie, de l'Espagne, etc.

En jettant un coup-d'œil sur l'étendue immense de ces possessions, il paroît assez vraisemblable que les *margraffs*, chargés de la défense des frontières d'un aussi vaste empire, eurent à leurs ordres de nombreux corps de cavalerie, pour se porter avec célérité vers tous les points menacés d'invasions, d'entreprises hostiles ; et pour suppléer, par la rapidité des mouvemens, à la grandeur des distances.

Par une suite de ce raisonnement, j'oserois au défaut de preuves les plus constatées par l'histoire, et approfondies de nouveau ; me fixer à l'idée, que ces grands officiers, de même que nos maréchaux, empruntèrent leur nom de *margraffs*, non pas du commandement particulier qu'ils exercèrent sur les frontières, mais du commandement particulier qu'ils exercèrent sur les troupes de cavalerie, chargées sous leurs ordres de la défense de ces mêmes frontières.

Je ne passerai pas à des idées plus générales sur nos origines. Pour donner à de pareilles recherches toute l'étendue, et le soin dont

elles seroient susceptibles ; pour entreprendre de résoudre les différens problêmes de l'histoire, dont la solution paroît dépendre particulièrement de la connoissance du celto-breton, il faudroit pouvoir se sacrifier tout entier à ce genre de travail ; jouir dans le silence de la retraite, de ce loisir calme et tranquille qui rend l'esprit capable d'une plus grande application, lorsque concentré dans un seul objet, il peut y rassembler toutes ses forces. Mais une étude de cette nature ne sauroit être en ce moment celle d'un homme de guerre ; d'un vétéran, que la patrie peut appeller de nouveau à l'honorable emploi de la défendre, et qui, s'il écoute les flatteuses déceptions de son cœur, se trouve encore dans l'âge de la réquisition.

En bon citoyen, j'ai dirigé mes études vers des recherches, qui pourront un jour devenir utiles à mon pays. J'ai jalonné la route qui m'a paru la plus propre à conduire à nos antiquités ; j'ai écarté une partie des ronces et des épines qui l'embarrassoient, d'autres la frayeront et la rendront facile à ceux qui voudront s'y engager (1).

(1) Les grands détails sur les Gaulois appartiennent à

Cette tâche semble réservée aux Bretons. En faisant ici cet aveu, j'ai pensé qu'il valoit mieux indiquer avec hardiesse de bons guides, à ceux qui consentiroient un jour à se laisser conduire dans les routes presqu'inconnues des origines anciennes, que de contribuer à les égarer par une modestie perfide. Disons - le même avec confiance; appeller les Bretons à approfondir le plus grand nombre des langues de l'Europe et de l'Asie, pour les comparer entr'elles, et pour les faire servir ensuite à

---

l'histoire, et mon plan m'appeloit à n'écrire que sur nos origines. Les Mémoires de *Pezron*, et le Traité de Simon *Pelloutier* sur les Celtes; ces excellens ouvrages, remplis d'une érudition très-variée, fourniront abondamment aux personnes curieuses de s'instruire de tout ce qui concerne ce peuple intéressant, le surplus des notions qui manque ici. Ces savans ont écrit d'une manière entièrement neuve sur un sujet qu'on croyoit épuisé; et s'il est possible de creuser encore plus avant qu'ils ne l'ont fait dans les profondeurs de nos antiquités, il paroît difficile de s'élever à leur hauteur. Voyez le Livre intitulé: *Antiquité de la nation Gauloise*, par D. Pezron, édit. de Paris, de l'an 1704, et l'*Histoire des Celtes*, par Pelloutier, pasteur de l'église française de Berlin, édit. de Paris de 1771.

l'avantage de l'histoire ; c'est les inviter à ne faire qu'un pas, pour rentrer dans leur patrimoine, dans le vaste domaine de la langue des Scythes leurs ancêtres.

Fin du premier Livre.

GLOSSAIRE POLYGLOTTE,

OU

TABLEAU COMPARATIF

DE LA

DESCENDANCE DES LANGUES.

LIVRE II.

Linguarum diversitas alienat hominem ab homine, et propter solam linguarum diversitatem; nihil prodest ad consociandos homines tanta similitudo naturæ.

AUGUSTIN.

INTRODUCTION.

LA parole, le plus doux lien de la société, rapproche les hommes de leurs semblables, et les empêche de n'être que des automates sur la terre : elle est l'interprête de nos pensées. De son heureuse alliance avec les lettres, se sont ouverts pour nous les canaux qui font

circuler nos idées, et qui nous transmettent avec la même facilité celles des autres. Mais ces avantages seroient bien foibles, si circonscrits par la différence des langues, dans les limites de notre seule contrée, ils ne pouvoient, faute de communication, s'étendre au-delà.

Cette vérité a été tellement sentie, que la connoissance des langues est devenue un objet intéressant d'étude pour un grand nombre de savans. Cette clef des sciences rend les lettres le patrimoine de tous : elle nous identifie en quelque sorte avec les peuples des différens pays, avec les arts dont ces peuples ont été les inventeurs, avec les productions de leur génie : elle offre enfin à l'homme jaloux d'acquérir des connoissances, de nouveaux moyens de les augmenter.

Mais pour parcourir avec quelque succès cette carrière immense ; pour saisir les rapports que les langues ont entr'elles, et particulièrement celles de l'Europe et de l'Asie ; pour les suivre dans leurs dérivations; pour déterminer leur degré d'affinité ; en un mot, pour obtenir des résultats exacts de ces recherches sur les langues, il paroît indispensable de faire une étude particulière de celle des Scytho-Celtes, représentée aujourd'hui par celle des Bretons de l'Armorique.

Si dans le cours de cet ouvrage je n'avois démontré que c'est du *celte*, du tronc de cet arbre antique, que sont sortis les nombreux rejetons, les différens idiômes, qui se sont étendus de l'orient à l'occident, et du nord au midi de

l'Europe et de l'Asie, les plus fortes présomptions se réuniroient encore en faveur de ce système, dans le Glossaire ou Tableau comparatif des langues, qui doit servir de suite à mes recherches sur les origines anciennes. Mais en avançant que presque toutes les langues doivent leur origine au celtique, l'on est bien éloigné de les représenter comme renfermant encore aujourd'hui tous les élémens du celte : il suffira peut-être de démontrer qu'elles en ont conservé les racines. L'on ne sauroit disconvenir, par exemple, que l'espagnol, le portugais, l'italien, le français, et en général toutes les langues romaniques, de même que les langues du nord, n'aient subi plus ou moins d'altération, à proportion qu'elles se sont éloignées du celtique, leur source commune.

Avant de passer à l'exposition de mon système, plus susceptible de se développer dans ce Glossaire que dans le reste de mon ouvrage, je crois devoir placer ici un tableau de l'origine et de la descendance des langues, pour servir d'introduction à ce même Glossaire.

Les savans les plus versés dans le mécanisme des mots, dans la métaphysique des langues, et entr'autres le célèbre *Tankate*, auteur hollandais, reconnoissent trois langues, mères de celles de l'Europe : la *cimbrique*, la *teutonique*, la *celtique*. Mais ces savans prouvent en même-temps, par une infinité d'exemples, qu'on peut les ramener toutes à une seule racine, et reconnoissent la langue scytho-celtique ou gauloise, comme le principe, la tige des autres langues.

De la langue Cimbrique.

I. La langue cimbrique ou runique, fille de la langue scytho-celtique, a formé,

I.	Le danois-gothique, ou le vieux danois.		Le danois et le suédois modernes, se trouvent mêlés d'un peu d'allemand.
	Le scano-gothique. Le sueco-gothique.	ou le vieux suédois.	
II.	Le Norwégeois. L'islandais.	Ces deux langues sont les moins abâtardies.	

De la langue Tudesque ou Teutonique.

II. Le vieux teutonique, ou vieux allemand, sorti du scytho-celtique, a formé,

I.	Le mœso-gothique.	
	L'anglo-saxon....	De l'anglo-saxon s'est formé, 1. L'anglais, qui se trouve mêlé de danois et des langues romance et normande. 2. Le bas-écossais, qui se trouve moins mêlé de langue romance, que ne l'est l'anglais.
	Le frison.	

II.	1. Le belgique, appellé anciennement le flamand, aujourd'hui le hollandais.	
	2. Le dialecte moderne des suisses, qui est celui qui a le plus conservé de rapport avec le vieux allemand. 3. Le franco-teutonique ou bas-saxon.	Du mélange de ces deux langues, est sorti l'allemand moderne.

Le vieux allemand et le franco-teutonique n'existent plus que dans de vieux écrits, de

même que le mœso-gothique et l'anglo-saxon : l'ancien frison s'est encore conservé dans le plat-pays de la Frise.

De la langue Scytho-Celtique ou Gauloise.

III. Le scytho-celtique, ou le vieux gaulois, qui existe dans sa pureté originelle dans l'ancienne Armorique ou Basse-Bretagne, de même que dans la province de Galles en Angleterre; cette langue, mère de la *cimbrique* ou runique, et de la langue *teutonique*, a aussi formé l'*erse* ou l'écossais des montagnes, l'irlandais, et la langue *esclavone*. Celle-ci domine dans la partie la plus orientale de l'Europe, et y a été apportée dans les premiers siècles de notre ère, par les Scythes. Elle comprend la langue russe ou moscovite, la dalmatienne, la croate, la servienne, celle d'Albanie, ou d'Epire, la carniaque, l'illyrique, la polonaise, la bohémienne et la wendique.

On trouve encore dans cette partie de l'Europe, quatre sortes de langues, qui diffèrent entièrement des autres.

1. Celles { de Lithuanie. / de Livonie. } Celles-ci ont un grand rapport entr'elles, et sont mêlées de quelques mots esclavons.

II. Celles	d'Estonie. de Finnie. de Laponie.	On découvre dans ces trois langues des mots cimbriques et allemands.

III. L'hongroise.

IV.	La tartare. La turque.	Ces deux langues offrent des traces visibles de l'ancien scythique, et ne diffèrent que dans leur dialecte.

Le scyto-celtique ou gaulois, paroît avoir aussi formé le vieux grec, tel qu'il se parloit avant le temps de Cadmus; et devenu depuis, par son mélange avec les langues asiatiques, le grec célèbre, si supérieur à toutes les autres langues savantes. Le grec moderne en a été formé par corruption; de même que le vieux latin, tel qu'il étoit connu avant le passage des Grecs en Italie. Celui-ci est devenu, par son mêlange avec le grec et le celtique, le latin célèbre, qui est encore de nos jours la langue universelle des savans, et celle du sanctuaire: cette langne, transplantée dans divers pays, a produit les idiômes romaniques, tels que

L'italien, Le portugais, L'espagnol,	Il s'est introduit dans ces trois langues, beaucoup de mots gothiques, les deux dernières se trouvent mêlées d'arabe ou moresque.
Le grison, Le français, Le sarde.	La langue française, composée en partie de latin et de celtique, renferme aussi beaucoup de mots franco-teutoniques.

TABLE

Des langues citées dans ce Glossaire.

Abréviations.		*Abréviations.*	
Allem. . .	Allemand.	Gaul. . . .	Gaulois.
Angl. . . .	Anglais.	Gr.	Grec.
A.-S. . . .	Anglo-saxon.	Groenl. . .	Groenlandais.
Belg. . . .	Belgique.	Hébr. . . .	Hébreu.
Bohém. . .	Bohémien.	Holland. .	Hollandois.
Bret.	Breton.	Irl.	Irlandais.
Catal. . . .	Catalan.	Island. . .	Islandais.
Celt.	Celtique.	Ital.	Italien.
Chald. . .	Chaldéen.	Lat.	Latin.
Cimbr. . .	Cimbrique.	M.-G. . . .	Mœso-gothique.
Corn. . . .	Cornouaillier d'Angleterre.	Norweg.	Norwègeois.
Dan.	Danois.	Pers.	Persan.
Ecoss. . . .	Ecossais.	Pol.	Polonais.
Ers.	Erse.	Port	Portugais.
Esp.	Espagnol.	Run.	Runique.
Franç. . . .	Français.	Rus.	Russe.
F.-T.	Franco-teutonique ou bas-saxon.	Sax.	Saxon.
		Scyth. . . .	Scythique.
		Suéd. . . .	Suédois.
		Syr.	Syriaque.
Fris.	Frison.	Teut. . . .	Teutonique.
Gall.	Gallois d'Angl.	Tud.	Tudesque.

GLOSSAIRE

GLOSSAIRE POLYGLOTTE,

OU

TABLEAU COMPARATIF

DE LA

DESCENDANCE DES LANGUES.

LIVRE II.

. . . . Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum. OVID.

A.

CELTO-BRETON, *avec sa signification.* — *Langues qui en sont dérivées.*

ABER, une baye, une ouverture, une embouchure de rivière. — Gallois, *aber*, corn. *haber*; franç. *havre*; lat. *apertura*; *apertus*, *apertè*, *aperire*, *etc.* Du celtique *aber*, se sont formés les noms d'*aberdeen*, ou d'*aber*-Don, d'*aber*-Dore, d'*aber*-Fraw, d'*aber*-Neith, d'*aber*-Conwey, d'*aber*-Lothnet, etc. Ces dénominations sont celles que l'on donne en Angleterre aux embou-

chures des rivières *Deen* ou *Don*, de *Fraw*, de *Dore*, de *Neith*, de *Conwey*, de *Lothnet*, *etc.*

AEL, sive *Avel*, le Vent. *Aëllo;* le génie le plus malfaisant de l'air, et sœur des Harpies, étoit représentée avec des aîles : sa résidence ordinaire, et celle de ses sœurs, étoit, au rapport des poëtes, dans les îles *Æoliennes*, entre l'Italie et la Sicile, nommées par les anciens, les contrées du Vent. — Gall. *Awel*, id est *ventus;* cornouaillier d'Angleterre, *Aël*, *Avel;* grec *Aëlla*, vent impétueux, tempête; hébreu, *Abel*, et *Avel*, id est *status;* grec *Aiolos*, le dieu des vents; lat. *Œolus;* franç. *Éole*, antiquitùs *Aëole;* island. *Haël*, allem. holland. *Hagel*, id est *grando. Omnes hæ voces videntur deducere originem ex Celtic.* Aël, *ventus*, *procella*, Breton, *Aël-su*; id est *ventus meridianus*, le vent du midi. Du celtique *su*, s'est formé le belg. *suyd*; teut. *sud;* angl.-sax. *suth*; angl. *south;* français, le *sud*, ou le *midi*, la partie opposée au nord. Le mot *vent* est dérivé

du celtique *wint*; lat. *ventus*; ce mot, dans la langue des Gallois d'Angleterre, est le synonyme des mots *awel* et *avel*. Du primitif *wint*, *ventus*, est dérivé l'angl. sax. *vind*; l'angl. *wind*; l'holl. *vind*, *etc.*

ÆR, *er*, l'air. — Lat. *aer*; grec *aer*; catal. *ayre*; gall. *awir*; corn. *ayr*; angl. *air*, *airy*, tout ce qui appartient à l'air; esp. *ayre*; ital. *aere*; franç. *aérer*, donner de l'air, *aérien*; lat. *aereus.*

AËR, une couleuvre. — Holl. *adder*; allem. *atter*, *natter*, une vipère; angl.-sax. *aetter*; corn. *aër*; gall. *eidr*, *neidr*; irl. *nathair*.

AL, *all*. — Franç. *autre*; vieux franç. *aultre*; lat. *alter*; cornouaillier d'Angleterre, *all*: gallois, *all*, et *arall*; lat. *alius*, *etc.*; grec, *allos*; ital. *altro*; catal. *altre*; Du primitif

(1) Les Romains donnoient le nom *d'alliensis dies*, de jour fatal, au 16 du mois de juillet, à cause de leur défaite entière dans ce jour, par des *aliens*, c'est-à-dire par des étrangers; par les Gaulois commandés par Brennus: cet événement arriva près d'une rivière d'Italie, nommée aujourd'hui *Rio di Moffo.*

celtique *al*, sont sortis les dérivés fr. *aliéner*, *altérer*, *allier*, *allégorie*, *alien*, *etc.* lat. *alienus*, un étranger, ital. *alieno*; port. *alheo*; angl. *alien*; hébr. *alas*, id est *separare*. Le mot celtique *al* pour dire *autre*, étant un mot de première invention, doit incontestablement appartenir à la plus ancienne des langues dans lesquelles il a la même signification. Il ne sera pas réclamé par le français, ni par aucun des idiômes romaniques; le seroit-il par le grec ou par le latin? Il est visibe lequel grec *allos* et le lat. *alter*, sont des mots composés, et formés du simple, du primitif celtique *al*, qui se prononce par une seule émission de voix. Le grec et le latin se trouvent classés parmi les langues formées en grande partie du celtique; ce sentiment est celui des plus judicieux critiques, Le latin ne dut sa célébrité qu'à son mélange avec le grec *eolien*, et avec la langue des Celtes-Ombriens. M'objectera-t-on que les Romains s'étant emparés des Gaules, durent faire adopter leur langue, ou au

moins une partie de leur langue, aux Bretons de l'Armorique? Je n'apperçois aucune raison de déférer à ce sentiment. Les Romains poussèrent leurs conquêtes jusques dans la Grèce ; ils asservirent à leur domination l'Espagne et l'Angleterre, sans que cette domination s'étendit sur la langue des Grecs, sur celle des Cantabres espagnols, aujourd'hui les Biscayens et les Basques; ni sur celle des habitans du pays de Galles, ou de Wales, en Angleterre.

Si depuis quatorze siècles, les Bretons ont su garantir leur langue du mélange de celle des descendans des Francs, ils ont bien pu pendant un intervalle infiniment plus court, celui de quatre ou cinq cents ans, repousser celle des Romains.

La langue française introduite dans nos villes, ne pénétra jamais dans nos campagnes; la langue romaine eut sans doute le même sort dans notre Armorique. S'arrêteroit-on à l'origine des Latins et des Bretons, pour prononcer sur la priorité de leur langue? Notre origine est la même

que celle des Celtes; ceux-ci descendoient des Scythes, qui disputoient l'ancienneté aux Égyptiens même.

Les mots d'invention nouvelle qui se sont introduits dans le Breton, sont en petit nombre; ces mots sont à notre langue, ce que les eaux sorties d'une source obscure, sont aux eaux majestueuses d'un grand fleuve : celui-ci les repousse constamment de son sein, et s'il leur accorde une place dans son lit, ce n'est que sur le limon de ses bords.

Ne me laissant éblouir ni par la gloire des Romains, ni par la célébrité de leur langue; rejettant tout ce que la fable nous dit des commencemens des Latins, je vois leur république se former, sortir à peine de son berceau, quand les Gaulois, connus en Italie près de six cents ans avant Jésus-Christ, jouoient déjà le plus grand rôle sur la scène des évènemens. Deux fois vainqueurs de Rome, ils lui imposèrent des lois : Brennus, leur chef, mit cette ville à contribution. On se prête diffici-

lement à croire que les Gaulois, un peuple aussi fier, et dont la rude énergie de la langue, répondoit si bien à la vigueur mâle du caractère, eussent consenti en aucun temps, au mépris de cette même langue, à puiser des équivalens de leurs mots de première invention, dans des idiômes polis et cultivés, dans celui des Romains.

ALB, *alp*, id est *candidus*, *teste Pezr. Indè græcis* alphos, *teste Hesych.* — Lat. *albus*, *albidus*, *albor*, *albere*, *albescere*, *etc.* Du celtique, *alb*, s'est formé par inversion le franç. *blanc*, et l'hébreu *laban*, id est *albus*. Vide plura sub voce *Alpes*, pag. 259.

AMALTHÉE. Rhéa, femme de Saturne, ayant soustrait Jupiter à la voracité de son mari, en lui présentant à sa place une pierre emmaillottée, transporta son fils sur la terre, et le donna à élever aux Curètes ou Corybantes. Ceux-ci confièrent le jeune Dieu, aux soins d'Amalthée et de Melisse, filles de Melissus, roi de Crète: mais comme ces princesses étoient dans un âge trop tendre pour qu'une heureuse abondance

se fût encore manifestée dans leurs mamelles, elles remplacèrent le lait dont elles étoient privées, par celui d'une chèvre; et par des breuvages de miel qu'elles donnèrent à Jupiter. Ce dieu, devenu grand, se rappelant les services qu'il avoit reçus de ses nourrices étrangères, plaça dans le ciel, sous le nom d'*Amalthée*, la chèvre qui l'avoit allaité, et donna une de ses cornes aux filles de Melissus, qui avoient pris soin de son enfance, avec la vertu de produire tout ce qu'elles desireroient.

Le nom d'*Amalthée*, paroît formé par épenthèse, du celto-breton, *mam-al-téth*, qui signifie à la lettre, le sein d'une mère étrangère; *alienigenæ matris uber*. Du celtique, *téth* id est *papilla*, s'est formé l'angl. *teat*; l'ital. *tetta*; le portug. *teta*; l'esp. *teta* et *tetilla*; le franç. *tetin, teton, etc.*

AMAZONES. Les Amazones, femmes Scythes, ne souffroient l'approche des hommes qu'une seule fois dans l'année. Elles faisoient mourir tous leurs enfans mâles, ou les renvoyoient à leurs pères, et

brûloient ou comprimoient le bout du sein droit de leurs filles encore au berceau, afin de les mettre en état de se servir un jour avec plus d'avantage de l'arc et de la flèche. *Penthésilée*, reine des Amazones, fut ainsi nommée par les Scythes, au rapport d'Hérodote et de Justin, de la privation de son sein droit. *Penthesilea sic dicta*, *quod dextrâ papillâ careret.* Just. L. II. Amazon. Hist. *Penthésilée*, ce mot, quoique corrompu dans sa désinence, s'explique encore par le scytho-breton, et par le gallois, *pen téth*, *éb-é;* en français, elle est sans bout de sein. Ces mots sont formés de *pen-téth*, bout de sein ; d'*eb*, qui signifie privation, et d'*é*, en breton, elle est.

AR, *arar*, charrue. — Gallois, *ar*, *aradr* ; corn. *ar;* lat. *aratrum;* esp. et port. *arado ;* ital. *aratro ;* grec, *aratron;* grec, *aroura ;* id est *arvum*; *quod aratum nec dum satum est ;* hébr. *aras*, je cultive; lat. *aro* ; grec, *aroo*; esp. *arar*, id est *arare*, *etc.*

ARACHNÉ, jeune fille de Lydie, très-renommée par son adresse à manier le fuseau et à

se servir de l'éguille. Ayant eu la témérité de disputer de talent avec Minerve, cette déesse irritée brisa son métier et ses fuseaux. *Arachné* ne pouvant survivre à un tel affront, termina elle-même ses jours, et fut métamorphosée en *araignée.* Les poëtes feignent qu'en changeant de forme, *Arachné* ne changea point de goût ; ce qu'indique en effet son nom, dans le celtique *ara né*, sive *né-à-ra*, elle file par continuation. Du primitif *ara-né*, s'est formé le grec *arakné*; le latin *aranea*; *tela araneæ* ; le français *araignée.*

Né, néa, néza, nézi, ces mots signifient en bret. *filer.* Dialecte de Vannes, *néein* ; de-là le gr. *nethein* et *neein* ; le lat. *nere*, *etc.* allem. *nehen*, coudre ; angl. *needle*, une aiguille ; mœso-goth. *néthle.*

Néthée, étoit le nom que les égyptiens donnoient à Minerve : cette déesse présidoit aux ouvrages de tapisserie, et à ceux des jeunes filandières.

ARÉTHUSE, fille de Nérée et de Doris, l'une des compagnes de Diane, fut aimée du

jeune Alphée, dont elle essaya vainement de détourner la passion; Diane l'ayant changée en fontaine, et son amant en fleuve, *Aréthuse* prit son cours sous la terre, paroissant quelquefois sur sa surface, mais disparoissant le moment d'après, afin de se dérober à la poursuite d'Alphée. Ce fleuve ayant aussi changé son cours pour suivre *Aréthuse*, la joignit en Sicile, près de Syracuse, où, après quelques violences, il parvint enfin à mêler ses eaux à celles de la belle nymphe. La consonance, l'union des sons est telle, entre le mot *Aréthuse*, et le celto-breton *aré-cuze* ou *ara-cuze* (1), qui signifient: elle disparoît, reparoît, et se cache de nouveau, qu'on ne sauroit for-

---

(1) La seule différence sensible que l'on remarque entre la langue des Bretons et celle des Scythes, (qui a servi de base à la mythologie des anciens), est qu'en parlant ou en écrivant, les Bretons emploient le plus souvent l'ordre direct; et que les Celto-Scythes, au contraire, faisoient presque toujours usage de l'ordre inverse. Cet arrangement de phrases, est celui qui domine encore dans la plupart des idiômes des peuples du nord.

mer de doute sur l'origine de ces mots, dérivés incontestablement de la langue des Scytho-Celtes.

ARTH, un ours. — Gallois, *arth*, *arthos*; grec, *arcktos*; lat. *arctos*; l'ourse, la constellation renfermée dans le cercle du pôle que l'on appelle arctique; *arcticus cardo*. Toutes ces dénominations se rapportent évidemment au primitif celtique *arth*, id est *ursus*. Les poëtes feignent que Calisto, fille de Licaon, roi d'Arcadie, ayant eu un fils de Jupiter, s'attira le ressentiment de la jalouse et implacable Junon, qui la transforma en ourse. Jupiter sensible à un malheur dont il avoit été la cause, la changea depuis en une constellation de l'hémisphère boréal.

Arthur, souverain de l'île britannique, le miroir de l'ancienne chevalerie, et celui des preux de la Table ronde, dérivoit aussi l'étymologie de son nom, du celtique *arth*, id est *ursus*; et d'*ur*, qui, dans la langue des Gallois, répond au latin *vir*. Le souvenir d'*Arthur*, mort en 541, est encore

cher aux Gallois d'Angleterre. Tout paroît tenir du prodige dans la vie de ce grand roi : son histoire, rédigée par d'autres que par des écrivains de nos siècles d'ignorance, auroit fait le sujet d'annales intéressantes ; mais sous leur plume mensongère, cette histoire entièrement travestie, a pris la forme d'un roman, où le merveilleux et l'incroyable occupent, presqu'à chaque page, la place du naturel et du vrai.

AVAL, et *afal*, une pomme. — Gall. *afal* ; corn. *aval*, *afal*; irl. *aval* ; *abhal*, *aful*, et *aoul* ; angl.-sax. *Æpple* ; angl. *apple* ; belg. *appel* ; allem. *apfel*.

AUR. — En gallois, l'*or* ; bret. *aour* ; corn. *aur*, *our* ; port. *ouro*, *oiro* ; ital. esp. *oro* ; lat. *aurum* ; priscis grec. *avros*, sic Hesych. undè *thesauros* ; lat. *thesaurus*. Ægyptii solem *orum* vocant.

L'*Aurore*, fille du soleil et de la lune, et selon d'autres, de Titan et de la Terre, présidoit à la naissance du jour : elle aima tendrement Titon, de qui elle eut Memnon,

qu'Achille tua devant Troie. Comme l'*Aurore* ne cessoit de pleurer la perte de son fils, ses larmes furent converties en une rosée abondante, qui est encore le signe précurseur de sa présence. Les anciens la nommèrent *Aur-ore*, du celtique *aur-aour*, id est bis *aurum*, de sa couleur doublement d'or. *Aurora matutinus splendor, quem cernimus antè solem elevatum, quem ideo poetæ Titanidis, sive Lunæ dicunt filiam; forsan sic dicta, à duplici aureo colore.*

AX, *ax tro.* — En gallois, *essieu*; angl. *axel*, *axle tree*; franç. *axe*; lat. *axis*; grec. *axon*; ligne qui coupe un cercle ou un globe par son centre; angl.-sax. *astre*; suéd. *axul*; allem. *achse*; holl. *asse*; esp. *exe*; port. *eyxo*; ital. *asse*, *axilla*; lat. *axis meridianus*, la ligne équinoxiale.

BREUR. — En breton, le frère; *breuder*, les frères; gall. *brawd*, *brwydr*; corn. *brodyr*; irland. *braer*; allem. *bruder*; franco-teuton. *bruoder*; holl. *broeder*; danois, *brother*; mœso-goth. *brother*, *brothr*; angl. *brother*; angl.-sax. *brother*; island. *broder*.

Le primitif celtique *breuder* (les frères), ce mot si caractéristique, et commun comme on le voit, à tant de langues, semble attester leur parenté; et annoncer en quelque sorte que les différens idiômes qui distinguent aujourd'hui les nations, ne sont que des formes variées d'une même langue. En portant à cet examen toute l'attention qu'il mérite, il paroîtroit possible de parvenir à découvrir quelle est la mère féconde, dans le sein de laquelle toutes les autres langues de l'Europe ont puissé leurs richesses et leurs élémens.

Cet avantage semble devoir appartenir à l'idiôme le plus monosyllabique ; à la langue celto-scythique ; à celle des Bretons; qui, sans s'être altérée ni appauvrie, a incontestablement le plus donné aux autres langues. Semblable en quelque sorte, à ces corps robustes, qui, prodiguant leur santé brillante, retrouvent encore pendant longtemps dans leur bonne constitution de quoi réparer leurs forces, sans recourir aux ressources, aux prestiges de l'art ; notre langue

se suffisant à elle-même, a beaucoup donné aux autres, sans en avoir rien emprunté. Abondante en termes propres à énoncer les objets qui, dans la plus haute antiquité, étoient d'un usage général, elle n'en a adopté que pour exprimer ceux dont l'usage est tout récent : telles sont pour nous les mots qui se rapportent aux sciences, aux arts, aux métiers, à la liturgie sacrée, etc.; et l'on sent que de tels mots, quoiqu'identifiés, quoiqu'admis aujourd'hui dans notre langue, ne sauroient être regardés comme en faisant une partie intégrante.

SOMMAIRE.

SOMMAIRE

Des matières contenues dans le premier Livre.

AVANT-PROPOS.................... page j

PLAN DE L'OUVRAGE, page iij *et suivantes.* Des peuples que les Romains reconnoissoient sous le nom de Gaulois, iv. Des contrées de l'Europe occupées anciennement par les Gaulois, v. Les Gaulois ont été connus sous le nom de Celtes, de Scythes et de Celto-Scythes, *ibid.* Des Scythes européens et des Scythes asiatiques, *ibid.*

CHAPITRE I.er

Idées générales sur les Gaulois; de leur origine; des Druides leurs prêtres; des Bardes leurs poëtes. Description d'anciens monumens des Gaulois, conservés dans l'Armorique..................... page 9.

Des caractères ou lettres dont se servoient les Gaulois, pag. 11. Tablettes de plomb trouvées dans les montagnes de Corbières, dans les Pyrénées, renfermant des fragmens de l'ancienne écriture des Gaulois, 12. Des hymnes gauloises conservées dans un poëme erse, nommé l'*Edda* 13. Des Bardes *ibid.* et *seq. Vid. etiam* p. 158. Des Druides, 16 *et suiv.* Note sur les Druides, 19 *et seq.*

158, 159, 160. Recherches sur le *Carnutum* des anciens, sur le lieu où se rassembloient les Druides pour délibérer sur les affaires politiques et religieuses de la nation gauloise, 22, 23 *et seq.* Du siége de Vannes par César, 24.

CHAPITRE II.

Des rapports qui existent entre les Bretons, les Gaulois et les Scythes, dans les usages, les mœurs et les coutumes, dans le physique comme dans le moral.... pag. 28 et suiv.

CHAPITRE III.

Preuves fondées sur l'histoire, de l'analogie qui règne entre la langue des Bretons et celle des Gaulois............. page 56.

César tombé au pouvoir d'un Gaulois, est délaissé par ce barbare, p. 57, 58. Etymologies des mots *baragouin*, *pétra* et *pénaud*, 60, 61. De la légion gauloise *Alauda*, 62. Des *bagaudes*, 66. Des *soldures*, 66, 67. Des Prêtres de Mars, appelés *saliens*, 67; de leur danse, nommée *red an druo*, 68. Du surnom que les Grecs donnoient aux Romains, celui de *pollo sagonides*, 69. Etymologie des mots latins *cani*, *cossi*, *caulis*, *brassica*, *pempedula*, *hœbudæ*, *didoron*, *divona*, *etc.* Vid. pag. 70 *et seq.* De la ville de Toulouse, 79. Des Tectosages, fondateurs de Toulouse, 80. De *Brennus*, chef des Tectosages, 82.

CHAPITRE IV.

La langue des Bretons se trouve conservée en partie dans celles des divers peuples de l'Europe et de l'Asie, au milieu desquels les Celto-Scythes et les Gaulois formèrent des établissemens .... page 87.

Les Scythes habitoient anciennement la haute Asie, d'où ils passèrent en Europe à des époques qui remontent au-delà des temps historiques, pag. 87. L'Asie passe pour avoir été deux fois le berceau du genre humain, 87. Des émigrations des Gaulois descendans des Scythes; de leurs expéditions dans la Grèce; de leurs établissemens dans cette contrée, 88, 89. La langue grecque est de toutes les langues de l'Asie, celle qui a conservé le plus de rapport avec le scytho-breton; des causes de cette analogie, 90 *et seq.* Les Scythes disputoient l'ancienneté aux Egyptiens, 93. Les Grecs étoient un peuple nouveau, comparés aux Scythes; Platon et Socrate conviennent de cette vérité, et que la langue grecque avoit beaucoup emprunté de celle des Barbares, 93, 94. Rapports entre le Scytho-Breton et le grec, 94. Les idiômes des peuples de l'orient se retrouvent, quoique sous des formes variées dans les idiômes des peuples de l'occident, 98. Rapports entre la langue hébraïque et le bas-breton, 99. La langue allemande, celle des Ecossais des montagnes, et celle des Irlandais, paroissent être sorties de celles des Celtes, 105 *et seq.* La langue vulgaire des Gallois d'Angleterre, et

celle des Bretons, sont deux dialectes de la même langue, 109. Les mots dans ces deux idiômes sont non-seulement analogues, mais identiques, 117. Des causes qui contribuèrent le plus à affermir la langue des Gaulois dans l'ancienne Bretagne, 110 *et seq.* Conformité entre les Gallois et les Bretons, dans le caractère, les mœurs, les usages et les coutumes, 109 *et seq.* Les villes, les villages, et les habitations des Bretons et des Gallois, ont conservé des dénominations entièrement semblables, 118. Rapports frappans entre les descendans des Celtibères (les Aragonais) et les Bas-Bretons, 119 *et seq.* Des Ibères sortis originairement de l'Asie, 121. *Voyez aussi la page* 254. De la langue basque, regardée par quelques auteurs comme un dialecte de celle des Celtes, 127. Preuves démonstratives qu'il n'existe aucun rapport entre la langue basque et celle des Bretons, 132. Les Basques sont présumés tirer leur origine des Phéniciens ou des Pélasges, 129. Etym. du mot *Cantabre*, 130.

CHAPITRE V.

Des divinités adorées par les Celto-Scythes, par les Grecs et par les Romains. La langue des Bretons explique les passages les plus obscurs de la mythologie ; elle interprète les noms des fausses divinités des payens ; elle nous donne la clef de toutes les allégories de l'ancienne fable... pag. 133 et seq.

De *Teutates*, surnommé si improprement le père *Teut*,

et pris pour Mercure, 134 *et seq.* Etymolog. du nom de Mercure, 136. Du soleil, adoré par les anciens comme le père de tous les êtres créés, 137 *et seq.* De l'Hercule gaulois, 139. De *Dis*, le dieu auquel les Gaulois rapportoient leur origine, 141 *et seq.* De Pluton, surnommé *Dis* par les Romains, 141. D'un simulacre du soleil, nommé *Irmensul*, 144. Etymol. du nom d'*Apollon*, de *Bel*, ou *Belenus*; de *Titan*; de *Diane*; de *Thor*, ou Jupiter tonnant; de *Taranis*; d'*Hæsus*, ou Mars; de *Pallas*; de *Camulus*, un des surnoms de Vulcain; d'*Iacchus*, une des dénominations de Bacchus; de *Vénus*; de *Vodan*, dieu des Germains. *Voyez les pages* 145, 146, 147, 148 *et seq.*

Du respect religieux que les Celtes et les Germains avoient hérité de leurs ancêtres pour le chêne, 157. De la demeure ordinaire des Druides, 158. Du guy de chêne, 159. Etymol. du nom des Druides, 160. *Voyez, sur ces prêtres gaulois, la note de la page* 18. Des Bardes, 62. Des écrits des Bardes que le temps a respectés, 165. Etymol. du nom des Bardes, *ibid. Voyez les pages* 15, 16 *et* 17.

CHAPITRE VI.

Du nom des planètes dans la langue des Bretons.................... page 167

Du soleil, regardé comme la première des planètes,

page 167. Les Bretons ont conservé, sur la mythologie ou théogonie des payens, les mêmes notions que les Gaulois avoient reçues des Scythes leurs ancêtres, *ibid.* De l'exercice des Bretons, connu sous la dénomination de jeu de la *soule*, qui paroît être une imitation de l'ancienne institution des jeux pythiens, que l'on célébroit en l'honneur d'Apollon, 168 *et seq.* Etymol. du nom du Soleil, *ibid.* De la Lune et des autres planètes, 170, 171, 172 *et seq.* Du Ciel, le plus ancien des dieux, surnommé *Urane*, 174.

CHAPITRE VII.

Des noms de première origine des élémens, dans la langue des Bretons.... page 177.

De la terre, de l'eau, de l'air et du feu. Etym. du nom de ces élémens, pag. 177, 178 *et seq.* Du dieu Terme : de Doris, mère des Néréïdes ; de l'Erèbe, du Chaos son père; des Titans, enfans de la Terre, 180, 181 *et seq.* Les Grecs avoient emprunté leur doctrine des Barbares leurs voisins ; un philosophe scythe les instruisit dans les rites et dans les cérémonies de leur culte: une preuve manifeste que les prêtres des Scythes furent les inventeurs de la théogonie des Grecs, est que la langue des Scytho-Bretons, nous donne la clef de tout le systême religieux des Ethniques, le même que celui de Grecs. *Voyez la note de la page* 82 *et seq.*

CHAPITRE VIII.

Dénomination des nations scythiques répandues en Europe et en Asie ; ces noms rappelés par la langue des Bretons à leur véritable signification....... page... 188

Des Scythes ; de leur berceau originel ; des contrées qu'ils ont habitées ; de l'étymologie de leur nom, p. 188. Des nations sorties des Scythes, 189. Des Allobroges, 190. Des Tolistobroges, *ibid.* Des Ambrons, 191. Des Cimbres, 192. Les Gallois d'Angleterre se regardent comme les originaires descendans des Cimbro-Scythes, 194. Des Alains, 195. Des Parthes, 196. Des Dalmates, *ibid.* Des Vandales, *ibid.* Des Huns, 197. Des Pannoniens, 198. Des Goths, *ibid.* Des Gothins, 200. Des Ostrogoths et des Visigoths, *ibid.* Des Saces, ou Saques, 201. Des Saxons, 203. Des Tectosages, *ibid.* *Voy. aussi la page* 80. Des Danois, 205. Des Teutons ou Tudesques, 206. De l'étymologie du nom des Teutons, et de celui de leur contrée, 207 *et seq.* Des Diaulites, 210. Des Celtes, *ibid. et seq.* Des Gaulois, 215 *et seq.* Des Français, 218 ; conjectures sur leur origine, *ibid. et seq.* Origine de plusieurs des peuples dont les contrées se trouvent aujourd'hui enclavées dans la France, 221 *et seq.* Des Germains, 223. Des Allemands, 224. Les anciens peuples qui, dans leur langue avoient une dénomination propre, étoient connus sous des appellations différentes

dans les idiômes étrangers, *ibid.* Des Bretons insulaires, 225 *et seq.* Des Bretons Armoriques; de l'étymologie de leur nom, 231 *et seq.* Recherches historiques sur ces peuples. *V. les pag.* 110, 111 *et les suiv.* De la dénomination d'Albionites, donnée aux Anglais, 233 *et seq.* Des Albains, 237. Des peuples du pays de *Vannes*, connus sous le nom de Vénètes, 238. *Voyez les pag.* 114, 115 *et* 26. De l'Angleterre, 239 *et seq.* Des Brigantes, 245. Des Écossais, 247. Des Pictes, 249. Des Calédoniens, 250. Des Wallois, ou Gallois d'Angleterre, 251 *et seq.* *Voyez les pages* 110, 111 *et suiv.* De l'Irlande, 254 *et seq.* Des Hybernois, ou Ibères, 257. *Voyez sur les* Ibéres *la page* 18. Des Romains, 259 *et seq.*

CHAPITRE IX.

Des dénominations de première invention, conservées dans la langue des Celto-Bretons; celles des vieux enfans de la terre, des montagnes, des promontoires, des caps, etc. .... page 265.

Des *Pyrénées;* des *Alpes;* du *Canigou;* des *Cévènes;* du mont *Ventoux*, en France: du mont *Imaüs*, dans la Tartarie; des monts *Pellenus*, dans l'île de Chio; *Pellion*, dans la Thessalie; *Pella*, dans l'Ethiopie; *Cragus*, dans la Lycie; *Berekinthe*, dans la Phrygie; *Taurus*, dans l'Asie; *Benïar*, dans la grande Tartarie; *Atlas*, dans l'Afrique; *Athos*, dans la Thrace; *Apennin*, en Italie; *Penygent*, en Angleterre; *Ménéaré*, dans

l'ancienne Basse-Bretagne, etc. Etym. du nom de l'*Arménie*, contrée de l'Asie; de l'*Armagnac*, etc. *Voy. les pag.* 265, 266, 267, 268 *et suiv.* De la péninsule de la Morée, nommée Péloponèse; du cap Faro, anciennement *Pelorus*; du promontoire *Bolerium*, en Angleterre; de ceux de *Penmarc'h* et de *Bec-ar-Raz*, dans l'ancienne Basse-Bretagne. Du cap Finisterre, dans la Galice. Des promontoires, et des contrées connues sous le nom cimbrique de Chersonèse. *Voy. les pag.* 277, 278 *et* 279.

CHAPITRE X.

Des rivières et des fleuves de l'Europe et de l'Asie, dont les noms de première origine trouvent leur signification dans la langue des Scytho-Bretons.......... page 279.

Tels sont le *Danube*, fleuve d'Allemagne, nommé aussi le *Danow*, le *Donau*, le *Don*, et le *Dunay*; le *Tanaïs*, ou le *Don*, fleuve de la Sarmatie; le *Thermodon*, fleuve de la Scythie; la *Dwina*, rivière de la Moscovie; le *Tisidon*, fleuve de la Perse; le *Don*, rivière d'Ecosse; le *Don*, rivière de Livonie; le *Tidon*, rivière de la Lombardie; la *Dordogne*, la *Durance*, la *Drome*, l'*Adour*, le *Rhône*, l'*Arar* ou la *Saône*, et la *Vilaine*, rivières de France; le *Douero*, le *Tage*, l'*Hénarez*, et l'*Ebre*, rivières d'Espagne; l'*Elbe*, le *Rhin*, le *Mein*, l'*Ister* ou le *Danube*, rivières et fleuves d'Allemagne; la *Doire*, le *Tibre*, et le *Rubicon*, rivières d'Italie; la *Tamise*,

l'*Owse*, et le *Dore*, rivières d'Angleterre; le *Dur*, le *Moine*, rivières d'Irlande. *Voyez les pages* 279, 280, *et les suiv.*

CHAPITRE XI.

Des noms des villes de l'Europe et de l'Asie, altérés dans leur désinence, dans leur forme ancienne, et rappelés à leur véritable signification, par la langue des Bretons, p. 287.

Recherches sur les terminaisons lat. *dunum* et *durum*, p. 288 *et seq.* Etym. du mot lat. *Lugdunum*, Lyon, 289.

CHAPITRE XII.

Dissertation historique sur le cheval: de sa dénomination dans la langue des Celto-Scythes: origine des noms de Maréchal, *de* Marquis, *de* Margraff, *etc*.... p. 295.

LIVRE II.

Glossaire polyglotte, ou Tableau comparatif de la descendance des langues, p. 321.

NOMENCLATURE par ordre alphabétique, des divers noms interprétés dans cet ouvrage par la langue des Bretons.

A.

Adam, étymologie........... page 104.
Adour (l'), rivière, étym............ 280.
Aëllo, une des Harpies, étym........ 310.
Air (l') un des quatre élémens, étym. 179 180.
Alauda, légion gauloise, étym..... 62-64.
Albins, étym................... 237-239.
Albionites, étym.............. 233-236.
Allains, étym.................... 195.
Allemands, étym.................. 224.
Allobroges, étym.................. 190.
Alpes (les), étym............. 269-270.
Amalthée, étym............... 327-328.
Amazones, étym...............328-329.
Ambrons, étym.................... 191.
Anglesey, étym.................... 244.
Angleterre, étym.............. 239-240.
Apennin, étym.................... 271.

Apollon, étym. . . . . page 145.
Arachné, étym. . . . . 329-330.
Aragonais, étym. . . . . 119.
Arar (la Saône) étym. . . . . 281.
Arbella, ville d'Assyrie, étym. . . . . . . 275.
Arctique le pôle), étym. . . . . 328-329.
Arthur, étym. . . . . 332.
Aréthuse, étym. . . . . 330-331.
Armagnac, étym. . . . . 275.
Arménie, étym. . . . . 274.
Armorique, étym. . . . . 231.
Atlas (le mont), étym. . . . . 273.
Athos (le mont), étym. . . . . 284.
Aurore, étym. . . . . 333-334.

B.

Bagaudes, étym. . . . . page 66
Baragouin, étym. . . . . 60.
Bardes, étym. 162.
Bec-ar-raz, promontoire, étym. . . . . 277.
Bel, *Belial*, *Belis*, *Belus et Belenus*, étym. . . . . 146-246.
Belerium, promontoire, étym. . . . . 276.
Béniar, montagne, étym. . . . . 273.
Berekinthe (le mont), étym. . . . . 272.
Brennus, étym. 84.

Bretons insulaires, étym....... page 225.
Brigantes, étym.................... 245.

C.

Caërnarvon, étym............. page 244.
Calédoniens, étym.................. 250.
Camulus, un des surnoms de Bacchus, étym......................... 150.
Canigou, (le mont), étym........... 270.
Cantabres, étym.................... 128.
Celtes, étym....................... 210.
Celtibères, étym................ 119-256.
Cévènes (les), étym................ 273.
Chalcedon, étym.................... 288.
Chaos (le), étym................... 179.
Chersonèse, étym................... 277.
Cimbres, étym...................... 192.
Connétable, étym................... 311.
Cornwall, étym..................... 244.
Cragus (le mont), étym............. 272.

D.

Dalmates, étym............... page 196.
Danois, étym....................... 205.
Danube, étym....................... 278.
Diane, étym........................ 145.

Diaulites, peuples des Gaules, étym. p. 210.
Dis, dieu des Gaulois, étym.......... 141.
Divona, étym.................... 73-74.
Doire (la), étym.................. 280.
Don (le), ou le Tanaïs, étym........ 279.
Dor (le), rivière, étym............ 280.
Dordogne (la), étym.............. *ibid.*
Doris, mère des Néréides, étym....... 178.
Douero (le), étym................ 280.
Dourlach, ville d'Allemagne, étym.... 297.
Drome (la), étym................. 280.
Druides, étym.................... 160.
Dunes (les), étym................. 298.
Dur (le), rivière, étym............ 280.
Durance (la), étym................ 280.
Dwina (la), rivière de Moscovie, étym. 279.

E.

Eau (l'), un des quatre élémens, étym. p. 178.
Èbre (l'), étym.................... 284.
Ecossais, étym.................... 247.
Elbe (l'), étym.................... 282.
Enoch, étym...................... 102.
Equus, le cheval, étym............ 301.
Erèbe (l'), étym.................. 179.
Eve, étym........................ 104.

F.

Feu (le), un des quatre élémens, étym. p. 179.
Finisterre (le cap), étym. .... 177.
Français, étym. .... 218.

G.

Gallois d'Angleterre, étym..... page 251.
Gaulois, étym. .... 215.
Germains, étym. .... 223.
Gothins, étym. .... 200.
Goths, étym. .... 198.

H.

Hœsus, divinité des Gaulois, étym. pag. 149.
Hénarez (l'), rivière, étym. .... 281.
Hercule, étym. .... 139.
Huns (les), étym. .... 197.
Hybernois, ou les Ibères, étym. ...... 257.

I.

Iacchus, un des surnoms de Bacchus, étym. .... page 151.
Ibères (les) étym. .... 117-257.
Imaüs (le mont), étym. .... 271.
Irlande, étym. .... 254.

Irmensul, étym............... page 144.
Ister (l'), ou le Danube, étym...... 283.

J.

Jupiter, étym................. page 172.

K.

Kent, comté d'Angleterre, étym. page 244.

L.

Lune (la), une des sept planètes, étym. p. 170.
Lyon, lat. *Lugdunum*, étym......... 290.

M.

Maréchal, étym................ page 301.
Maréchaussée, étym................ 303.
Margraff, étym.................... 303.
Maro-bod-du, étym................ 206.
Marquis, étym..................... 299.
Mars, une des planètes, étym........ 170.
Mein (le), rivière, étym............ 282.
Ménéaré, montagne, étym............ 274.
Mercure, étym................. 136-171.
Mer Rouge (la), étym.............. 282.
Moine (le), rivière d'Irlande, étym... 284.

N.

Noé, étym..................... page 102.

O.

O.

Ostrogoths, étym. .... page 200.
Ombriens, étym. .... 260.
Owse (l'), rivière, étym. .... 283.

P.

Pallas, étym. .... page 150.
Pannoniens, étym. .... 198.
Pella (le mont), étym. .... 272.
Pellenus (le mont), étym. .... 271.
Pélion (le mont), étym. .... 272.
Péloponèse, péninsule, étym. .... 276.
Pelorus, promontoire, étym. .... 276.
Penmarc'h, promontoire, étym. ...... 277.
Penthésilée, reine des Amazones, étym. 329.
Penygent, promontoire, étym. .... 272.
Pictes, étym. .... 249.
Pyramide, étym. .... 266.
Pyrénées, étym. .... 265.

R.

Red-an-druo, danse des Saliens, étym. p. 67.
Rhin (le), étym. .... 283.
Rhône (le), étym. .... 281.
Romains, leur origine. .... 259.
Rubicon (le), rivière, étym. .... 282.
Rugon (le), rivière, étym. .... 282.

Z

S.

Saces, ou *Saques*, étym. . . . . page 201.
Saliens (les) prêtres de Mars. étym. . . 68.
Saône (la), rivière, étym. . . . . 281.
Saturne, une des planètes, étym. . . . . . . 174.
Saxons, étym. . . . . 203.
Scythes, étym. 188.
Soldures, étym. 66.
Soleil, une des planètes, étym. 167

T.

Tage (le), fleuve, étym. . . . . page 280.
Tamise (la), rivière, étym. . . . . 284.
Tanaïs (le), fleuve, étym. . . . . 279.
Taranis, un des surnoms de Jupiter, étym. 149.
Taurus (le mont); étym. . . . . 273.
Tectosages, étym. . . . . 80-203.
Terme (le dieu), étym. . . . . 177.
Terre (la), un des quatre élémens, étym. 177.
Teutates, étym. . . . . 134-208.
Teutons, étym. . . . . 206.
Tibre (le), fleuve, étym. . . . . 282.
Tidon (le), fleuve, étym. . . . . 279.
Tisindon (le), fleuve, étym. . . . . 279.
Titan, un des surnoms du soleil, étym. 147.

Titans (les), étym............ page 180.
Thermodon (le), fleuve , étym........ 279.
Thor, surnom de Jupiter , étym........ 148.
Tolistobroges , peuples Scythes, étym. 190.
Toulouse , étym.................... 79.

U.

Urane, un des surnoms du ciel, étym. p. 174.

V.

Vandales , étym............... page 196.
Vénètes , étym...................... 138.
Ventoux (le mont), étym........... 273.
Vénus , étym....................... 153.
Vilaine (la) rivière, étym.......... 283.
Visigoths, étym..................... 200.
Vodan, dieu des Germains, étym..... 150.

W.

Wallois , ou Gallois d'Angl. étym. page 251.

F I N.

